No.848 du 29 février au 6 mars 2012 www.lesinrocks.com

les nRockuptibles

spécial mode



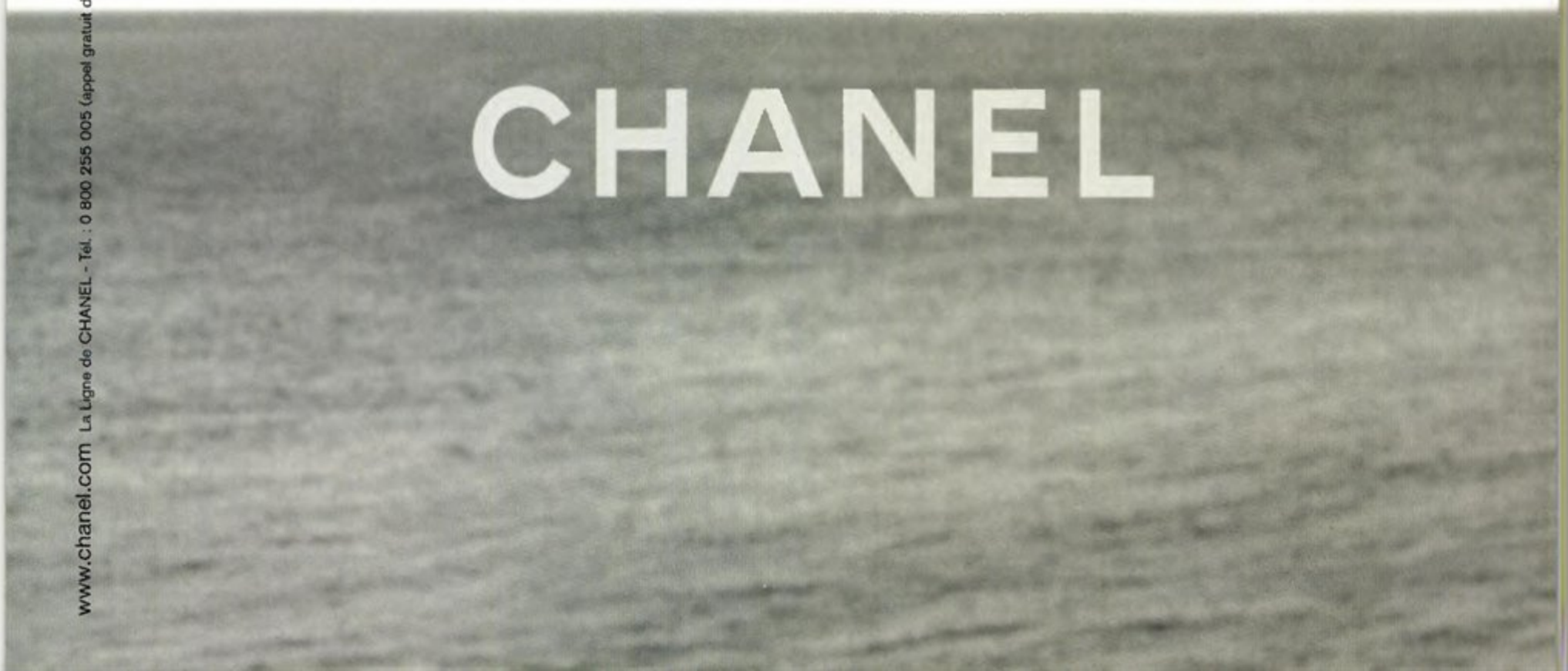
nouvel album
la pop perverse des Ting Tings

Lagerfeld
c'est quoi moderne?

PARIS PREMIERE

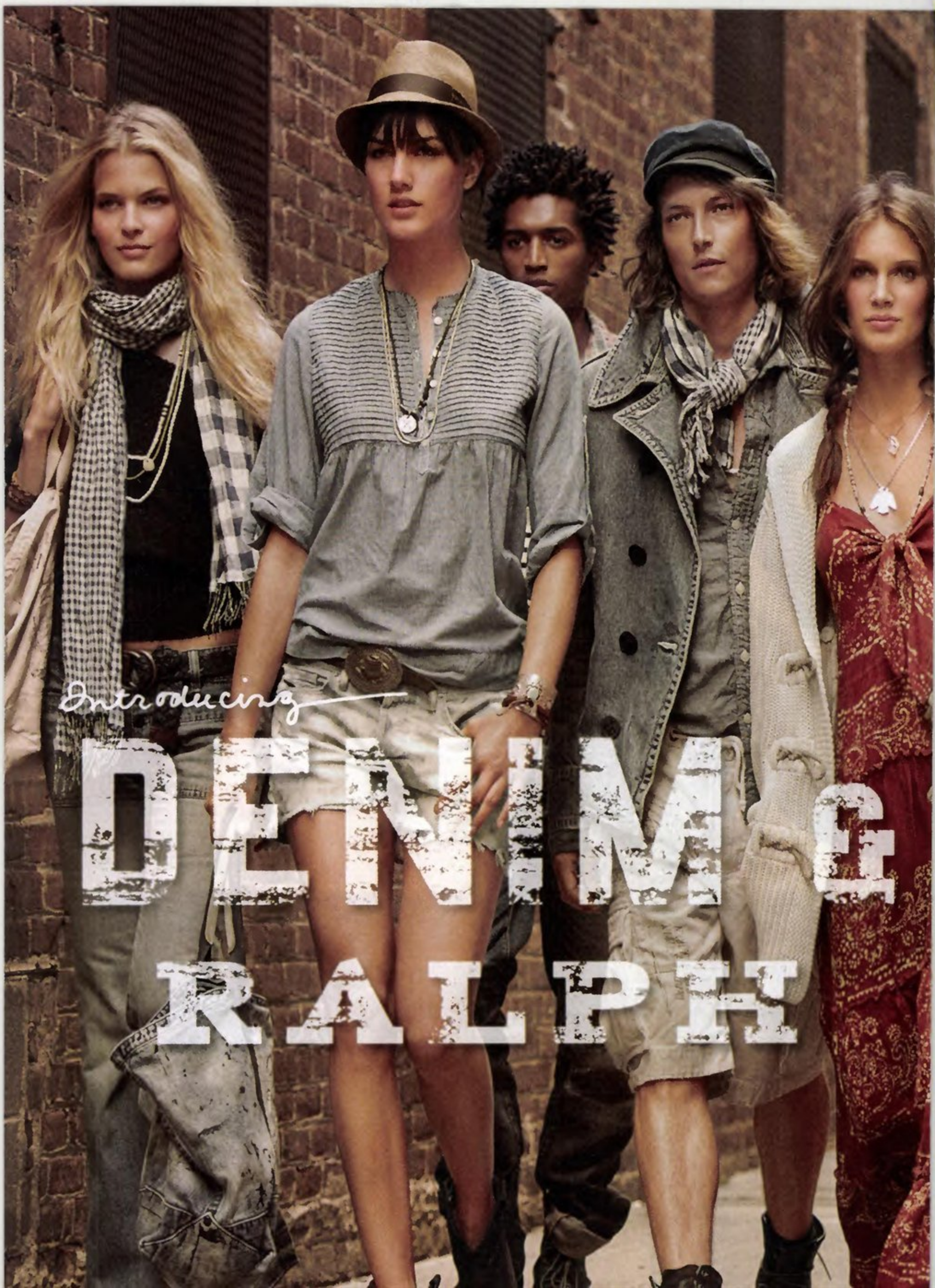
M 01154 - 848 - F: 2,90 €

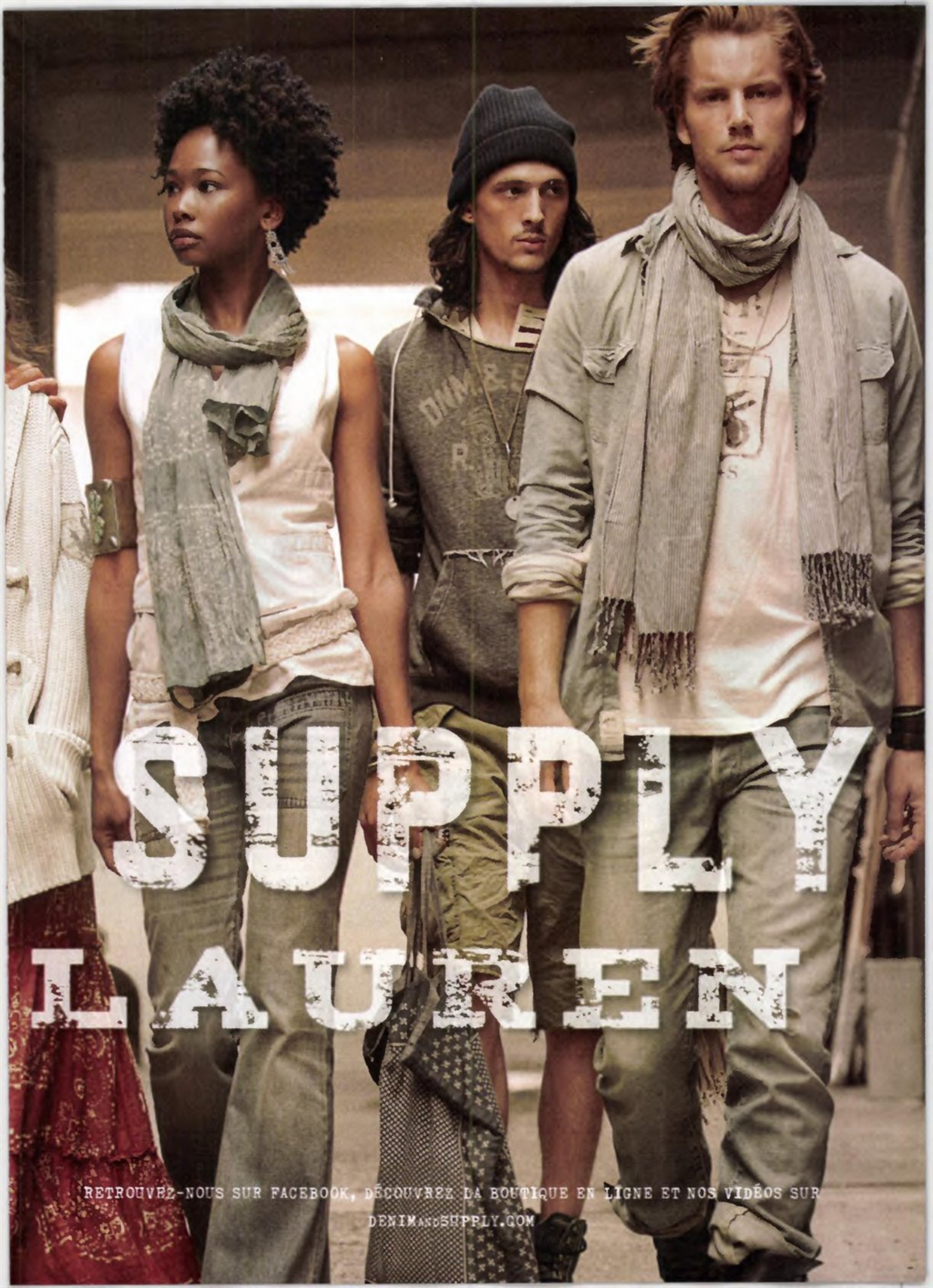
Allemagne 3,80€ - Belgique 3,30€ - Canada 5,75 CAD - DOM 4,20€ - Espagne 3,70€ - Grande-Bretagne 5,20 GBP - Grèce 3,70€ - Italie 3,70€ - Liban 9 000 LBP - Luxembourg 3,30€ - Ile Maurice 5,70€ - Portugal 3,70€ - Suède 44 SEK - Suisse 5,50 CHF - TOM 800 CFP



www.chanel.com La Ligne de CHANEL - Tel. : 0 800 255 005 (appel gratuit depuis un poste fixe).




Introducing
DENIM
RALPH


SUPPLY
LAUREN
RETROUVEZ-NOUS SUR FACEBOOK, DÉCOUVREZ LA BOUTIQUE EN LIGNE ET NOS VIDÉOS SUR
DENIMANDSUPPLY.COM

PETIT BATEAU® & Herman Dune
air de musique et air du temps

Les talents du groupe **Herman Dune** s'associent à la créativité de **Petit Bateau** pour présenter une collection réunissant bodies, tee-shirts, chemises, marinières et sacs pour petits et grands.



Découvrez l'univers graphique des musiciens français **Herman Dune** avec l'**édition limitée Petit Bateau**.

Une gamme de vêtements pour bébés, enfants et adultes sera mise en vente partout chez **Petit Bateau** et sur **www.petit-bateau.fr.** Profitez de l'occasion pour **rencontrer les artistes qui se produiront en showcase, et chanter avec eux dans la boutique Petit Bateau des Champs-Elysées* le 3 mars prochain**.

Inscription sur la page Facebook de Petit Bateau.

Retrouvez les vidéos des ateliers musiques, danses et chansons en ligne sur **www.petit-bateau.com**



116, avenue des Champs-Elysées, Paris VIII

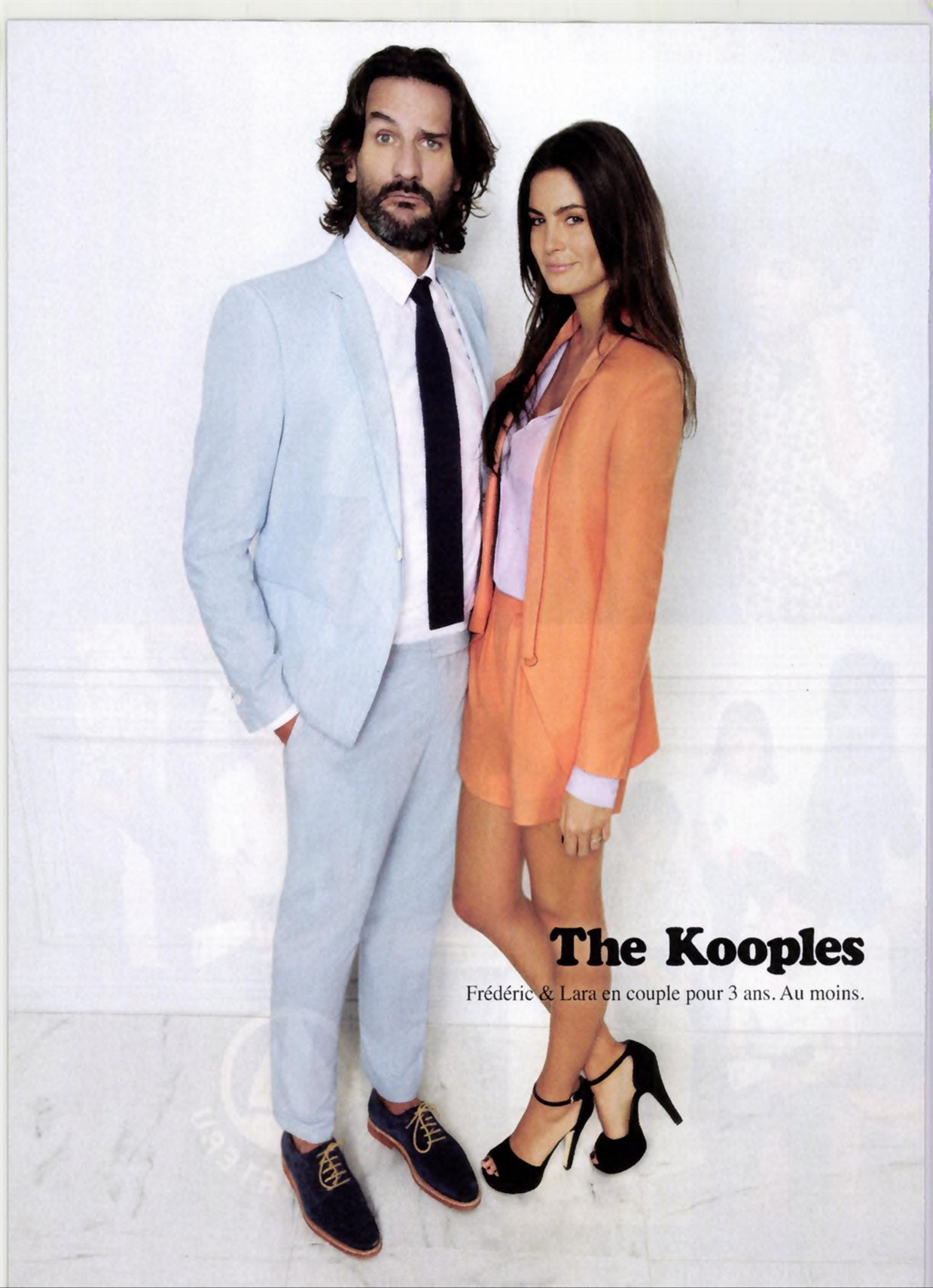


photo Estelle Hiwatig, les chaussures de David Hee et Nicolas : www.gabsfoyr.fr





PETIT BATEAU®


The Kooples
Frédéric & Lara en couple pour 3 ans. Au moins.

j'ai rhabillé les politiques avec Isabel Marant

Elle a débarqué en scooter, un rien débraillée, la mèche folle assortie à son sweat anthracite et des grigris aux poignets. Pas la vieille montre de son père, un porte-bonheur qu'elle dégaine à chaque défilé, mais des bouts de ficelle colorés qui rappellent les maillages ultrasavants de ses imprimés. Il est 10 heures du matin et tandis qu'on commande des scones chez Rose Bakery, le spot bobo situé à quelques centaines de mètres de sa boutique du Marais, Isabel Marant se verrait bien, elle, commander un camembert. Histoire de corser un peu les choses, on a apporté quelques images des candidats à la présidentielle pour faire comme dans *Elle* et lui proposer le jeu du relooking.

"Attention, j'ai horreur du total look Isabel Marant, prévient-elle, *et je ne pourrai jamais suivre une femme politique comme Paule Ka l'a fait avec Ségo. J'habille les femmes, pas une femme."* Il n'empêche, quelques minutes plus tard, elle s'est déjà fait une idée. *"Mes préférées, sans hésitation : Nathalie Arthaud et Eva Joly, parce qu'on sent qu'elles n'ont pas été totalement briefées et qu'elles n'essaient pas d'endosser à tout prix l'uniforme politique. Eva Joly est très classe et elle porte les mêmes lunettes que ma mère. Si je devais lui prêter une pièce de ma collection, ce serait une petite veste cintrée. Pour Nathalie Arthaud, une veste baroudeur."*

Quant aux autres, elles peuvent aller se rhabiller, à commencer par la première dame de France *"qui se prend pour Jackie Kennedy"* et à laquelle elle préfère Bernadette Chirac *"que j'ai croisée un jour et qui m'a dit qu'elle adorait mes blouses !"* Les Hollande, Sarkozy, Bayrou et autres Mélenchon, trop engoncés dans leur éternel costume-cravate, ne l'inspirent pas trop, même si elle rêve de faire un jour une collection homme. Le chic pour Isabel Marant ? Une *"dégaine"* avant tout, et lorsque la personne *"sait ce qui lui va"*. Ses icônes ? *"Serge Gainsbourg, Françoise Hardy et Simone de Beauvoir dont le look n'a quasiment jamais varié au fil des années."*

Une réponse étonnante pour cette styliste qui, depuis sa première collection en 1994 et le succès aujourd'hui mondial de sa marque (déjà forte de deux cents points de vente aux Etats-Unis, elle va bientôt y ouvrir deux boutiques à son nom, à New York et Los Angeles), n'a de cesse, de saisons en collections, de bousculer les standards et les codes de la mode. *"Mais il y a des basiques, des formes, des coupes et des matières qui reviennent sans cesse. J'aime que l'on reconnaisse ma patte et que mes vêtements soient immédiatement identifiables"*, ajoute Isabel Marant avant de préciser : *"J'aime que les vêtements aient une déformation, qu'il y ait une sensation de déjà-porté."*



"Eva Joly est très classe et elle porte les mêmes lunettes que ma mère"

Assez éloignée du monde de la mode, de ses mondanités et de ses icônes, Isabel Marant concède cependant une vraie admiration pour Sonia Rykiel, qui a su suivre les époques et rester dans le paysage. *"Mon problème, c'est que je ne sais pas déléguer"*, précise en riant celle qui se verrait bien arrêter à 50 ans : *"Je veux incarner ma marque sans retourner ma veste !"*

En parlant d'époque et de tournant (politique ?), Isabel Marant a sa petite idée : *"Quand j'ai commencé, nous étions dans un moment très ethnique, un peu premier degré. Je crois qu'aujourd'hui, on est dans un moment où l'on a besoin de vérité, de subtilité et d'identités fortes. Je préfère la discrétion au tape-à-l'œil."* A bon entendeur, salut.

Claire Moulène photo Amandine Besacier

Le jour d'avant : Isabel Marant de Loïc Prigent, vendredi 2 mars, 22 h 05, Arte


galliano
www.gallianostore.com

No.848 du 29 février au 6 mars 2012
couverture par Karl Lagerfeld, réalisation Leïla Smara

actu

09 quoi encore ?
Isabel Marant

14 on discute
courrier ; édito de Bernard Zekri et Michel-Antoine Burnier

16 sept jours chrono
le paperblog de la rédaction

18 on décrypte
Serge July, sens dessus dessous ; l'ère de rien ; le mot

20 événement
Trombone Shorty, symbole de la relève à La Nouvelle-Orléans

22 événement
les salariés d'ArcelorMittal interpellent les candidats à la présidentielle

24 la courbe
ça va ça vient ; billet dur

25 nouvelle tête
Cédric Charlier

26 à la loupe
la tragédie grecque a son héroïne

28 ici
les turpitudes de Patrick Balkany, faux "Monsieur Afrique"

30 ailleurs
la dérive d'une Russie dictatoriale vue par Mikhaïl Khodorkovski

32 parts de marché
l'ambition d'un éditeur de jeux vidéo

en une

65 spécial mode
Karl Lagerfeld se penche sur la question de la modernité. Et aussi les swaggeurs, Kenzo, les beaufs... **dossier 40 pages**

tout nu

41 François Bayrou
il est certain de passer le premier tour

44 Sarkozy/Hollande
leur campagne au banc d'essai

46 presse-citron
revue d'info acide

48 contre-attaque
les révolutions arabes et après

magazine

34 Max von Sydow l'éternel
rencontre avec le plus grand second rôle du cinéma américain

50 les pauvres sous surveillance
quand le pouvoir mène la guerre aux nouveaux prolétaires

54 The Ting Tings, vrais rebelles
ils ont failli rendre fou leur label. Récit

présidentielle 2012
la campagne en direct sur inRocKs.com



Karl Lagerfeld, réalisation Leïla Smara

les inRocKuptibles



Guillaume Binet/M.Y.O.P



David Balicki



Samuel Bollendorff/Agence VU

cinémas

104 **Oslo, 31 août**
de Joachim Trier

106 **sorties**
Les Infidèles, En terrains connus...

109 **festival**
Rotterdam terre d'asile

110 **livres**
biographie du bondissant Gene Kelly

111 **dvd**
Le Livre noir d'Anthony Mann

jeux vidéo

112 **Hironobu Sakaguchi**
entre surf et heroic fantasy

musiques

114 **Liz Green**
du folk à la beauté biscornue

116 **mur du son**
Depeche Mode, Metronomy...

117 **chroniques**
Soap&Skin, Zita Swoon Group, Sharon Van Etten, The Magnetic Fields...

122 **morceaux choisis**
Electric Guest, The Drums, Jamie xx...

123 **concerts**
agenda

livres

124 **Valérie Mréjen**
la mort mode d'emploi

126 **idées**
Claude Lanzmann, l'"écrivant"

128 **tendance**
des rappeurs-écrivains politiques

129 **romans**
Pérec inédit

131 **bd**
retour à Délirius avec Philippe Druillet

scènes

132 **Hofesh Shechter**
+ *Lucide* + *Le Plaisir d'être honnête*

expos

134 **Néon à la Maison Rouge**
+ Cinelândia + Ai Weiwei

médias

136 **l'Etat ouvre ses données**
l'open data en expansion

138 **Caroline Broué**
l'art de la table

140 **séries**
Dexter, fin en beauté

142 **programmes**
l'invention du terrorisme

144 **enquête**
hackers allemands contre la vie privée

145 **la revue du web**
sélection

146 **best-of**
le meilleur des dernières semaines

club inROCKS
profitez de nos cadeaux spécial abonnés
p. 40

les inROCKuptibles

les inrockuptibles 24 rue Saint-Sabin 75011 Paris
tél. 01 42 44 16 16 fax 01 42 44 16 00 www.lesinrocks.com
contact par mail : inrocks@inrocks.com ou prenom.nom@inrocks.com
pour les abonnements, contactez la société DIP au 01 44 84 80 34

rédaction **directeur de la rédaction** Bernard Zekri
rédacteurs en chef Jean-Marc Lalanne, Arnaud Aubron, JD Beauvallet
comité éditorial Bernard Zekri, JD Beauvallet, Serge Kaganski, Jean-Marc Lalanne
chefs d'édition Sophie Ciaccafava, Elisabeth Féret, David Guérin
grand reporter Pierre Siankowski
reporters Marc Beaugé, Stéphane Deschamps, Francis Dordor, Guillemette Faure, Hélène Fontanaud, Marion Mourgue
actu Géraldine Sarratia (chef de service), Anne Laffeter, Diane Lisarelli, Claire Moulène, David Doucet, Geoffrey Le Guilcher
idées Jean-Marie Durand
cinéma Jean-Marc Lalanne, Serge Kaganski, Jean-Baptiste Morain
musique JD Beauvallet, Christophe Conte, Thomas Burgel, Johanna Seban, Ondine Benetier (coordinatrice)
jeux vidéo Erwan Higuinen
livres Nelly Kaprièlian
expos Jean-Max Colard, Claire Moulène
scènes Fabienne Arvers
télé/net/médias Jean-Marie Durand (rédacteur en chef adjoint), Anne-Claire Norot
cahier villes Alain Dreyfus
collaborateurs D. Balicki, E. Barnett, R. Bernardie-James, A. Besacier, G. Binet, R. Blondeau, S. Bollendorff, M.-A. Burnier, M. Despratx, J.-B. Dupin, J. Goldberg, H. Gonzales, A. Guirkinger, E. Higuinen, O. Joyard, R. Knaebel, R. Kolpa Kopoul, C. Larrède, J. Lavrador, H. Lawson-Body, T. Legrand, R. Lejeune, H. Le Tanneur, R. Malkin, L. Mercadet, B. Mialot, V. Ostria, Y. Perreau, E. Philippe, A. Piola, A. Ropert, L. Soesanto, P. Sourd, B. Valsson, T. Van Schelven
lesinrocks.com **rédacteur en chef** Arnaud Aubron
directrice déléguée aux activités numériques Fabienne Martin
rédacteurs Diane Lisarelli, Camille Polloni, Thomas Burgel (musique)
éditrices web Clara Tellier-Savary, Claire Pomares **vidéo** Basile Lemaire
graphisme Dup **assistante** Geneviève Bentkowski-Menais
responsable informatique Christophe Vantyghem
lesinRocKslab.com **responsable** Abigaïl Ainouz
photo **directrice** Maria Bojikian **iconographes** Valérie Perraudin, Aurélie Derhee **photographe** Renaud Monfourny
secrétariat de rédaction **première sr** Stéphanie Damiot
sr Fabrice Ménaphron, François Rousseau, Olivier Mialet, Christophe Mollo, Laurent Malet, Sylvain Bohy, Delphine Chazelas, Guillaume Falourd
conception graphique Etienne Robial
maquette **directeur de création** Laurent Barbarand
directeur artistique Pascal Arvieu, Mathieu Gelezeau (remplaçant)
maquettistes Pascale Francès, Antenna, Christophe Alexandre, Jeanne Delval, Nathalie Petit, Nicolas Jan
publicité **publicité culturelle, directrice** Cécile Revenu (musiques), tél. 01 42 44 15 32 fax 01 42 44 15 31, Yannick Mertens (cinéma, livres, vidéo, télévision) tél. 01 42 44 16 17, Benjamin Cachot (arts/scènes) tél 01 42 44 18 12 **coordinatrice** Sarah Hami tél. 01 42 44 19 91
fax 01 42 44 15 31 **directeur commercial** David Eskenazy tél. 01 42 44 00 13
directeur et directrice de clientèle Laurent Cantin tél. 01 42 44 19 94 Anne-Cécile Aucomte tél. 01 42 44 00 77 **publicité web, directeur de clientèle** Nicolas Zeitoun tél. 01 42 44 16 69 **chef de publicité junior** Chloé Aron tél. 01 42 44 19 98 **coordinatrice** Lizanne Danan tél. 01 42 44 19 90
événements et projets spéciaux Laurent Girardot tél. 01 42 44 16 08
assistante Sarah Carrier tél. 01 42 44 15 68
marketing, promotion **directrice du développement** Caroline Cesbron
promotion Baptiste Vadon tél. 01 42 44 16 07
Nathalie Coulon (chargée de création) tél. 01 42 44 00 15
responsable presse/rp Elisabeth Laborde tél. 01 42 44 16 62
responsable diffusion Julie Sockeel tél. 01 42 44 15 65
chef de projet Charlotte Brochard tél. 01 42 44 16 09
chef de projet marketing direct Victor Tribouillard tél. 01 42 44 00 17
assistante promotion marketing Margaux Scherrer tél. 01 42 44 16 68
service des ventes Agence A.M.E. contact : Otto Borscha (oborscha@ame-press.com) & Terry Mattard (tmattard@ame-press.com, tél. 01 40 27 00 18, n° vert 0800 590 593 (réservé au réseau)
abonnement DIP les inrockuptibles abonnement, 18-24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19 **infos** 01 44 84 80 34 ou abolesinrocks@dipinfo.fr
abonnement france 46 numéros : 98 €
standard, accueil (inrocks@inrocks.com) Geneviève Bentkowski-Menais, Walter Scassolini
fabrication **chef de fabrication** Virgile Dalier, avec Gilles Courtois
impression, gravure Roto Aisne **brochage** Brofasud **routage** Routage BRF
printed in France **distribution** Presstalis imprimé sur papier produit à partir de fibres issues de forêts gérées durablement, imprimeur ayant le label "imprim'vert", brocheur et routeur utilisant de "l'énergie propre"
informatique **responsable du système éditorial et développement** Christophe Vantyghem **assistance technique** Michaël Samuel
les éditions indépendantes sa **les inrockuptibles** est édité par la société les éditions indépendantes, société anonyme au capital de 2 211 059,61 €
24, rue Saint-Sabin 75011 Paris n° siret 428 787 188 000 21
actionnaire principal, président Matthieu Pigasse
directeur général David Kessler **assistante** Valérie Imbert
directeur général adjoint Frédéric Roblot
comptabilité Caroline Vergiat, Stéphanie Dossou Yovo, Sonia Pied
administrateurs Matthieu Pigasse, Jean-Luc Choplin, Louis Dreyfus, Bernard Zekri **fondateurs** Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski
cppap 1211 c 85912 • dépôt légal 1re trimestre 2012
directeur de la publication David Kessler

© les inrockuptibles 2012 tous droits de reproduction réservés

ce numéro comporte un encart 4 pages "Scent Seal Spicebomb" broché en page 39 sur toute l'édition.

les inROCKS.com

BOSS Black BOSS 0442/S / BOSS 0445/S HUGO BOSS FRANCE SAS Téléphone + 33 1 44 17 16 70



BOUTIQUE EN LIGNE SUR HUGOBOSS.COM

BOSS
HUGO BOSS

l'édito

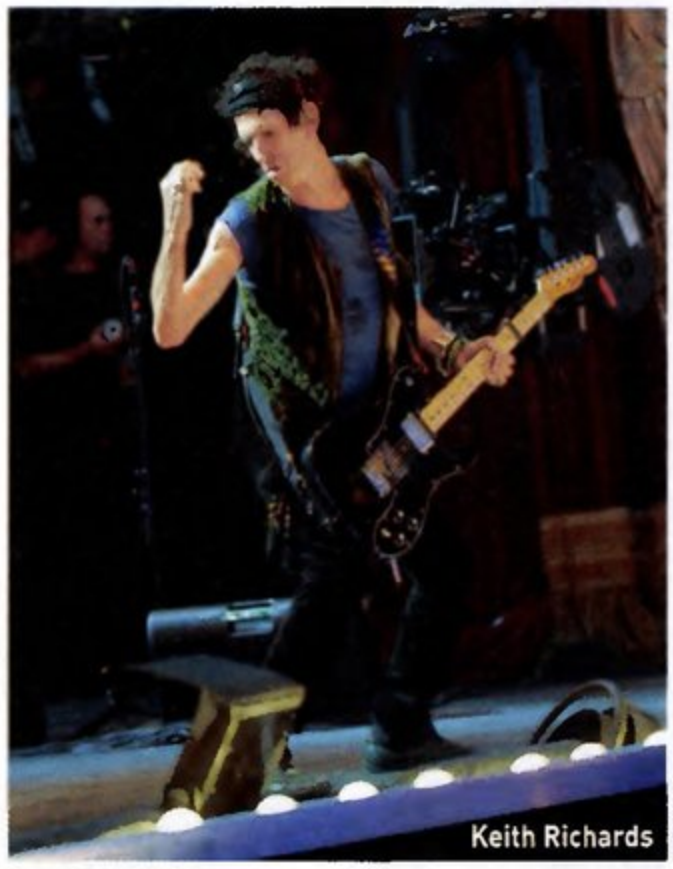
la France s'ennuie

Vous croyez être le seul ou la seule à vous ennuyer durant cette campagne présidentielle ? Détrompez-vous. Hors les passionnés, les ambitieux, les militants, la France entière s'ennuie, donnant une vérité à la prophétie ratée de Pierre Viansson-Ponté juste avant Mai 68 à la une du Monde.
Les salles de meeting se remplissent, certes, mais à l'inverse voici d'autres indicateurs qui, eux, ne mentent pas : à chaque élection présidentielle, mécaniquement, la diffusion des quotidiens et l'audience des journaux télévisés grimpent ; aujourd'hui, elles stagnent ou elles baissent pour la première fois dans l'histoire de la Ve République. Cette campagne nous lasse parce qu'elle a commencé il y a presque cinq ans, à l'automne 2007. Telle est la conséquence du quinquennat, de l'hyperprésidence sa fille, et de l'agitation d'un chef de l'Etat qui n'a jamais cessé d'être candidat, quitte à changer dix fois de programme tout en conservant son collaborateur François Fillon. Lassitude aussi parce que les acteurs demeurent les mêmes depuis des décennies. Nicolas Sarkozy s'est imposé à l'opinion dès 1995 dans la campagne manquée d'Edouard Balladur puis, en 2002, au ministère de l'Intérieur, d'où il se poussa dans tous les journaux télévisés possibles.
A gauche, nous devons bien constater que François Hollande, Martine Aubry, Ségolène Royal sont tous des élèves de Mitterrand, que nous avons vus passer depuis 1988 puis, neuf ans plus tard, à l'époque du gouvernement Jospin. Où est le renouvellement, l'innovation, sinon dans le ravaudage et l'affadissement forcé du vieux programme socialiste ? Les citoyens, eux, se rendent bien compte que le monde et eux-mêmes ont changé, et les politiques moins qu'eux, qui courent derrière une modernité sans jamais parvenir à l'attraper. Les candidats croient y arriver avec leurs conseillers en communication : le moindre col roulé, la moindre poignée de main, les images de meetings, tout se retrouve contrôlé. On ne s'est jamais montré aussi efficace pour emballer des messages aussi creux. Malgré les promesses et les mensonges répétés d'une campagne sur l'autre, la croissance ne reviendra pas ni le plein-emploi, même si l'on ouvre les magasins le dimanche et que l'on jette les chômeurs dans des formations obligatoires. Ce n'est pas parce que François Bayrou nous propose un référendum contre la corruption que le pays s'en portera mieux. Les mutations du monde exigent une transformation de nos modes de vie. Il vaudrait mieux le dire, le prévoir et s'y préparer plutôt que de le découvrir trop tard et de le subir. On n'intéressera les Français qu'en leur parlant de l'avenir, mais du vrai.

Bernard Zekri, MAB

« une moyenne de trois photos de Sarkozy par numéro des *InrockUMPtibles* depuis plusieurs mois… Keith Richards a lui aussi de belles rides et une élégante grisouille capillaire, vous savez »

méchamment posté par Vince-O-Matic



Keith Richards

Kevin Mazur

InrockUMPtibles ? Vraiment ?

La France
qui se lève tôt
Aura ta peau
Sarko !

Ton quinquennat
Que du blabla
Quid du pouvoir
d'achat ?

Plein de promesses
Beaucoup
d'bassesses
Aucune prouesse

Que du culot
Pas de boulot
Des mots, des mots
Le chacun pour soi

Erigé en loi
Et l'argent roi

De l'arrogance
En abondance
Vive la finance !

Beaucoup d'précaires
Faudra s'y faire
Sus aux
fonctionnaires
De la casse
A la masse
Tas d'feignasses !

Des fachos
A gogo
Et des cadeaux
fiscaux

La Sarkozie
C'est la ploutocratie
Où est
la démocratie ?

Tout est vulgaire
Y a comme un air
De poissonnière

Ayons l'courage
Tournons la page
Face à ce saccage

Le soir de l'élection
Tous à l'unisson
"Casse toi pov'con" !

Adrienne Lalevée

écrivez-nous à courrier@inrocks.com, lisez-vous sur http://blogs.lesinrocks.com/cestvousquiledites

Jeep.fr

LIBRE, PAR NATURE.



Nouvelle Jeep® Grand Cherokee diesel.

Un sommet de luxe, de technologie... et d'émotion. Nouvelle motorisation turbo diesel 3,0 l V6 CRD[1] de 190 ch[2] ou 241 ch[3], transmission intégrale permanente avec gestion de la motricité Selec-Terrain™, suspension pneumatique Quadra-Lift™[4], système multimédia avec disque dur 30 Go, sièges avant ventilés[4], régulateur de vitesse auto-adaptatif[4], détecteur d'angle mort[4], système préventif anticollision[4], projecteurs bi-xénon, poids tractable 3500 kg. Refusez les conventions et découvrez l'esprit de la liberté chez votre distributeur Jeep®.

Jeep®

Jeep® partenaire Premium des WINTER GAMES TIGNES

(1) Consommations (l/100 km) cycle urbain/extra-urbain/mixte: 10,3/7,2/8,3. Émissions de CO_2 : 218 g/km. Homologué en France sous le numéro de réception e4*2007/46*0186*05 du 19/12/2011. (2) Sur finition Laredo. (3) Sur finitions Limited et Overland. (4) Sur finition Overland (modèle présenté). I am Jeep®: « Je suis Jeep® ». Jeep® est une marque déposée de Chrysler Group LLC.

iam Jeep 00 800 0 426 5337 00 800 0 IAM JEEP

Suivez Jeep® sur la page facebook.com/jeepfrance.

actu

l'image



du travail d'artiste

Avec cinq statuettes, The Artist a permis au made in France de triompher aux Etats-Unis.

The Artist meilleur film ; *Une séparation* meilleur film étranger. Ce sont désormais les César qui, en choisissant cette combinaison, donnent le *la* à son auguste modèle américain. Jamais les deux cérémonies ne s'étaient rassemblées autour de palmarès aussi proches. Avec ce week-end de pactole, *The Artist* conclut un parcours unique, pavé de récompenses à toutes les étapes, qui en fait indiscutablement le produit français de l'année et place désormais la barre très haut en termes de plébiscite. Le film a remporté cinq oscars et six César (dont meilleur film et meilleur réalisateur), les deux cérémonies se complétant même pour contenter les deux interprètes (oscar pour Jean Dujardin, César pour Bérénice Bejo). Entre le film américain rendant hommage au cinéma muet français *(Hugo Cabret)* et le film français rendant hommage au cinéma muet américain *(The Artist)*, l'académie des oscars a choisi celui qui la célèbre, fût-il étranger. A Hollywood, cette année, le goût de la flatterie l'a emporté sur le protectionnisme.

7 jours chrono

le paperblog de la rédaction

Sénégal : c'est pas Wade qu'ils préfèrent Hué dans son propre bureau de vote de Dakar lorsqu'il mettait son bulletin dans l'urne, le président Abdoulaye Wade, 86 ans, en lice pour un troisième mandat de cinq ans, devrait, si les résultats partiels et officieux se confirment, affronter au second tour l'ancien Premier ministre Macky Sall. Toute tentative de manipulation des résultats serait extrêmement hasardeuse pour le président sortant. La mise à l'écart inique de Youssou N'Dour par un Conseil constitutionnel aux ordres, les incidents violents qui ont émaillé la campagne, dont le bilan atteint au moins une dizaine de morts, ont porté à son comble la colère d'une population exaspérée par la dilapidation des fonds publics, la hausse vertigineuse des prix des produits de première nécessité et par un taux de chômage qui dépasse les 50 % chez les jeunes. Il semble de plus en plus difficile pour le "vieux renard" de se maintenir au pouvoir au risque de mettre le seul pays d'Afrique qui n'ait jamais connu de coup d'Etat à feu et à sang. Wade saura-t-il enfin mériter son autre surnom de "vieux sage" ? En attendant, alors que le mouvement Y'en a marre fait tache d'huile, le Sénégal vit une nouvelle semaine à hauts risques.



Dakar, 26 février. Le président Abdoulaye Wade à la sortie d'un bureau de vote

Philippe Lemire/Panoramic

l'UMP s'expatrie Depuis quelques jours, les Français de l'étranger sont bombardés de mails signés Nicolas Sarkozy ou Jean-François Copé, leur réclamant, sous mention "urgent", de financer la campagne du président sortant. *"La mobilisation doit être totale, y compris chez vous, à Londres !"*, y lit-on, dans une ville où la droite avait déjà fait campagne en 2007 auprès des 400 000 Français en exil. De quel droit les fichiers consulaires sont-ils ainsi recyclés en outil de propagande ? En toute légalité depuis la réforme électorale pour les Français de l'étranger de 2011. Une réforme alors passée sans vagues. On a répondu. En anglais. Pas affectueux.



Moscou, 26 février. Des membres du Front civique unifié protestent contre Vladimir Poutine

Vladimir Astapkovich/RIA Novosti/AFP

Russie : la retraite à 60 ans A une semaine de l'élection présidentielle, une foule évaluée a minima à 30 000 personnes a défilé dans les rues de Moscou, arborant des vêtements et des accessoires blancs, une couleur devenue le symbole de la contestation contre une élection que chacun sait jouée d'avance. Ce scrutin caricatural devrait porter à nouveau à la présidence le Premier ministre Vladimir Poutine, 59 ans, qu'une majorité de Russes souhaiteraient voir prendre une retraite anticipée. Une retraite peut-être pas méritée mais en tout cas salutaire pour un pays où la démocratie tombe en lambeaux en laissant les mains encore plus libres à un régime qui a su adapter le savoir-faire des anciens membres du KGB au capitalisme le plus barbare.

SOS Syrie Edith Bouvier est toujours coincée à Homs, dans un état préoccupant. La journaliste du *Figaro* avait lancé un SOS dans une vidéo dévoilée jeudi par les insurgés. Elle demande sans emphase et avec un sourire poignant d'être évacuée au plus vite afin d'être opérée au Liban. La jeune femme a été grièvement blessée dans l'attaque du centre de presse de Homs, qui a coûté la vie à Marie Colvin et Rémi Ochlik. Paul Conroy, du *Sunday Times*, est dans la même galère. Malgré d'intenses négociations entre la Croix-Rouge internationale, les autorités et les opposants syriens, rien n'a bougé depuis. Lundi, Nicolas Sarkozy, expert en effets d'annonce, a assuré que *"l'amorce d'une solution"* était en train de se dessiner, sans donner plus de garanties.

ultime sarabande Erland Josephson s'est éteint le dimanche 26 à l'âge de 88 ans. Avec Max von Sydow (lire portrait pp. 34-38), il était l'autre grand double d'Ingmar Bergman à l'écran et restera à jamais le mari du plus grand film sur le couple (*Scènes de la vie conjugale*, 1973). Magnifique aussi chez Andreï Tarkovski (*Nostalghia*, 1983 ; *Le Sacrifice*, 1986), Erland Josephson est revenu tourmenter sa femme et ses enfants dans le sublime codicille bergmanien, *Saraband* (2003).

A. D., B. Z., avec la rédaction



Dans *Saraband* (2003)

Bengt Wanselius

le moment



Y. R.

Hedi Slimane revient à la mode

Après cinq ans de break, le designer prend la tête de la création chez Yves Saint Laurent

La nouvelle est tombée, via une dépêche AFP, samedi en milieu d'après-midi. Après une pause de cinq ans, consacrée principalement à la photographie, Slimane revient à la mode : il succédera dans les jours qui viennent à Stéfano Pilati à la tête de la création chez Yves Saint Laurent (dont il dirigea les collections homme de 1997 à 2000). Là-bas, Slimane, héraut d'une esthétique rock, ultra affûtée et quasi architecturale, dessinera à la fois l'homme... et la femme, ce dont il rêvait de longue date. Car, s'il avait quitté Dior en 2007, après sept années magistrales, c'est notamment parce que les dirigeants de LVMH rechignaient à lui offrir la création femme. Cette nomination événementielle s'inscrit dans un jeu de chaises musicales plus large. Ces derniers jours, on apprenait notamment que Raf Simons quittait la maison Jil Sander. Avant, peut-être, d'atterrir chez Dior, où le disgracié John Galliano n'a jamais été remplacé.

sens dessus dessous

par Serge July

la semaine de vérité

La dernière semaine de février. Depuis plus de trente ans, les sondages à la fin février préfigurent le résultat de la présidentielle. Ce fut le cas en 1981 pour Mitterrand, en 1995 pour Chirac... En 2007, la décision a eu lieu plus tôt, en janvier, pour Sarkozy. Une exception, 2002 : Chirac en février passe devant Jospin, tous deux en baisse, et le jour du scrutin un coup de colère électoral permet à Jean-Marie Le Pen d'éliminer Jospin. En février, après des mois de campagne explicite pour les uns, implicite pour le sortant, l'électorat cristallise. Cette fois le taux de certitude donné par les instituts de sondage, qui mesurent la détermination de l'électorat, révèle que celle-ci se situe aujourd'hui dix points au-dessus de février 2007.

A moitié plein. A la fin février, Sarkozy a réussi à sauver son premier tour. Il est parvenu à distancer Marine Le Pen qui le menaçait d'un 21 avril à l'envers : la menace s'est éloignée. Il a cassé l'élan de Bayrou, qui à 11 % n'est plus en état de se présenter comme un candidat de substitution rêvant à une dissidence en sa faveur d'une fraction de l'UMP. Peu à peu, tous les candidats de droite – de Borloo à Morin en passant par Nihous et Boutin – se retirent à son profit. Sarkozy règne à droite. Un statut acquis en faisant du Sarkozy au carré, celui qui énerve en même temps qu'il conforte son socle électoral.

A moitié vide. Le Président candidat n'a pas réussi à casser "la présidentielle référendaire" du 6 mai qui se joue contre lui. S'il a réussi à redresser son score du premier tour, il ne parvient pas à percer au deuxième où il accuse un écart avec Hollande qui varie entre dix et dix-huit points : en cause, des électeurs de Marine Le Pen et de Bayrou qui le censurent et se reportent sur son principal adversaire. Il accuse trente mois consécutifs au-delà de 60 % de mécontents et le tournant de son impopularité se situe en décembre 2007-janvier 2008. Il s'était fait le chantre d'une rupture avec l'immobilisme chiraquien, il a rompu *de facto* avec une majorité de Français, à tel point que ni son rôle dans la crise des subprimes, ni dans celle de la zone euro, ni la campagne qu'il a lancée le 15 février n'y ont rien changé.

Pour gagner. Le Président candidat, qui tente le tout pour le tout, attend une défaillance, une faute de François Hollande, comme il espère des événements extérieurs dramatiques qui pourraient conforter le Président en place. Car pour l'instant, Nicolas Sarkozy reste prisonnier de cette équation électorale tout à fait singulière.



Konstantinos Stampoulis

l'ère de rien

Grèce, les armes et les larmes

Trois milliards d'euros : c'est la facture de l'énième plan d'austérité grec, obtenue en sabrant les retraites et le salaire minimum. Trois milliards, c'est aussi la moitié du budget militaire de la Grèce. Depuis dix ans, ce pays en paix, protégé par l'Otan, a claqué 60 milliards en payant une grosse armée et en achetant des armes. Incroyable mais vrai, la Grèce est le quatrième importateur d'armes du monde. Avec 4 % du PIB, ses dépenses militaires sont les plus lourdes d'Europe. A Bruxelles, le seul à dénoncer cette absurdité s'appelle Daniel Cohn-Bendit. Pourquoi est-il le seul ? Pourquoi Sarkozy et Merkel ne demandent-ils pas eux aussi à Athènes, plutôt que de réduire le peuple à la misère, de tailler dans son budget de défense ? La réponse est contenue dans une autre question : à qui la Grèce achète-t-elle son arsenal ? A l'Allemagne (sous-marins Type 209 et chars Leopard), à la France (Mirage, frégates dernier cri, missiles Milan) et bien sûr aux Etats Unis (F-16, missiles Patriot, etc.). Pire : pour obliger les Grecs à acheter, Allemagne et Etats-Unis les piègent dans une course aux armements insensée en suréquipant l'armée turque. Le détail de ces magouilles dans un article paru en juin 2011 dans *Marianne*[1]. Léon Mercadet

1. www.marianne2.fr/La-Grece-est-endettee-mais-surarmee-Cherchez-l-erreur_a207086.html

le mot

[le Béarnais]



Francis Le Gaucher

Quelle mauvaise habitude ! Elle consiste à désigner les individus par leur origine ou leurs attaches géographiques. C'est ainsi que François Bayrou devient *"le Béarnais"*. On commence à parler du *"Corrézien"* pour François Hollande. Nommait-on François Mitterrand le Jarnacais, Valéry Giscard d'Estaing le Coblençais ou l'Auvergnat ? Où s'arrêtera-t-on ? Pourra-t-on entendre ou lire la Clodoaldienne pour Marine Le Pen, le Tunisien pour Bertrand Delanoë, le Neuilléen ou le Hongrois pour Nicolas Sarkozy ? Bien sûr, cela se faisait autrefois : on disait Héraclite d'Ephèse, Lucien de Samosate ou le Nazaréen. Mais cela remonte à des civilisations antiques – inférieures à la nôtre, penserait M. Guéant ? – qui ne connaissaient que peu ou pas l'usage du patronyme. Dans une histoire plus récente, on ne trouve guère qu'Henri IV en Béarnais (aimable familiarité), Marie-Antoinette en Autrichienne (un rejet), Napoléon en Ogre corse (une insulte). Notons qu'au XVII[e] siècle, les maîtres baptisaient les valets du nom de leur province de naissance. **MAB, savoyard**

18 septembre 2011, Paris
Adrien Sahores photographié par Karim Sadli

www.defursac.fr



DE
FURSAC



Kirk Edwards

c'est groove, docteur ?

Symbole de la relève à La Nouvelle-Orléans, Trombone Shorty débarque en France pour souffler le chaud avec son instrument à coulisse.

Je n'ai jamais mis les pieds à New Orleans. Ni les yeux, ni les oreilles d'ailleurs. Je sais, j'aggrave mon cas car enfin, quand on traque les grooves *worldwide*, quand on se nourrit des mixes épicés de toutes les tropiques, faire l'impasse sur Nola, comme on dit là-bas, c'est une faute de goût. Alors, mettons que ça reste un objectif chimérique et suivons le guide. Signe de ralliement : un trombone.

Il faut dire que La Nouvelle-Orleans est "ze" épicentre dudit groove. Parce que quand on est musicien américain, on "monte" à New York ou à Los Angeles, mais à New Orleans, quand on est du sérail, on y reste. *Forever*. Plus qu'un adage, c'est dans les gènes. Ça ne veut pas dire qu'on y végète. Dernier exemple planétaire en date, Troy Andrews, alias Trombone Shorty : *"Ce n'est simplement pas imaginable pour moi de jeter l'ancre ailleurs. J'ai évidemment la chance de courir le monde, mais quoi de mieux que de rentrer chez moi, dans mon quartier de Treme, de sentir l'odeur du gumbo et de me catapulter au club Tipitina's pour y jammer avec trois générations de musiciens ou avec mes potes du Rebirth Brass Band."*

A tout juste 26 ans, le minot devenu grand est le baromètre de la vitalité de sa cité. Pour de vrai, *For True*, c'est le titre de son nouvel album, déjà le huitième mais seulement le second pour une major. Fringant et costaud des biscoteaux, il apparaît dans *Treme*, la série télé US récemment diffusée sur France Ô. Une série déjà culte aux deux héros, l'ouragan Katrina et la musique, une rareté dans le genre. Katrina, un p'tit tour et puis s'en va. L'apocalypse en 2005. Côté musique, avant, c'était la démerde, après c'est la misère et encore plus la démerde. Un moment vidée de ses habitants chassés par les eaux, la ville phare de la Louisiane pourrait emprunter à Paris sa devise, *"Fluctuat nec mergitur"*, elle flotte mais ne coule pas... New Orleans écope, reconstruit et surtout donne de la voix. L'ouragan laisse des traces indélébiles mais le tempo regonfle la cité.

"Supafunkrock", ça claque et en même temps ça ressemble à un sticker un peu tape à l'œil : c'est ainsi que Trombone Shorty définit son univers. Rassembleur, mais c'est vrai qu'au contact de ce brillant touche-à-tout qu'est Lenny Kravitz (il en a fait un de ses cuivres attitrés), Troy est à bonne école. *"Supafunkrock"*, c'est un bouillon de cultures super vitaminé aux ingrédients pimentés comme la cuisine créole locale.

Rewind, 1990 : Trombone Shorty aurait pu s'appeler, par exemple, Mighty Trumpet. Pas si courant d'exceller dans les deux cuivres. Mais il a commencé à 4 ans, tout petit (Shorty donc), en tout cas plus petit que son instrument à coulisse. Famille de musiciens, son grand-père, Jessy Hill, a écrit et chanté *Ooh Poo Pah Doo*, classique de la soul-music ; son frère aîné, James, un trompettiste incontournable sur la scène néo-orléanaise, est l'auteur d'une ritournelle qui tourne en boucle chez les musiciens fauchés du cru, *Give Me My Money Back* ("Rendez-moi mon blé"). Les Andrews, une famille, que dis-je une dynastie musicale, dans la foulée des Batiste, Neville et Marsalis. Autre spécialité du coin...

"Supafunkrock", comme il définit son univers, c'est un bouillon de cultures super vitaminé aux ingrédients pimentés comme la cuisine créole locale

Troy fait ses gammes dans la rue, avec les fanfares, mais aussi à l'école : *"J'ai intégré très tôt les fondamentaux, l'histoire de la musique et sa mécanique, je touchais à tous les instruments – basse, batterie, claviers, en plus des cuivres –, et je me captais tout, du dixieland au hip-hop en passant par le jazz, le funk".* Mûr pour la NOCCA (New Orleans Center for the Creative Arts). Là, c'est du sérieux. Car si on pense que la musique se capte selon l'air du temps, on se trompe : *"Tu sais, on bosse dur, même le classique, on apprend les arrangements, on n'y entre pas comme ça, c'est sur audition. D'ailleurs, l'école a une renommée internationale, on peut même dire qu'elle est unique aux Etats-Unis. En tout cas, c'est un établissement précieux, et puis les profs s'appellent Ellis Marsalis, Allen Toussaint..."*

Allen Toussaint. Je plane... C'est lui, l'auteur (et interprète) de *Night Time*, qui m'a fait rêver de New Orleans, lui et quelques autres, Dr. John, Lee Dorsey, Aaron Neville et ses frères, Wild Magnolias, Walter Wolfman Washington, Lamont Dozier, Professor Longhair, que là-bas, ils appelaient "notre Bach". Autant de trésors de guerre de ma discothèque. On ne le dira jamais assez, après le boogie et le dixieland, Jelly Roll Morton et Armstrong, Nola est depuis cinq décennies un bain de rhythmn' blues, de soul et de funk.

Trombone Shorty, lui, se moque des étiquettes : *"Dans mon quartier, Treme, on trouve Congo Square, qu'on vient voir de tous les Etats-Unis, voire du monde entier, pour connaître le berceau du jazz ! Ça fait drôle... Pour moi, ce n'est pas un lieu d'histoire, juste une place comme les autres, où on vit au présent et on joue de la musique. Tout simplement."*

Le petit Troy grandit vite, sa carrière aussi. Premiers albums pour le marché local, et puis à même pas 20 ans, Lenny Kravitz l'embarque pour diriger sa section de cuivres dans une première tournée planétaire : *"J'étais déjà structuré, mais voyager m'a paradoxalement appris à kiffer encore plus ma ville. Partout où je débarquais, je tombais sur des gens dingues de New Orleans, parfois mégacalés sur la scène locale, ça m'a collé une pression encore plus grande pour contribuer à maintenir cet héritage au top."*

Accessoirement, ça lui a donné un vrai sens du show. Quand sort *Backatown*, son premier album sur Verve, il y a deux ans, Troy est fin prêt. D'abord, il s'est improvisé chanteur (de ce côté, il est encore un peu tendre). Depuis, le costaud enchaîne deux cents concerts par an avec son combo Orleans Avenue. Mais à l'heure du Carnaval, il est presque toujours sur le pont, chez lui, avec les fanfares des Second Lines (version néo-orléanaise des Orchestres de mariages et d'enterrements), avec la guerre des musiques ou le défilé des Mardi Gras Indians : *"J'ai chaque fois le frisson, il faut se rappeler que la région de New Orleans est la seule des Etats-Unis où des tribus indiennes ont caché des esclaves fuyant l'esclavage dans les plantations."*

A présent, voici *For Sure*, où figurent, pour de vrai, quelques guests du coin de la rue ou du bout du monde, comme le *guitar hero british* Jeff Beck (un grand admirateur), la *soul sista* Ledisi (alleluyah !), les potes du Rebirth Brass Band qui sonnent la charge *fooonky* rutilante en ouvrant le disque, le maestro Allen Toussaint, le rappeur rageur 5th Ward Weebie, quelques Neville et bien sûr, à charge de revanche, Lenny Kravitz (Troy est omniprésent sur le dernier opus de Lenny). Un album efficace qui commence en trombe, mais avec toutefois quelques échappées genre FM US qui lui vont moins bien au teint. Cela dit, le groove reste son cœur de cible.

Et son insolente aisance fait l'unanimité dans la galaxie New Orleans. *"Le meilleur"*, dit Allen Toussaint, Aaron Neville acquiesce, et Wynton Marsalis surenchérit : *"Il a à la fois l'âme et la technique."* Hum ! Bigre, le caïd du *"straight"* jazz, d'habitude rigoureux, voire sentencieux n'a pas le complément facile. Alors, qu'en pense Trombone Shorty ? *"C'est le plus grand du monde"*, commente-t-il, respectueux. Mais voilà, un monde les sépare aussi : *"Je me régale avant tout à faire danser les gens, à Treme, comme au bout du monde."* Pas vraiment la philosophie du maître trompettiste. Enfin, il faut (un peu) de tout pour faire le monde... de New Orleans.

Trombone Shorty souffle le chaud. Ça commence à se savoir sur la planète. Pour le Carnaval 2012, trop tard, c'était il y a quelques jours. Mais pour 2013, c'est décidé, je suis Troy à la trace. A nous deux, non, trois : Nola et Troy !

Rémy Kolpa Kopoul

album *For Sure* (Verve)
concerts le 29 février à Paris (Bataclan), le 1er mars à Nancy (Paris)



EN CONCERT A PARIS
LE 20 AVRIL AU
CABARET SAUVAGE
20H30

LiNDiGO

AVEC FIXI DE JAVA
& DES INVITÉS SPÉCIAUX

« En provenance de La Réunion, le groupe devrait embraser 2012 de sa bonne humeur et de ses rythmes 100% contagieux ! »
RFI Musique

Nouvel album

MALOYA POWER

réalisé par Fixi - Invité Loy Ehrlich

8 mai à la Dynamo (Toulouse)
9 mai à La Pleine Lune (Montpellier)
10 mai Planet Mundo Kfé (Marseille)
11 mai au Prunier Sauvage (Grenoble)
13 mai au Festival Les 3 Elephants (Laval)
17 mai au Fest Ar C'han (Poullaouën)

helico
www.helicomusic.com
les inRocKuptibles
Distribué par l'autre distribution
vibrations
MONDOMIX.COM
sélection fip



Pierre Hecklen/Le Républicain Lorrain/PHOTOPQR

les métallos voient rouge

Pour sauver leur aciérie de Florange, des salariés d'ArcelorMittal interpellent les présidentiables depuis leur QG : les bureaux occupés de la direction. Reportage.

En Moselle, des ouvriers ne se battent pas pour gagner plus, mais pour ne plus travailler moins. Depuis le début de l'année, environ la moitié des salariés de l'aciérie de Florange ont été mis au chômage partiel. Il y a quinze jours, le directeur de l'usine annonce que l'arrêt du dernier haut-fourneau sera prolongé. L'étincelle. Ulcérés, les employés forment une intersyndicale (CFDT, CGT, FO, CFE-CGC) et, lundi 20 février, s'emparent des bureaux de la direction.

Huit heures du matin, le surlendemain. Yves Fabbri, délégué CGT de Florange, se présente avec un gilet par-dessus son cuir marron et un casque sur la tête, floqués aux couleurs du syndicat. Nous le suivons jusqu'à l'entrée bloquée par une cinquantaine de salariés. *"Tout a débuté lors d'une réunion prétendument informelle, le 13 février*, dit Yves Fabbri en marchant. *Notre directeur Thierry Renaudin nous a annoncé que l'arrêt du haut-fourneau, le dernier des trois qui fonctionnait encore en 2011, était prolongé jusqu'à juin. Notre inquiétude, c'est qu'il ne redémarre jamais."*

Une radio rappelle à l'assemblée que la veille, lors d'une visite du site d'Alstom en Charente-Maritime, Nicolas Sarkozy a déclaré : *"On fera tout pour que Florange rouvre."* Un employé s'énerve : *"Nous ne sommes même pas fermés, juste au ralenti."* L'usine de Florange compte 5000 salariés. Depuis le début de l'année, 2600 d'entre eux ont été mis au chômage partiel. S'y ajoutent les employés des quelque 160 entreprises sous-traitantes. Parmi eux, certains ont été *"sommés de poser leurs RTT en retard*, nous glisse un maçon dont l'entreprise réalisait jusqu'à 60 % de son chiffre d'affaires avec ArcelorMittal. *Chez nous ensuite, il n'y aura pas de chômage partiel mais du chômage tout court."*

En fin de semaine dernière, campagne présidentielle oblige, deux prétendants à la magistrature suprême – François Hollande (PS) et Nicolas Dupont-Aignan (Debout la République) – sont venus donner de la voix à Florange. Sur le toit d'une camionnette CFDT, le candidat socialiste s'est engagé. En tant que député de Corrèze, sans attendre les élections, il va déposer une loi prévoyant que *"quand une grande firme ne veut plus d'une unité de production, elle soit obligée de la céder à un repreneur"*, afin qu'elle ne soit pas *"démantelée"*.

Deux cents mètres après le premier rassemblement de gilets, orange pour la CFDT, rouges pour la CGT, le syndicaliste Yves Fabbri lève sa main gauche amputée du pouce *"arraché dans un haut-fourneau"*. Il pointe le centre névralgique de la lutte : les bureaux. Sorte de gigantesque barre HLM grise aux stores bleus. *"Avant, ici, tu avais le centre européen d'ArcelorMittal. Aujourd'hui, une partie des bureaux ont été délocalisés en Inde et en Pologne."*

Dans le hall du bâtiment, sur un grand tableau soviétisant qui immortalise le *"60e anniversaire du site de Florange 1948-2008"*, une banderole peinte à la bombe verte a été ajoutée : *"La maison des salariés"*. En charge du standard

"on a mis au chômage technique nos dirigeants"

Edouard Martin, délégué CFDT

téléphonique et de l'accueil, deux collègues embauchées en 1973 et 1974 relativisent la situation. *"Moi, j'ai déjà connu des restructurations et perdu trois fois ma place"*, prévient l'une d'elles. Désormais, *"comme pour 90 % du bâtiment"*, le chômage partiel fait débuter leur week-end le jeudi soir.

Nous empruntons l'escalier. Sur les onze étages du mastodonte, seul un modeste couloir du premier étage est occupé : celui dévolu en temps normal à la direction. *"On a mis au chômage technique nos dirigeants*, ironise Edouard Martin, délégué CFDT, le syndicat majoritaire sur le site. *De toute façon, les directeurs ne sont pas des directeurs, ce sont des facteurs. Le véritable siège de décision, il est là où est Lakshmi Mittal* (le grand patron indien du groupe ArcelorMittal – ndlr) *: à Londres !"*

Au-dessous de la petite plaque en aluminium "T. Renaudin" indiquant le nom et le bureau fermé à clé du directeur, une caricature de Lakshmi Mittal en costard-cravate a été scotchée. En arrière-plan du dessin, on aperçoit l'usine et, sur une petite montagne, un "SOS" rouge. Ce message de détresse se dresse réellement à deux kilomètres de là, aux côtés de la statue de la vierge d'Hayange qui domine les hauts-fourneaux de l'usine et la petite vallée de la Fensch. Lumineuses et mesurant plus de trois mètres de haut, les trois lettres ont été scellées dans le métal et le béton par les salariés de Florange, en septembre dernier. Ils ont ainsi réagi à la toute première annonce de l'arrêt "provisoire" du haut-fourneau.

Au bout du couloir, la salle de réunion de la direction avec ses sièges en cuir noir sert de base arrière. Les salariés y débattent, boivent le café, lisent et commentent les articles du jour sur leurs actions. Si le combat s'éternise, quelques jeunes rêvent même d'installer dans cette salle une PlayStation 3. L'heure du déjeuner arrive. Devant la barre HLM bleue et grise, un barbecue a été installé. *"Hé, ho !, s'il vous plaît, une seconde d'attention*, crie entre ses mains en porte-voix Edouard Martin. *Les gars des espaces verts nous ont apporté des baguettes pour nous soutenir."* Les deux hommes avec leurs sacs de pain se font instantanément applaudir. Pour les steaks et les saucisses, c'est l'entreprise locale Vigros qui a régalé. Un sandwich en main, une responsable de la logistique des livraisons détaille les raisons de sa présence. *"On les soutient mais, comme tout le monde, on ne veut pas perturber le fonctionnement de l'usine. Du coup, on descend tour à tour, pendant le déjeuner ou les pauses clopes."*

L'après-midi, l'air se rafraîchissant, nous remontons dans la salle de réunion *"et non du CE* (comité d'entreprise – ndlr) *comme l'a écrit un crétin de journaliste"*, marmonne un ouvrier. Sont également présents quelques employés de Gandrange. Devant cette autre aciérie située à dix kilomètres, une stèle de marbre avait été posée par la CFDT – puis dérobée. Sur la plaque, on lisait : *"Ici reposent les promesses de N. Sarkozy faites le 4 février 2008 :* 'Avec ou sans Mittal, l'Etat investira dans Gandrange'." Le site employait alors mille salariés. Aujourd'hui, il n'en compte plus que trois cents.

Que pensent les ouvriers de Gandrange de l'actuel chef de l'Etat ? *"Le pire du pire"*, nous glisse un délégué syndical venu soutenir "les" Florange. Avant d'ajouter, tout seul, que *"le vote pour Marine Le Pen est un faux débat"*. Autour de la longue table en bois, une journaliste de l'émission *C dans l'air* demande si tous les candidats à la présidentielle seront les bienvenus ici. *"Tous sauf une !"*, crie un salarié.

Le syndicaliste Edouard Martin précise : *"La politique de Marine Le Pen nous ferait crever de facto : 70 % de notre production part à l'étranger. Nos clients, ce sont Mercedes, Ford, Subaru, Toyota. C'est français, ça ?"*

Geoffrey Le Guilcher



SPORTO KANTES

« 4 »

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE

INCLUS LES TITRES «HOLIDAY» & «FUCKIN' COUNTRY»

EN CONCERT À PARIS

LE 7 JUIN À LA CIGALE

la courbe



"Rachida Dati ministre de l'Economie, ah, ah"

un jour, un sondage

la génération Z

"tu connais pas Pinterest ?"

Tristesse Contemporaine

Giscard sur Twitter (@giscard)



Jack White

"non mais je te dis que je vais pas débattre, arrête"

MC Eva Joly 1

"bon, on annule les vacances à la Réunion ?"



les playlists

Hervé Morin

Blur

Louis Saha

"on ira au Quick plutôt qu'au Fouquet's si on gagne"

pré-buzz

buzz

hype

retour de bâton

retour de hype

La génération Z Après la génération Y, la Z, qui fait du pain avec des mains. **Tristesse Contemporaine** Ce chouette groupe au nom d'époque sort son nouvel album le 7 mars. **Jack White** L'ex-taulier des White Stripes est de retour le 23 avril avec son premier album solo, *Blunderbuss*. **MC Eva Joly 1** *"J't'emmerde, j't'emmerde et j't'emmerde Corinne Lepage"*. **Les playlists** Obama, Sarkozy, bientôt Pompidou ? **Louis Saha** A 33 ans, l'ex-Messin revient en bleu pour Allemagne-France. **Blur** Un nouveau morceau, *Under the Westway*, et un concert à Hyde Park pour la clique à Albarn. Bientôt un album aussi ? **P. S.**



Arnaud Perrin/Ville de Longjumeau

billet dur

Chère Nathalie Kosciusko-Morizet,

C'est donc toi qui a été désignée pour porter la voix du Président du peuple. Tu auras ainsi la lourde tâche d'incarner ce corps intermédiaire entre l'ami de Bolloré et le lumpenproletariat, sans doute d'ailleurs as-tu été choisie pour ce délicat exercice de contorsion en raison de la longueur de tes interminables jambes. Je te souhaite bon courage en tout cas.

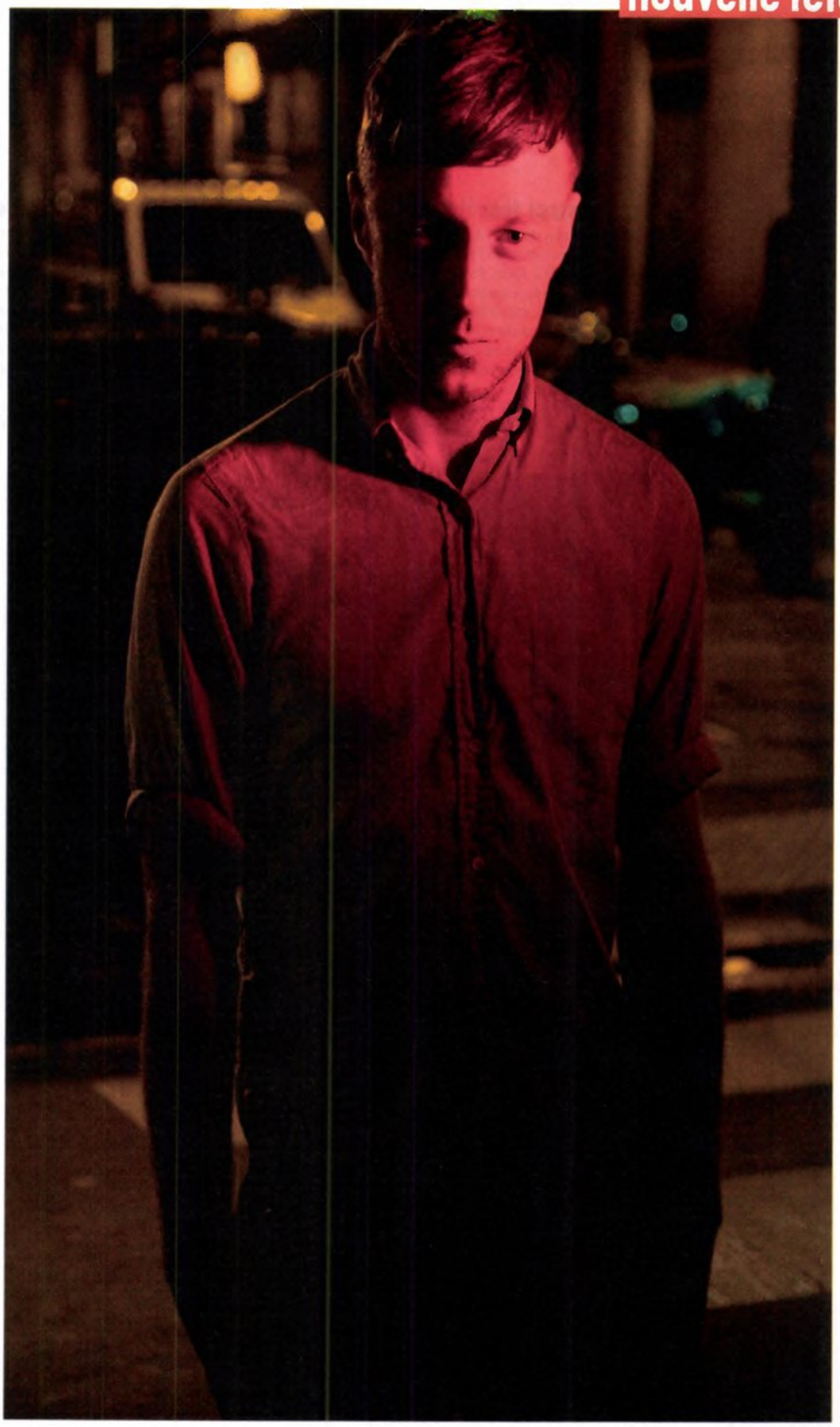
Car, outre la parole du chef, c'est également celle de toute une meute que tu devras porter, en t'efforçant de tamiser de ta voix de duchesse les aboiements de Copé, Guéant, Hortefeux, Morano, Guaino, Buisson, Wauquiez, Ciotti, Luca... Et ton calvaire ne s'arrêtera pas là, tu devras aussi tenir compte de la Boutin, qui n'est pas comme tu le croyais au départ une marque de chaussures de luxe à semelles rouges mais un genre d'écrase-merde pour pèlerinage tradi. Il te restera même du Christian Vanneste coincé entre les dents, on t'a vraiment gâtée. J'espère que tu as fait provision de Fisherman's Friend, ma grande, car ça risque de sacrément puer de la gueule au cours des deux mois qui viennent.

Et puis il va falloir un minimum que tu fasses populo, que tu abandonnes un peu tes manières de femelle Giscard d'Estaing, que tu arrêtes de jouer des concertos pour piano de Scriabine et que tu apprennes fissa à tourner les serviettes. Que tu délaisses Twitter pour la PQR, le look Jane Austen pour le Jeannot style, que tu fréquentes moins les pouliches du polo que Paulo le prolo. Que tu remplaces au besoin la manucure par une cure de manutention, que l'on sente dans ton sillage un peu plus la sueur et moins la cire d'abeille des amphis de Polytechnique qui t'ont vu grandir. C'est pas gagné ton affaire, mais j'ai confiance en toi. Je t'embrasse pas, ça fait trop bourge. **Christophe Conte**

Cédric Charlier

Le créateur belge, passé avec brio par Cacharel, lance cette saison sa propre marque autour d'une idée forte : la féminité volontaire.

Sur son mood-board, il a accroché une photo de Charlotte Rampling, prise par Helmut Newton en 1973. *"J'aime cette image,* dit-il, *parce que le regard est intense, fort. On sent qu'elle n'est pas dans la compromission. C'est le genre de féminité, forte et volontaire, que je veux défendre."* Soutenu et financée par le groupe italien Aeffe, Cédric Charlier, 33 ans, lance à l'occasion de la fashion week parisienne sa propre marque. Après avoir œuvré pendant quatre ans à la relance, autant créative que commerciale, de la marque Cacharel, il y voit une libération. *"Je respire*, avoue-t-il même. *Désormais, je peux développer mon propre style, sans devoir négocier avec un héritage."* Aujourd'hui, il dessine donc des vêtements ultraconstruits et comme en possession du corps. *"Même quand je travaille des matières fluides*, précise-t-il, *je fais en sorte qu'ils aient de la tenue et accompagnent les mouvements. Ils sont profilés, presque penchés vers l'avant."* **Marc Beaugé**
photo Alfredo Piola



un problème de type grec

L'image de cette femme menaçant de se jeter du troisième étage d'un immeuble d'Athènes a fait le tour du monde.

1 Lambrousi Harikleia, nouvelle héroïne de la tragédie grecque

C'est sans aucun doute l'une des images les plus fortes de l'actualité de ce début d'année 2012. Celle de cette femme grecque en larmes, Lambrousi Harikleia, âgée de 47 ans, mère de famille, qui menace, assise au bord du précipice, les jambes dans le vide, de se suicider en se jetant du troisième étage d'un bâtiment qui abrite l'OEK – un organisme de logement où elle travaille depuis plus de vingt ans (au poste d'ingénieur civil). Après avoir appris l'annonce de la fermeture prochaine de l'OEK, celle-ci est restée prostrée, pendant plus de cinq heures, assise au bord du vide, transie de froid. En apprenant la fermeture de l'office HLM et la perte de son emploi, elle sait qu'elle ne pourra pas payer les soins de son fils cadet atteint d'une très grave maladie orpheline. Son mari, salarié lui aussi de l'OEK, est d'abord venu s'asseoir à ses côtés pour tenter de la convaincre de rentrer à l'intérieur du bâtiment, pendant de longues minutes.
On lui a ensuite conseillé de rentrer lui aussi, et c'est après s'être entretenue avec plusieurs collègues que cette femme a accepté de quitter sa position très inconfortable, saisissant une main qui lui était tendue, laissant flotter derrière elle, sur la façade de l'immeuble abritant l'OEK, une immense bannière jaune signifiant l'occupation des lieux.



à la loupe

Angelos Tzortzinis/AFP

2 tout un pays au bord du précipice

Cette image, c'est aussi celle de tout un peuple qui, depuis maintenant près de dix-huit mois, est frappé par les licenciements et les baisses de salaire, et qui subit des plans d'austérité successifs. On peut y voir un pays tout entier au bord de la crise de nerfs.
Lambrousi Harikleia n'est ni Mohamed Bouazizi, le héros de la révolution tunisienne qui s'était immolé par le feu, ni le Chinois héroïque qui avait défié les chars de Tienanmen, mais par son geste elle incarne à elle seule le mal-être d'une nation qui ne se remet pas de sa banqueroute.
En Grèce, le taux de chômage a désormais presque atteint les 21 % et les situations désespérées comme celle-ci sont aujourd'hui monnaie courante (sans mauvais jeu de mots). Avant la crise, le taux de suicide en Grèce était le plus bas d'Europe. Il a désormais doublé, et depuis le début de l'année 2012, aurait même progressé de près de 40 %.

3 quel avenir pour la Grèce ?

Lambrousi Harikleia a décidé de ne pas sauter de son troisième étage, mais la Grèce n'est pas sortie d'affaire pour autant, et son avenir semble encore assez sombre. La semaine passée, à Athènes, ce sont plusieurs milliers de personnes qui ont encore manifesté contre les mesures d'austérité qui accompagnent les exigences des bailleurs de fonds de la Grèce en échange d'un prêt de 130 milliards qui lui a été accordé. En toute fin de semaine, le gouvernement grec a lancé une opération financière inédite visant à effacer 107 milliards d'euros de la dette du pays. Ce plan consiste en un échange des obligations détenues par les créanciers privés de la Grèce : banques, sociétés d'assurance ou fonds d'investissement. Si ce plan s'avère payant (hmmm), Lambrousi Harikleia restera peut-être celle qui aura incarné le revirement dans ce que l'on pourra appeler, comme Jean-Luc Godard, pour justifier son absence au Festival de Cannes en 2010, un *"problème de type grec"*. **Pierre Siankowski**

TOYOTA

NOUVELLE TOYOTA AYGO

MÊME SON PRIX EST FUN

À PARTIR DE **6 990 €**(1)

SOUS CONDITION DE REPRISE



Nouvelle Toyota Aygo. Le fun n'est pas en option.

Consommations L/100 km (Normes CE) : cycle urbain/extra-urbain/mixte de **5,1/3,8/4,3**. Émissions de CO_2 (Normes CE) : cycle mixte de **99 g/km** (A).

Modèle présenté : Aygo Style 1.0 VVT-i 5 portes à **11 400 €** TTC (peinture métallisée incluse) au tarif du 09/02/2012, déduction faite de **1 000 € TTC** de remise/reprise (cote Argus™ **+ 1 000 €**, voir conditions générales de l'Argus™), et de 100 € de Bonus Écologique. (1) Tarif TTC au 09/02/2012 pour une Aygo Active 1.0 VVT-i 3 portes (peinture métallisée non incluse), déduction faite de **1 000 € TTC** de remise/reprise (cote Argus™ **+ 1 000 €**, voir conditions générales de l'Argus™), **300 € TTC** additionnels d'aide à la reprise, **1 010 € TTC** de prime Toyota pour la reprise d'un véhicule de plus de 8 ans et de **100 €** de Bonus Écologique pour un véhicule émettant entre 91 et 105 g/km de CO_2 en cycle mixte (selon les modalités du décret n° 2011-2055). Reprise de votre ancien véhicule aux conditions générales de l'Argus™ (en fonction du cours de l'Argus™ du jour de reprise, du kilométrage, des éventuels frais de remise en l'état standard et déduction faite d'un abattement de 15 % pour frais et charges professionnels). Offre non cumulable, réservée aux particuliers, valable dans le réseau Toyota France participant, pour toute commande d'une Aygo Active passée du **01/03/2012 au 30/04/2012**. * Garantie 3 ans ou 100 000 km, la première des deux limites atteinte.

GARANTIE TOYOTA 3 ANS OU 100 000 KM*

Today Tomorrow Toyota

Aujourd'hui, demain

TOYOTA FRANCE - 20 bd de la République, 92420 Vaucresson - SAS au capital de 125 137 € - RCS Nanterre B 722 034 040 - SIRET/SIRET



Balkany, le griot du 9-2

Dans un entretien récent au *Parisien*, le député-maire de Levallois-Perret laissait percer une certaine fierté à endosser le rôle de "Monsieur Afrique". Mais à y regarder de plus près, ses escapades et son influence africaines ne sont que poudre aux yeux.

Il y a des filles qui, depuis toutes petites, surveillent leur tour de taille, en espérant devenir miss France. Il y a des hommes qui, depuis l'enfance, remplissent compulsivement leur carnet d'adresses en rêvant secrètement d'obtenir le titre de "Monsieur Afrique". Celui qui a l'oreille du pouvoir, qui détient les bons réseaux, conclut de grands contrats, agit discrètement sous les ors des palais. Pour partir à l'assaut du continent africain, Patrick Balkany, député-maire de Levallois, semblait surtout posséder la première qualité : celle d'être "l'ami de Nicolas". Durant le quinquennat sarkozyste, on l'aura vu accompagner le président français en Libye, soutenir un putschiste en Mauritanie, accueillir l'ambassade du Tchad dans des locaux municipaux ou encore se vanter d'avoir palabré uranium au Congo.

Dans *Le Parisien* du 7 février, celui que certains surnomment désormais le "Foccart de Levallois" concède une interview dite exclusive. Serein, presque jovial, il assure avoir apporté sa modeste pierre à la conclusion d'un contrat aussi titanesque que chaotique.

En juin 2007, Areva annonçait le rachat de la start-up canadienne Uramin qui dispose de permis miniers en Afrique (Namibie, Centrafrique et Afrique du Sud). Coût de l'acquisition : 1,82 milliard d'euros. Mais, rapidement, les ressources en uranium se révèlent moins importantes qu'escomptées. De plus, il y a un os : le gouvernement centrafricain conteste la licence d'exploitation du site de Bakouma. En avril 2008, Balkany passe alors par Bangui, capitale de la République centrafricaine. S'il dit n'avoir *"eu aucun rôle"* dans les négociations, il affirme pourtant avoir fait *"en sorte que les deux parties* [Areva et le gouvernement local – ndlr] *puissent se rencontrer et parler"*. Balkany explique alors que son *"ami"* Georges Forrest, un homme d'affaires belge controversé[1] à la tête d'un groupe minier international, lui a demandé de l'accompagner car, en tant que député-maire de Levallois, il *"connaî[t] très bien François Bozizé"*, le président de la République centrafricaine.

Joint à Kinshasa, capitale de la république démocratique du Congo (RDC), Georges Forrest rigole quand nous évoquons son "ami" :



A l'université Cheikh Anta Diop de Dakar en 2007

Ludovic/REA

"l'influence africaine de Balkany, c'est de la poudre de perlimpinpin"
un universitaire

– *"C'est une connaissance*, nous corrige d'entrée l'ancien consul honoraire de France en RDC (son fils vient de le remplacer). *Balkany n'avait pas de rôle dans cette affaire. Pour Uramin, on m'avait demandé de faciliter la chose car il y avait beaucoup de problèmes, je l'ai réglée seul et à l'amiable.*

– *Vous n'avez pas eu besoin de Patrick Balkany ?*

– (rires) *Certainement pas. Ça, je peux vous le confirmer car ici, nous sommes la quatrième génération à vivre en Afrique.* (rires bis)

– *Il survendrait son rôle alors ?*

– *Peut-être qu'il aime bien se mettre en valeur..."*

Il y a deux ans, la direction d'Areva ne disait pas autre chose au *Canard enchaîné* : *"Patrick Balkany s'est poussé du col, pas besoin de lui pour faire notre travail. En revanche, nous avons discuté avec Forrest..."* L'ami de Nicolas aurait-il une fâcheuse tendance à bomber le torse devant les journalistes français ? Théoriquement, quand on est à la fois aspirant Monsieur Afrique et déjà condamné à deux ans d'inéligibilité pour avoir confondu employés municipaux et employés de maison, on cherche plutôt l'ombre.

"Dans le trio infernal de la Françafrique sarkozienne, entre Guéant, Bourgi et Balkany, cherchez l'erreur de casting", ironise Vincent Hugeux, journaliste à *L'Express* et auteur de *L'Afrique en face. Qu'est-ce qui vaut à Balkany, à ma grande stupéfaction, de jouer un rôle sur certains grands dossiers ? C'est uniquement sa proximité avec Nicolas Sarkozy. Il n'a aucune légitimité africaine."* Un universitaire français spécialiste des réseaux africains dégrade encore l'image du griot des Hauts-de-Seine. *"Il avait des relais dès l'instant qu'il rappelait à tout le monde que son ami était président. Mais aujourd'hui en Afrique, le président français est 'fatigué' comme on dit. L'influence africaine de Balkany c'est de la poudre de perlimpinpin. A part peut-être du côté de Wade au Sénégal et de Camara en Guinée."*

En 2009, quelques jours avant l'élection présidentielle mauritanienne, un avion Challenger Bombardier 550 – appartenant au peu démocratique gouvernement du Kazakhstan – s'envole vers l'Afrique de l'Ouest. Destination Nouakchott, capitale de la Mauritanie. On trouve à son bord l'intermédiaire tunisien et lobbyiste Lyès Ben Chédli, des représentants d'un grand groupe minier et Patrick Balkany. Après un *"excellent déjeuner dans la demeure personnelle du Premier ministre"*, nous assure Lyès Ben Chédli, le jet décolle pour Nouadhibou, capitale économique du pays. Là, Balkany rencontre pendant une heure, en tête à tête, le général Mohamed Ould Abdel Aziz qui, un an plus tôt, a pris le pouvoir par un putsch. Quelques jours plus tard, le général sera élu président dans des conditions douteuses. *"Un coup d'Etat électoral"*, s'époumonera l'opposition.

Le député français ne s'embarrasse pas de ces détails. *"Bien sûr, la présence de monsieur Balkany était une marque de soutien au candidat Aziz"*, nous confirme Lyès Ben Chédli. Benoîtement, nous demandons pourquoi le maire d'une commune des Hauts-de-Seine tient ce rôle d'émissaire.

– *"C'est un élu du peuple français. Il est maire et député.*

– *Justement, il n'est pas ministre des Affaires étrangères...*

– *Si la France n'était représentée que par le MAF, elle n'avancerait pas beaucoup. Un ministre ne peut pas se diviser en dix."*

En réaction à ces propos, un membre du Quai d'Orsay nous rappelle que son institution diplomatique *"ne peut être tenue responsable des actions de tout le monde"*. Même en off, il ne voudra pas préciser davantage son sentiment. Nous interrogeons donc des collègues de l'Assemblée nationale sur l'implication de Patrick Balkany dans la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée nationale. *"Il est peu présent lors des auditions*, nous glisse un député UMP expert de l'Afrique. *Et monsieur Balkany n'est pas plus spécialiste de l'Afrique qu'un autre."*
Le journaliste Vincent Hugeux confirme : *"Sa vision de l'Afrique est extrêmement sommaire, pour rester charitable. Du continent, Balkany ne connaît guère que des chefs d'Etat, des hommes d'affaires et quelques palaces."*

Le maire de Levallois ne perd jamais une occasion d'entretenir des liens étroits avec son réseau africain.
Le 19 août 2008, sa commune signe avec la République du Tchad un contrat de 5,7 millions d'euros. Il s'agit de réhabiliter l'ambassade du Tchad en France et de l'accueillir entre-temps dans des locaux municipaux. Quand la Chambre régionale des comptes en est informée, elle dénonce cet arrangement dans un rapport : *"Quoique lucrative, cette opération est critiquable car elle ne présente pas de liens avec le champ de compétences de la Ville de Levallois-Perret, qui est limité par l'intérêt communal."*

Autre lien municipal avec l'Afrique : le Comité d'échanges et de relations internationales. L'opposition locale demande plus de transparence sur le fonctionnement de cette association qui touche 80000 euros de subventions annuelles. D'après la conseillère municipale socialiste Anne-Eugénie Faure, les rapports d'activité annuels se sont limités *"en 2007, 2008 et 2009 [à] un vulgaire copié-collé, mot à mot, de deux pages"*. Après avoir dénoncé cette utilisation abusive du carbone, le rapport de 2010 a été *"plus fourni et reformulé. Mais il n'est toujours pas réellement précis sur l'utilisation de la subvention"*, se désole Anne-Eugénie Faure.

Le sens politique africain de M. Balkany va se manifester lors d'un ultime épisode : la Guinée. Le 17 septembre 2009, le député-maire recevait un ministre de la junte guinéenne. Il affirme à l'occasion que le ministère des Affaires étrangères français est *"à côté de la plaque"*. Pour lui, la *"candidature de Moussa Dadis Camara ne pose pas de problème. C'est un citoyen guinéen comme les autres"*. Onze jours plus tard, Camara fait tirer sur la foule, entraînant plus de cent cinquante morts. Sur ce coup-là, son ami Nicolas piquera une grosse gueulante.

Patrick Balkany a refusé de répondre à nos sollicitations. Nous avons donc demandé à Jean-François Probst, ancien collaborateur de Jacques Chirac et fin connaisseur de l'Afrique, quelle question il aurait eu envie de poser à monsieur Balkany. Il marque une pause puis lâche : *"Ne vaudrait-il pas mieux que ce trublion, ou turlupin comme vous voulez, s'occupe d'autre chose que de l'Afrique ?"*

Geoffrey Le Guilcher

1. Epinglé en 2002 dans un rapport d'experts de l'ONU pour avoir alimenté la région des Grands Lacs en armes légères, Georges Forrest a été blanchi par le Sénat belge.



Alexei Danichev/RIA Novosti/AFP

nouvelles de la maison des morts

Détenu en Carélie, Mikhaïl Khodorkovski publie, en France, l'analyse percutante d'une Russie en pleine dérive dictatoriale. Quelques jours avant que Poutine ne bourre à nouveau les urnes.

La Pravda si je mens, le remake : dimanche prochain, les célèbres duettistes du cirque de Moscou, Vladimir Poutine et Dmitri Medvedev, vont réitérer devant un public planétaire leur tour de passe-passe de 2008. Et hop ! Tu fais Président et moi Premier ministre ! Et hop ! Je fais Président et toi Premier ministre ! Et si coup de fatigue, on a toujours la démocratie pour s'asseoir dessus. *"Les jeux sont faits, mais personne n'est dupe"*, dit la journaliste russe Natalia Gevorkyan, qui connaît le savoir-faire du duo en matière de bourrage d'urnes. Mais elle observe néanmoins avec espoir les manifestations, réunissant – phénomène neuf pour la capitale russe – des dizaines de milliers de personnes chaque deuxième dimanche du mois, exaspérées depuis les législatives honteusement truquées du 24 décembre dernier.

"Contre la répression policière, les Moscovites font preuve d'une formidable créativité, raconte la journaliste basée à Paris et en partance pour Moscou. *Les protestataires arborent un ruban blanc, et le font même courir de leur voiture, qu'ils stoppent sur le "Garden ring", tout autour de la ville, façon de cerner symboliquement la clique au pouvoir."* Pourquoi le blanc ? Une vieille tradition russe. Le blanc était la couleur des décembristes, glorifiés par Pouchkine, des insurgés qui ont tenté, avant d'être massacrés, d'imposer une constitution démocratique en 1825 au tsar Nicolas Ier.

Natalia Gevorkyan connaît son Poutine sur le bout des doigts pour avoir réalisé un livre d'entretiens avec lui avant qu'il ne succède à Elstine.

Elle publie aujourd'hui un livre dynamite : écrit en collaboration et dans la clandestinité avec Mikhaïl Khodorkovski, "goulaguisé" depuis 2003 après deux parodies de procès (2005 et 2010), le patron de Ioukos, roi du pétrole qui avait l'heur de déplaire à Poutine, inquiet de sa puissance et de ses velléités démocratiques.

Avant son dépeçage, Ioukos pesait 32,8 milliards de dollars et, dans le classement du magazine *Fortune*, présentait le meilleur taux mondial de retour sur investissement, devant Microsoft, Citygroup et le groupe pharmaceutique Pfizer. De plus, chose fort mal élevée en Russie, le groupe avait rendu publique la liste de ses actionnaires, créé l'ONG humanitaire Russie ouverte et disposait de l'appui des milieux intellectuels.

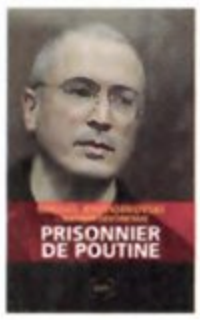
s'il n'est pas "buté" d'ici là, l'ancien roi du pétrole purgera au total une peine de treize ans

Ce livre mosaïque, où l'auteur et la journaliste s'expriment tour à tour, relate le procès kafkaïen (Khodorkovski a été accusé d'avoir détourné à son profit une quantité égale à la totalité du pétrole russe alors que Ioukos n'en produisait que 20 %) et les conditions de vie effroyables dans une colonie pénitentiaire en Carélie. Nul apitoiement sur soi dans les écrits de l'ancien roi du pétrole mais une analyse froide, distanciée, quelquefois technique mais toujours lucide et percutante d'un pays en pleine dérive dictatoriale et économique.

Ce témoignage, qui paraît d'abord en France et bientôt aux Pays-Bas, n'a rien d'univoque puisqu'il reprend sans en changer une ligne les commentaires des anciens collaborateurs de Ioukos qui ne plaident pas tous en la faveur de celui qui, s'il n'est pas *"buté"* d'ici là, purge une peine qui se chiffrera au total à treize ans de détention. Ce livre n'a rien d'un montage ou d'un coup. L'éditeur a pris soin d'en confier la version française à Luba Jurgenson, qui a fait connaître ici le plus important texte jamais écrit sur le goulag, *Récits de la Kolyma*[1], de Varlam Chalamov. Une traductrice qui connaît à la perfection le sort des victimes de ceux que l'on souhaiterait voir disparaître dans les poubelles de l'histoire.

Alain Dreyfus

1. Editions Verdier



Prisonnier de Poutine
de Mikhaïl Khodorkovski et Natalia Gevorkyan (Denoël), traduit du russe par Luba Jurgenson, 412 pages, 26,50 €

Virgin MEGASTORE

MUSIQUE – VIDÉO – GAMING – HITECH – LIVRE – PAPETERIE – ÉVÉNEMENTS



THE TING TINGS

ALBUM "SOUNDS FROM NOWHERESVILLE"



NOUVEL ALBUM ÉDITION LIMITÉE (INCLUS 9 TITRES BONUS)

EN CONCERT LE 9 MARS À PARIS LA CIGALE

À TÉLÉCHARGER SUR VIRGINMEGA.FR

virginmega.fr
virginmegastore.fr



brèves

l'Europe interdit le filtrage des réseaux sociaux
La Cour européenne de justice vient de confirmer une décision de novembre 2011 : filtrer et bloquer des communications sur internet pour protéger les droits d'auteur irait à l'encontre de la liberté d'information des utilisateurs, serait disproportionné et contraire à la directive générale sur le commerce électronique, qui interdit une telle surveillance.

les quotidiens nationaux veulent une taxe internet
Le Syndicat de la presse quotidienne nationale demande à bénéficier d'une taxe internet, financée par les différents acteurs du numérique (FAI, moteurs de recherche, etc.).

les quotidiens gratuits attirent un lectorat nouveau
Dix ans après leur naissance, les quotidiens gratuits n'ont finalement pas été un coup dur pour la presse payante. Leur lectorat est majoritairement composé de "jeunes urbains actifs en mobilité" qui ne sont pas des acheteurs réguliers de journaux.

l'audit d'Apple à Foxconn serait-il pipé ?
Selon *La Tribune*, la Fair Labor Association, chargée d'étudier les conditions de production des produits Apple chez son sous-traitant chinois Foxconn, serait de connivence avec le géant de l'informatique et fermerait les yeux sur les pratiques allant à l'encontre du code du travail.

oiseaux de paradis

Le succès planétaire du jeu vidéo *Angry Birds* donne des envies à son éditeur, le finlandais Rovio : être le prochain Disney. Rien que ça.

Jusqu'où iront-ils ? Un peu plus de deux ans après son arrivée (à 0,79 €) sur l'AppStore, *Angry Birds* n'en finit plus d'étendre son influence, au point qu'il serait presque plus simple de lister les plates-formes de jeux (au sens large) sur lesquelles il n'est pas disponible que celles qu'il a prises d'assaut tels ses oiseaux remontés contre les cochons voleurs d'œufs. Après les mobiles iOS, il y eut les portables Android et Windows, les PC, les Mac, les consoles Sony, le Kindle Fire… *"Rovio, comme tout studio, se doit d'être présent partout car cela donne un moyen de pression*, souligne Daniel Ichbiah, auteur de *La Saga des jeux vidéo* (Editions Pix'n Love). *Apple ou Nintendo se réservent le droit de refuser à une application de voir le jour. Le multi-plate-forme permet d'échapper à cette contrainte. Et une fois que l'on a eu un tube sur une plate-forme, il est aisé d'en convaincre une autre de vous accepter."*

Le 13 février, *Angry Birds* débarquait sur Facebook. Une semaine plus tard, il comptait 1,3 million d'utilisateurs. Le 21 février, c'était au tour de la Freebox Revolution de l'accueillir avec une campagne radio à la clé, le jeu ayant acquis le statut de produit d'appel pour l'opérateur ADSL. Pendant ce temps, l'éditeur finlandais Rovio, qui a multiplié son chiffre d'affaires par 10 entre 2010 et 2011 (100 millions de dollars), multiplie les communiqués triomphants : 100 millions de jeux téléchargés, 200 millions… La barre des 700 millions a été franchie et ce n'est qu'une dimension du phénomène, décliné en peluches et sacs en attendant le film. Qui n'a pas ses tongs *Angry Birds* ? Compter 20 dollars pour la version oiseau ou cochon.

"une économie que l'on croyait disparue, celle des studios de taille ultraréduite"

C'est une *success story* double face. Côté pile, *Angry Birds*, dont l'épisode inaugural fut conçu par quatre personnes, marque le retour d'une vieille utopie. *"L'iPhone et en premier lieu la DS ont redonné naissance à une économie que l'on croyait disparue, celle des studios de taille ultraréduite*, précise Ichbiah. *Ce qui s'ouvre pour les développeurs est la possibilité de commercialiser leurs œuvres sans avoir à disposer d'un capital, du support d'un gros éditeur. Un peu comme aux premiers temps du jeu vidéo."*

Côté face, c'est un projet marketing rondement mené par Rovio, qui avait déjà 51 jeux mobiles à son actif et s'est nettement inspiré d'un certain *Crush the Castle* paru quelques mois plus tôt. La recette : des accords tous azimuts, des mises à jour régulières (*Angry Birds* ne se "finit" jamais) et des micropaiements répétés, pour acquérir la dernière version du jeu (*Angry Birds Space*, en partenariat avec la Nasa, sortira le 22 mars) ou des pouvoirs spéciaux (sur Facebook). L'ambition de Rovio ? Devenir un nouveau Disney. *"C'est le but*, a avoué Peter Vesterbacka, l'un de ses dirigeants. *Il n'y a aucune raison pour que nous ne soyons pas capables de bâtir une société de cette taille."*

Erwan Higuinen

média-toc

vers le blocage de The Pirate Bay

La Haute Cour britannique considère que le site ne respecte pas les règles du droit d'auteur et pourrait obliger les FAI à en bloquer l'accès. Le jugement définitif sera rendu en juin.



le 8 mars, journée sans internet ?

La rumeur fait son chemin sur internet : le FBI aurait comme projet de nettoyer, le 8 mars, plusieurs serveurs informatiques corrompus, ce qui pourrait interrompre temporairement l'accès internet de millions d'utilisateurs.



Alimentation générale

Dans ce tout nouveau magazine culturel consacré à l'alimentation, on dépoussière les clichés sur les rapports entre les jeunes et la nourriture, on voyage du Mexique à Chicago grâce au maïs et on retourne sur les traces des protagonistes du documentaire *Mondovino*.

Guillon tourne les pages

Dans un livre en forme de confession blessée, *Je me suis bien amusé, merci !* (Seuil), Stéphane Guillon revient sur ses (més-)aventures à France Inter, comme si son licenciement n'était toujours pas encaissé.

média-tic

rencontrer son patron par internet

Un sondage CSA pour Orange et Terrafemina montre que 69 % des Français ont déjà cherché un emploi sur le net et que 31 % en ont déjà trouvé un, notamment grâce au site de Pôle emploi (73 %) et à des sites spécialisés.

Belmer au top

Rodolphe Belmer, aujourd'hui directeur général de la chaîne Canal+, devrait prendre les rênes du Groupe Canal+, à la place de Bertrand Méheut, qui serait, lui, à la tête du Conseil de surveillance. Concurrence d'Al-Jazeera, télés connectées... : Belmer aura de quoi faire.





AU PROGRAMME

STUCK IN THE SOUND // BALTHAZAR // JIM JONES REVUE //

BIRDY HUNT // CHARLIE WINSTON // CONCRETE KNIVES

DISSONANT NATION // HUSHPUPPIES // JOHN GRAPE // LOFOFORA

KING CHARLES // ROBIN FOSTER // GENERAL ELEKTRIKS

SARAH W_PAPSUN // AIR BAG ONE // CASCADEUR...

Programmation complète et billetterie en ligne sur *chorus.hauts-de-seine.net*

hauts-de-seine CONSEIL GÉNÉRAL

sacem Defacto DEEZER

Infos / billetterie : Locations : Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U 0 892 683 622 (0.34 euros/min) - www.fnac.com Ticketnet - Auchan - Virgin - Leclerc

Sydow m'était conté

Il reste l'acteur fétiche de Bergman mais Max von Sydow est aussi le second rôle essentiel de centaines de films américains, de *L'Exorciste* à *Shutter Island.* Parcours d'une vie qui se confond avec soixante ans d'histoire du cinéma.

par Jean-Marc Lalanne photo David Balicki

Existe-t-il un autre humain qui a serré la main d'Ingmar Bergman et celle de Leonardo DiCaprio ? Tourné à la fois avec Arnold Schwarzenegger et Sylvester Stallone, Catherine Deneuve et Tom Cruise, Orson Welles, David Lynch et Woody Allen, John Wayne et Léa Seydoux, incarné Jésus, pourchassé James Bond, combattu le Diable et joué aux échecs avec la Mort ?

Non, bien sûr. Max von Sydow est le seul et sa filmographie est unique. Parce que dans un premier temps, elle est entièrement chevillée à l'un des plus grands créateurs de cinéma du XX[e] siècle – Ingmar Bergman, douze films de 1956 à 1971. Puis qu'ensuite elle se dissémine, n'en finit pas de se déployer dans l'espace et le temps. Génial polyglotte, Max von Sydow a tourné en quatre langues avec les noms les plus prestigieux de quatre cinématographies (Suède, Etats-Unis, France, Italie). Octogénaire robuste, il entame sa septième décennie d'activité – et son dernier film, le mélo *Extrêmement fort et incroyablement près* de Stephen Daldry lui a même permis de décrocher une citation à la dernière cérémonie des oscars.

Cette vie d'une grande plénitude artistique, il l'évoque avec une certaine placidité et beaucoup de modestie. A la veille de ses 83 ans, il garde le port altier, croise ses jambes avec élégance, porte un beau pull gris à col rond. Son visage tout oblong, à la beauté si bizarre dans *Le Septième Sceau* ou *La Source*, a acquis avec l'âge quelque chose d'harmonieux et de souverain. On le convie à remonter le temps, il s'y prête avec courtoisie.

Max von Sydow est né dans une petite ville du sud de la Suède en 1929. Ses parents appartenaient à la bourgeoisie intellectuelle et n'avaient pas d'intérêt particulier pour le monde du spectacle. *"Il n'y avait* ▶



Rue des Archives

Il incarne un guerrier fremen (au premier plan) dans *Dune* de David Lynch (1984)



***"Un tueur à gages pas cruel, seulement professionnel"*, dans *Les Trois Jours du Condor* de Sydney Pollack (1975)**



La scène de cauchemar de *L'Heure du loup* d'Ingmar Bergman (1967) ressemble furieusement à celle où Max von Sydow noie une femme dans *Minority Report*

aucun théâtre à Lund lorsque j'étais enfant. Il y avait en revanche un cinéma mais mes parents ne m'y emmenaient jamais." Son père était universitaire, ses recherches portaient sur le folklore populaire scandinave. *"Il avait déjà 50 ans lorsque je suis né. Et donc 60 quand j'avais 10 ans. Nous n'avons jamais joué au football ensemble, notre relation passait surtout par la formation intellectuelle. Il connaissait très bien la nature, savait tout sur les animaux, m'enseignait des tas de choses fascinantes pour un enfant sur la flore, la faune..."*

La fascination pour le métier de comédien vient donc plus tard, à l'adolescence. Lorsqu'il a 14 ans, son école l'emmène au théâtre dans une ville voisine. Il découvre *Le Songe d'une nuit d'été* et ne s'en remet pas. Il décide de créer une troupe de théâtre avec quelques camarades d'école, s'immerge dans le répertoire de la scène scandinave. L'idée de devenir comédien prend forme. Après le bac, malgré la méfiance de ses parents, il passe le concours d'entrée à la grande école nationale du Théâtre royal de Stockholm et, à sa grande surprise, il est reçu.

Dans l'immédiate après-guerre, le cinéma suédois connaît une soudaine audience internationale. Ingmar Bergman commence à construire une œuvre qui n'obtiendra qu'un peu plus tard une large reconnaissance. *Elle n'a dansé qu'un seul été* d'Arne Mattsson, 1951, (qui ressort en salle la semaine prochaine) fait frétiller les cinéphiles planétaires de son érotisme nordique à base de jeunes filles aux seins nus (quasi une première) dans les champs. Alf Sjöberg, le doyen, multiplie les Grands Prix à Cannes, dont un avec *Mademoiselle Julie* (d'après Strindberg) dans lequel débute Max von Sydow.

"Oui, c'était une période d'intense créativité. J'étais très jeune, très flatté qu'un maître comme Sjöberg m'engage pour son film. Nous avons fait aussi du théâtre ensemble." L'actrice principale du film, Anita Björk, était la compagne de Stig Dagerman, immense écrivain suédois qui se suicide en 1954, laissant une œuvre intense (*Ennuis de noces*, *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*...). *"J'ai un peu connu Stig Dagerman. Je l'ai croisé quelques fois avec Anita. Je sais que son œuvre est maintenant publiée et assez connue en France et je l'ai toujours tenu pour un immense écrivain."*

Vient alors la rencontre décisive. Bergman suit les activités de la troupe à laquelle Max appartient et finit par lui proposer de venir se produire dans son théâtre. Rapidement, il lui fait lire le scénario du *Septième Sceau*. Le sang-froid avec lequel, chevalier médiéval, il défie la Mort le temps d'une partie d'échecs sur une plage rend sa blondeur de feu et ses traits taillés à la faux familiers du jour au lendemain. *"On me demande souvent quel est mon Bergman préféré et je suis incapable de répondre.* Le Septième Sceau

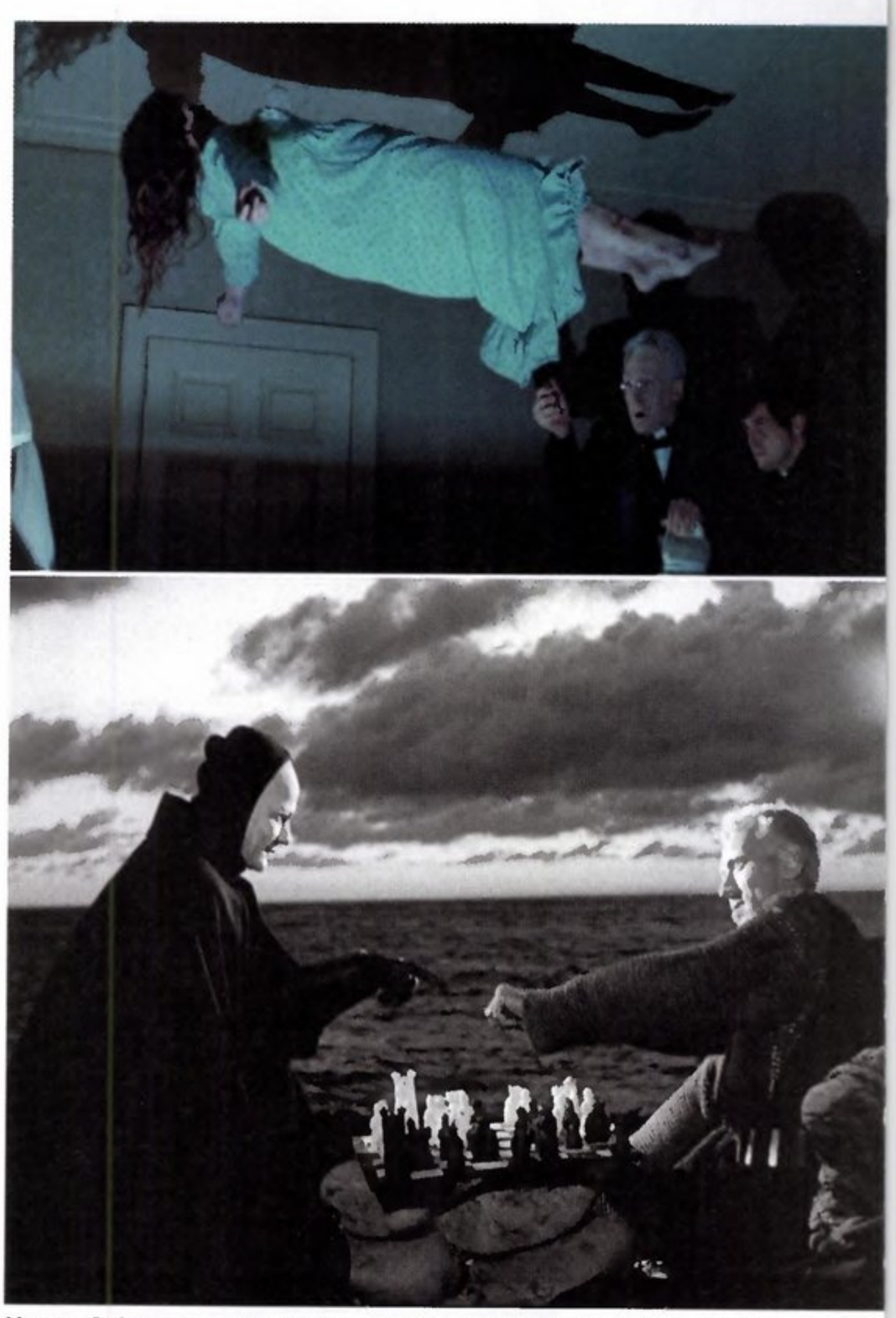
"ma gratitude pour Bergman est sans limite"

a beaucoup compté parce que c'était le premier et ce fut un choc. Je n'avais jamais participé aussi émotivement à l'œuvre d'un metteur en scène. Mais peu à peu, j'ai cessé de considérer chaque film comme une aventure séparée. Les douze films que nous avons tournés ensemble, toutes les pièces que nous montions entre les films, constituent pour moi désormais une seule œuvre, la plus importante artistiquement et spirituellement à laquelle j'ai contribué. Ma gratitude pour lui est sans limite."

Pour Bergman, Max von Sydow devient une sorte de double. Mari de fiction de son épouse Liv Ullmann, artiste en proie à des tourments sans fin *(L'Heure du loup)*, religieux qui a perdu la foi *(Les Communiants)*, il porte à l'écran toute l'angoisse métaphysique du cinéaste. *"Oui, je crois qu'il y avait entre nous quelque chose de cet ordre. Il se projetait en moi. Cela venait sans doute d'une certaine identité de nos éducations. Nous étions issus tous les deux de la bourgeoisie protestante ; son père était pasteur, le mien passionné par l'histoire de la religion ; on se comprenait."*

Cette relation professionnelle fusionnelle se prolonge aussi en amitié. *"Nous sommes devenus assez vite très proches. Dans la vie, c'était un homme très amusant. Ses émotions étaient violentes, mais cette violence ne se prolongeait pas du tout dans le travail. Il se montrait attentif, délicat, il était très fort pour communiquer son enthousiasme, fédérer un groupe autour d'un projet artistique d'une très grande exigence."*

Pourtant après 1971, Max von Sydow disparaît des films de Bergman. Alors que dans les œuvres tardives tous les grands interprètes reviennent (Harriet Andersson, Liv Ullmann, Erland Josephson), lui non. *"Pourtant nous sommes restés proches, nous nous parlions très régulièrement. Mais j'avais quitté la Suède. Je l'ai néanmoins retrouvé pour des films tournés à partir de ses scénarios, comme* Les Meilleures Intentions *de Bille August, dans lequel j'incarnais son grand-père, ou* Entretiens privés *de Liv Ullmann, où je jouais un personnage inspiré d'un de ses oncles dont il me parlait souvent parce qu'il a beaucoup compté pour lui."*



Max von Sydow ne craint ni la Mort ni le Diable. Il défie la première aux échecs dans *Le Septième Sceau* d'Ingmar Bergman (1956) et il tente d'expulser le second du corps d'une petite fille dans *L'Exorciste* de William Friedkin (1973)

Si Max von Sydow n'est plus en Suède, c'est qu'il tourne aux quatre coins du monde. Et en premier lieu à Hollywood. Dès la fin des années 60, alors qu'il joue encore dans tous les Bergman, il incarne Jésus dans une superproduction de George Stevens *(La Plus Grande Histoire jamais contée)*, joue un militaire russe dans *La Lettre du Kremlin* de John Huston. Mais c'est l'immense succès populaire de *L'Exorciste* de William Friedkin qui fait connaître son visage hors des cercles cinéphiles. Après avoir joué aux échecs contre la Mort, il enfile désormais la robe de prêtre pour affronter le Diable sous les traits d'une enfant en transe.

"C'était une expérience très amusante, L'Exorciste. *Même si le tournage a été assez dur. Il était prévu sur trois mois et en a duré neuf. Friedkin voulait par exemple* ▶



Teint en brun, il est le magnétiseur charlatan du *Visage* d'Ingmar Bergman (1958)





Max von Sydow aux prises avec le star-system hollywoodien : il est le supérieur paternaliste qui manipule et trahit Tom Cruise dans *Minority Report* de Steven Spielberg (2002) ; psychiatre, il se fait malmener par le patient parano Leonardo DiCaprio dans *Shutter Island* de Martin Scorsese (2010)



Avec Mathieu Amalric dans *Le Scaphandre et le Papillon* de Julian Schnaebel (2007)



Comme dans *L'Heure du loup*, il est peintre dans *Hannah et ses sœurs* de Woody Allen (1986)

"j'ai souvent eu des rôles de méchant : aux Etats-Unis, avoir un accent paraît toujours un peu suspect, un peu machiavélique"

que dans les scènes finales d'exorcisme, il fasse si froid que de la buée sorte de nos bouches en permanence. On commençait très tôt le matin. Mais au bout d'une demi-heure, les projecteurs réchauffaient la pièce et on arrêtait tout jusqu'à ce que la température chute à nouveau. Friedkin était par ailleurs un cinéaste assez dur, violent avec les comédiens sauf avec la petite fille, Linda Blair, qu'il protégeait beaucoup." Le succès du film fait de lui un des seconds rôles les plus prisés du cinéma américain, souvent pour des rôles de méchant. *"Je crois que c'est tout simplement à cause de mon accent. Avoir un accent aux Etats-Unis paraît toujours un peu suspect, un peu machiavélique."*

Dans le thriller seventies *Les Trois Jours du Condor*, il est un tueur à gages sur les traces de Robert Redford. *"J'adore ce film. J'interprétais avant tout un grand professionnel, un homme qui abat les autres sans cruauté, simplement parce qu'il fait bien son métier."* De cette galerie d'assassins, il retient aussi le vieux responsable de la brigade du pré-crime dans *Minority Report* : *"J'ai adoré Steven Spielberg. C'est un homme charmant mais travaillé par des idées très noires. Il est torturé en profondeur mais il le masque par un professionnalisme sans faille."*

Il évoque aussi l'intelligence de Leonardo DiCaprio *(Shutter Island)*, la discrétion de Woody Allen (qui sur *Hannah et ses sœurs* a presque réussi à ne pas l'interroger sur son idole Bergman), Lars von Trier (Sydow est l'envoûtante voix qui hypnotise le spectateur au début d'*Europa*), Lynch *("Dune a été une expérience très dure pour lui. Il était très malheureux. Il a tourné des choses sublimes et le montage final lui a échappé. J'étais vraiment triste pour lui.")*, Wenders *(Jusqu'au bout du monde)*, Schwarzenegger *(Conan le Barbare)*, Ridley Scott *(Robin des bois)*...

"Bien sûr, je n'ai pas connu d'expériences artistiques aussi absolues que celle partagée avec Bergman. Mais j'ai fait de belles rencontres. Pas seulement aux Etats-Unis. J'aime aussi beaucoup les films que j'ai tournés en Italie : Cadavres exquis *de Rosi,* Le Désert des Tartares *de Zurlini... Je n'ai hélas pas assez tourné en France. Mais récemment, j'ai beaucoup aimé jouer le père de Mathieu Amalric dans* Le Scaphandre et le Papillon."

Aujourd'hui, il affirme que son désir pour le cinéma est intact, qu'il est toujours à l'affût de nouvelles rencontres. Il rêve de tourner avec Pedro Almodóvar et les frères Coen. On lui demande s'il admire aussi des cinéastes français contemporains. *"Oui, bien sûr. Il y en a plus d'un avec qui je serais flatté de tourner. Mais je ne vous dirai pas lesquels. Ça paraîtrait une sollicitation et je préfère attendre en espérant qu'ils pensent à moi"*, conclut-il avec un sourire matois. ■

Lire la critique d'*Extrêmement fort et incroyablement près* de Stephen Daldry p. 106

abonnez-vous !

-26 % par rapport au prix en kiosque

10,60 € par mois ou 115 € pour un an en une seule fois







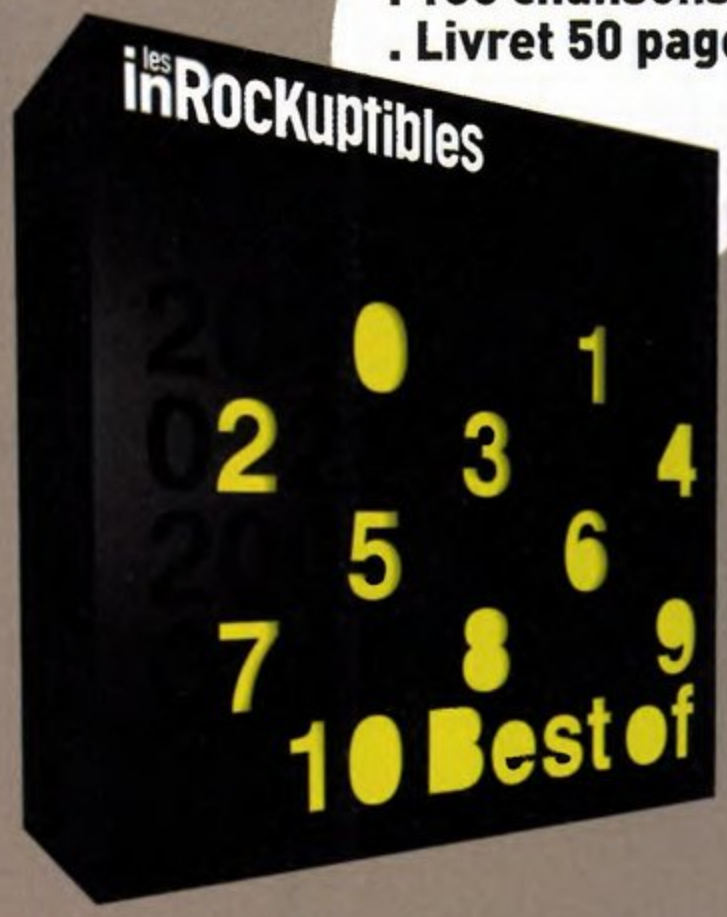


1 CD exclusif par mois

des **invitations exclusives** à des concerts, expos, avant-premières de films à Paris et en province

Coffret Best of de la décennie

- 6 CD
- 100 chansons
- Livret 50 pages



Plus rapide, abonnez-vous sur **http://abonnement.lesinrocks.com** ou bien découpez ou photocopiez cette page et renvoyez-la sans affranchir, avec votre règlement, à :

LES INROCKUPTIBLES ABONNEMENT
18-24, quai de la Marne - LIBRE RÉPONSE 78148 - 75919 Paris Cedex 19
Renseignements au 01 44 84 80 34
ou par e-mail : abolesinrocks@dipinfo.fr

Oui, je m'abonne aux Inrocks,

je recevrai le coffret 6 CD 100 chansons, Best of de la décennie

Ma formule d'abonnement (France métropolitaine uniquement)

❑ **115 €** (1 an)

❑ **10,60 €** par mois par prélèvement mensuel automatique sur RIB*

étranger et DOM TOM consultez nos offres d'abonnement sur : **http://abonnement.lesinrocks.com**

Ci-joint mon règlement par :

CARTE BANCAIRE ❑ **CHÈQUE** (à l'ordre des ÉDITIONS INDÉPENDANTES) ❑ **MANDAT** ❑

CB N°

EXPIRE FIN SIGNATURE

CODE SÉCURITÉ (3 derniers chiffres inscrits au dos de votre CB)

En application de l'article L. 27 de la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, les informations demandées sont nécessaires au traitement de votre abonnement. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Sauf opposition formulée par écrit, ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers.

Offre valable jusqu'au 15 mars 2012 dans la limite des stocks disponibles. *Engagement minimal de 1 an. Il vous est cependant possible de rompre le contrat auparavant pour perte d'emploi, maladie, etc. En cas d'augmentation du tarif, vous serez averti un mois auparavant et aurez la possibilité de résilier votre abonnement.

❑ Madame ❑ Mademoiselle ❑ Monsieur

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Email ..... @ .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter quotidienne des inrocks.com (actu, news, musique, cinéma, concours...)
❑ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des *Inrocks*
❑ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des partenaires des *Inrocks*

> par RIB ❑ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par Les Inrockuptibles d'un montant de 10,60 €/mois

Titulaire du compte à débiter : Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

.....

Ville ..... Code postal .....

Etablissement teneur du compte à débiter : Nom ..... Agence .....

Adresse .....

Ville ..... Code postal .....

Désignation du compte à débiter (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

CODE ÉTABLISSEMENT | CODE GUICHET | CLÉ RIB

NUMÉRO DE COMPTE

Signez et datez le formulaire et envoyez-le accompagné de votre RIB

DATE ET SIGNATURE

les Éditions Indépendantes N° national d'émetteur 449670

NF12

club inROCKS

avantages exclusifs

RÉSERVÉS AUX ABONNÉS DES INROCKS

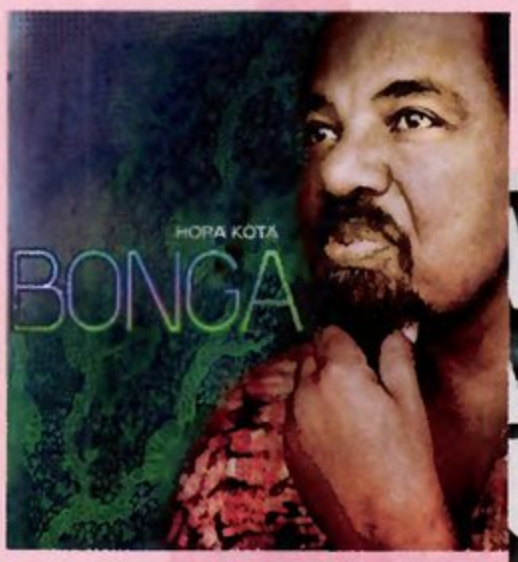
pour bénéficier chaque semaine d'invitations et de nombreux cadeaux, abonnez-vous ! (voir page 39, ou sur http://abonnement.lesinrocks.com)

Bonga

le 9 mars au New Morning, Paris X^e^

musiques Figure de proue de la musique angolaise, immédiatement identifiable, grâce à une voix râpeuse et puissante, Bonga déjoue les frontières géographiques et musicales, avec un chant et des compositions qui parlent au plus grand nombre.

A gagner : 5 places pour 2 personnes



Die Sonne

le 11 mars au Théâtre de l'Odéon, Paris VI^e^

scènes Mise en scène d'Olivier Py. Une troupe de théâtre voit son destin et ses désirs portés à l'incandescence par sa rencontre avec un étrange inconnu, Alex, en qui se projettent ou s'incarnent toutes les énergies et les appétits de la jeunesse.

A gagner : 15 places pour 2 personnes



festival Banlieues Bleues

du 16 mars au 13 avril, Seine-Saint-Denis

musiques 29^e^ rendez-vous avec le festival Jazz en Seine-Saint-Denis qui continue pour cette année 2012 d'explorer les territoires musicaux les plus vastes et les plus vivants. Au programme : Matana Roberts, Otis Taylor...

A gagner : des places pour 2 personnes





WU LYF

le 8 mars au Bataclan, Paris XI^e^

musiques Le collectif de Manchester, à l'imagerie opaque et aux chansons aveuglantes, fait parler de lui après un album sorti en 2011 mais aussi pour son originalité et son mystère. Contrôlant strictement leur image, les membres du groupe présentent un concept étonnant : la Lucifer Youth Foundation s'apparente à une association contestataire, œuvrant contre les puissances et pour le rassemblement d'une jeunesse autonome.

A gagner : 5 places pour 2 personnes

pour profiter de ces cadeaux spécial abonnés

munissez-vous de votre numéro d'abonné et participez sur

www.lesinrocks.com/special/club

fin des participations le 4 mars

tout nu

présidentielle 2012



dès aujourd'hui, la campagne en direct sur inRocKs.com



François Bayrou dans la Somme, le 23 février

la solitude de l'intrépide chevalier

François Bayrou a du mal à exister face au duel Hollande-Sarkozy. Mais le candidat centriste refuse de choisir entre gauche et droite et se dit certain de créer la surprise au premier tour de la présidentielle.

François Bayrou affiche ces jours-ci une combativité intacte. Mais aussi une gravité et une perplexité nouvelles. Parti en campagne en janvier, sur fond de sondages très encourageants, il a perdu du terrain depuis, écrasé médiatiquement par le duel sans merci engagé par François Hollande et Nicolas Sarkozy. Le "troisième homme" de 2007, qui avait perturbé l'affrontement entre le candidat UMP et Ségolène Royal, est à la traîne, avec 11 % ou 13 % des intentions de vote, derrière Marine Le Pen. Et talonné par Jean-Luc Mélenchon. Samedi, à Paris, lors de son dernier forum programmatique consacré au *"nouveau pacte démocratique"*, le centriste tente un coup d'éclat pour relancer la machine. Il propose qu'un référendum *"sur la moralisation de la vie publique"* se tienne le 10 juin, en même temps que le premier tour des législatives. S'il était élu Président, les Français devraient se prononcer pêle-mêle sur un gouvernement de moins de vingt ministres, le non cumul des mandats, la restriction du nombre de députés et de sénateurs, la reconnaissance du vote blanc, l'introduction d'une dose de proportionnelle. Et aussi sur l'indépendance de la justice et des médias et les conflits d'intérêt.

François Bayrou essaie de desserrer l'étau. *"Je vais vous le dire comme* ▶



je le pense en bon français et comme les Français le disent le matin, ils disent : on se fout de nous, on veut nous vendre un second tour obligatoire avant même le premier. On nous fait Sarkozy et Hollande à l'endroit et à l'envers", s'emporte-t-il devant ses troupes samedi. *"Et pour amuser la galerie, quand elle s'impatiente, on organise un combat de catch entre Mélenchon et madame Le Pen. Mais du chômage, plus un mot, de l'appauvrissement du pays, plus un mot, de la dette plus un mot, et de la manière dont on pourrait s'en sortir, plus un mot."*

Dans le fond, François Bayrou reste convaincu qu'il peut renverser la table le 22 avril. Il maintient le rythme tranquille de ses déplacements, ne multiplie pas les meetings comme les deux "grands" candidats. Aucun affolement n'est perceptible. Pour le leader du MoDem, son score actuel dans les sondages *"est une bonne base de départ"*. *"Les Français ne sont pas entrés en campagne, ce moment vient"*, explique-t-il dans le train qui l'emmène vers Amiens jeudi 23 février. Au menu du jour, la visite d'un centre équestre, occasion d'une longue digression sur son amour des chevaux, ces *"sculptures qui dansent"*, et d'une fonderie. L'avocat du "produire français" repartira de l'usine avec un buste du général de Gaulle. Hommage à la capacité de résistance du Béarnais... ou à sa solitude ?

"Je conteste le fait qu'il faille relancer sa campagne à chaque instant. *Une campagne se fait au long cours"*, plaide-t-il, usant de la métaphore maritime de rigueur dans cette présidentielle de crise. François Bayrou voit donc sa campagne comme un bateau qui attend que le vent se lève. *"Là, c'est le calme plat, il ne se passe rien. Mais je suis prêt à déployer les voiles dès qu'il y aura du vent"*, explique-t-il. Il répète le mantra des challengers pour qui *"dans toute élection en France il y a toujours une surprise"*. Pour lui, les Français vont rejeter *"le duo UMP-PS, qui nous a conduits à la catastrophe"*. *"De plus, Nicolas Sarkozy n'a qu'un programme – battre François Hollande – et François Hollande n'a qu'un programme – battre Nicolas Sarkozy. Les Français vont leur dire non."*

François Bayrou ne croit donc pas aux sondages, et surtout pas à ceux qui témoignent d'une remontée de Nicolas Sarkozy. *"Il n'est pas si haut, c'est impossible"*, lâche-t-il. Il n'y a que quelques enquêtes qui trouvent grâce à ses yeux, comme dimanche, sur le plateau du Grand Jury RTL-LCI-*Le Figaro*, quand il cite le sondage TNS Sofres, selon lequel une majorité de Français trouvent qu'on parle trop de François Hollande et de Nicolas Sarkozy dans la campagne. *"Ils ont raison !*

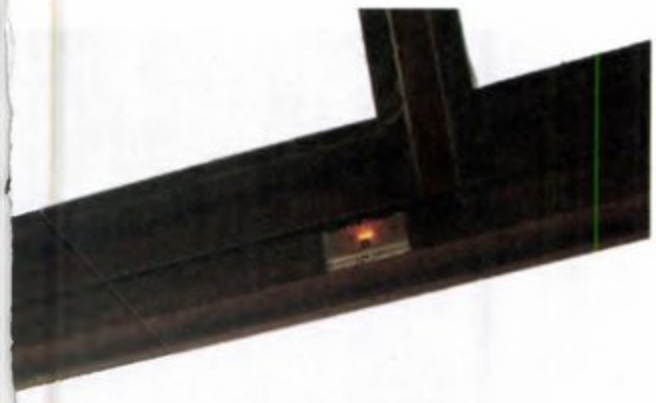
Bayrou confie qu'il n'a pas vu Hollande depuis au moins six mois. "Avant on se moquait ensemble des autres !"

Les Français ne vont pas se laisser entraîner là où vous voudriez les entraîner", lance-t-il aux journalistes, affirmant même que *"la bipolarisation est en train de reculer"*.

Jeudi dernier, c'est une enquête Ifop publiée dans *Paris Match* qui l'a enchanté. *"Des deux personnalités suivantes, laquelle préférez-vous ?"*, a demandé l'institut aux sondés. Divine surprise, François Bayrou l'emporte d'une courte tête face à François Hollande (51 %, contre 48 %) et plus largement face à Nicolas Sarkozy (61 % contre 37%). *"C'est très intéressant non ? Je bats Hollande."*

Calé dans son siège de train, François Bayrou savoure d'autant plus l'instant qu'il a pris connaissance des propos tenus par le candidat socialiste dans son livre *Changer de destin*. Quelques lignes parmi 166 pages. Une pincée de formules assassines pour décrire François Bayrou comme *"cet intrépide chevalier de la petite escouade centriste"*. *"Suivez mon panache, dit-il. Mais c'est un panache gris. Son programme est un antiprogramme. En le lisant, je suis saisi par la peur du vide"*, assène le député de Corrèze, qui conclut en paraphrasant Michel Audiard : *"Un centriste assis entre deux chaises ira toujours moins loin qu'un socialiste qui marche."*

François Bayrou confie qu'il n'a pas vu François Hollande depuis au moins six mois. *"Avant on se moquait ensemble des autres !"*, rigole-t-il avec un rien d'amertume. Le centriste a été offusqué par les attaques littéraires du socialiste. *"J'ai trouvé ses propos médiocres. Il y a des choses que je n'approuve pas dans sa façon de faire de la politique, il y a beaucoup de mépris dans la manière dont il s'exprime, de la suffisance, de la condescendance. C'est un signe de grande faiblesse."* Et François Bayrou rend les coups : *"Il se croit déjà élu, il est victime d'un excès de confiance. Mais il n'a pas encore fait ses preuves comme leader politique ! Il n'a pas de ligne,*





ou plutôt si, une seule : pas de vagues. Dans les temps ordinaires, ça passe mais là... Il va avoir des problèmes. Et puis il manque de substance. Qui est-il ? Et son équipe aussi est faible."

François Hollande reconnaît qu'il n'écrirait pas aujourd'hui à l'identique ce passage de son livre. Quand il a couché les mots sur le papier, il y a un mois, Bayrou était haut dans les sondages et faisait bonne figure pour disputer à Nicolas Sarkozy le titre de champion de la droite au premier tour de la présidentielle. Il était entré en campagne en fustigeant le caractère *"insoutenable"* du programme de François Hollande. Les relations, jusqu'ici courtoises entre les champions de l'antisarkozysme, s'étaient tendues. Mais rien n'est irréparable, veut-on croire dans le camp Hollande, où l'on sait que les voix qui se seront portées sur le centriste au premier tour seront précieuses pour assurer la victoire au second tour face au Président sortant. C'était d'ailleurs le sens de l'appel lancé fin novembre 2011 par François Hollande. *"Si François Bayrou fait un choix – nous verrons lequel – au second tour, eh bien il sera dans la majorité présidentielle qui se sera constituée autour du vainqueur du second tour, s'il a appelé* (à voter) *pour le bon candidat, sous-entendu celui que je pourrais représenter"*, avait déclaré le candidat PS sur BFM-TV.

La main semble à nouveau tendue. Ce qui n'empêche pas les dirigeants socialistes de contester la démarche solitaire du candidat du MoDem. Dimanche, Pierre Moscovici, directeur de campagne de François Hollande, a jugé que François Bayrou avait *"tort de mettre dos à dos l'UMP et le PS sur les questions de moralisation de la vie publique"*. Benoît Hamon, porte-parole du PS, a salué *"un personnage respectable, intelligent"* mais dont *"la campagne, sur le fond, n'accroche pas"*.

Selon plusieurs sondages, deux tiers des électeurs centristes pourraient choisir François Hollande au second tour. A l'instar de l'ancien avocat général Philippe Bilger, qui mettra un bulletin orange dans l'urne au premier tour et un bulletin PS au second. Pour l'instant, François Bayrou ne se laisse pas emmener sur ce terrain. Il continue d'affirmer qu'il sera qualifié au premier tour. Et il reste imperméable en apparence aux signaux envoyés par un camp ou l'autre. *"De toute façon, Sarkozy comme Hollande cherchent à nous étouffer*, indique un de ses proches. *Sarkozy, à sa manière, brutale, et Hollande, de façon plus civilisée. Mais le résultat est le même."*

De plus, après cinq ans de présidence Sarkozy, le camp centriste est profondément divisé. Samedi, réuni à Nogent-sur-Marne, le Nouveau Centre s'est prononcé en faveur d'un soutien au Président sortant, à 84 % des suffrages, contre 16 % seulement pour le candidat du MoDem. Dernier épisode de la guerre éternelle entre François Bayrou et Hervé Morin. L'ancien ministre de la Défense a été chahuté par ses troupes, ce qui laisse augurer de sérieux règlements de comptes en cas de défaite de Sarkozy.

Jeudi, sur le quai de la gare d'Amiens, François Bayrou prend le pouls des électeurs. En l'occurrence deux cheminots, qui confient leurs angoisses pour l'avenir de leurs enfants, *"l'avenir du pays tout court"*. Le centriste semble surpris par la franchise avec laquelle ses interlocuteurs lui font part de leur *"rejet"* de Nicolas Sarkozy. *"Tout, du moment qu'il ne repasse pas !"*, lui lance le premier. Le second ajoute : *"Mais on ne sait pas à qui faire confiance."* François Bayrou saisit la balle au bond : *"Faites confiance à celui qui vous regarde dans les yeux, qui vous dit la vérité."* Dans la dernière ligne droite de la campagne, le candidat du MoDem veut redorer son panache. Il vendra cher ses couleurs. **Hélène Fontanaud**
photo Guillaume Binet/M.Y.O.P

édito

usines et vaches

Il faut être au Salon de l'agriculture et il faut être dans des usines. Les candidats y sont, s'y font filmer, photographier avec de beaux ouvriers casqués et bourrus, de belles vaches robustes et à la robe luisante. Les agriculteurs et les ouvriers sont le sel de la représentation du peuple. Mais la réalité, le quotidien de l'immense majorité des Français ne se vit pas dans les usines, ni dans les champs. Les Français, pour la plupart, sont dans des bureaux ou chez eux, ils sont dans des grandes surfaces, dans des open-spaces, devant un ordinateur, derrière un guichet, ils travaillent dans les zones d'activités périurbaines, dans ces immenses zones commerciales qui entourent la moindre ville moyenne.
C'est sur les parkings des hypers, dans les restaurants d'entreprises des agences bancaires, dans les gares RER que les candidats rencontreraient la grande masse des Français, celle qui ne veut pas voter, celle qui hésite et se sent oubliée.
Les agriculteurs souffrent (pas tous)... Leur monde se transforme profondément mais ils sont moins d'un million en France et leur situation est très variable selon le type d'agriculture qu'ils pratiquent. Mais le symbole paysan est plus fort et plus valorisant que le symbole du travailleur du tertiaire. La caissière, le postier, le médecin a toutes les chances d'avoir au moins un arrière-grand-père paysan. Il y a chez chaque banlieusard une nostalgie de la campagne, chez chaque citadin un petit rêve de ruralité, d'authentique et de vérité.
La ruée au Salon de l'agriculture en est la preuve.
Les infirmiers, les travailleurs de l'agroalimentaire ou de l'énergie, les intérimaires de la grande distribution n'offrent pas un décor suffisamment classe pour un candidat. Ils représentent pourtant l'immense majorité des Français... Et le plus beau réservoir pour l'abstention.

Thomas Legrand



à chacun sa campagne

François Hollande, Nicolas Sarkozy. Deux candidats, deux challengers. Un duel annoncé. Analyse de leurs campagnes respectives.

Discours – François Hollande a opté pour un format d'une heure minimum de discours qu'il décline dans toutes les villes. A l'exception de Laval, le 23 février, où il a innové pour une réunion publique programmée au déjeuner. Une demi-heure pendant laquelle huit cents militants et sympathisants sont restés debout. *"Des centaines de Mayennais m'attendaient au déjeuner sans qu'il y ait de déjeuner servi"*, commente le candidat, tout sourire. *"C'est vous dire s'ils sont venus désintéressés !"*

Pour ses autres gros meetings prévus jusqu'au premier tour, à Lyon, Dijon, Rennes ou Lille entre autres, la forme ne devrait pas évoluer. *"Une heure, c'est son format, il est à l'aise"*, explique un de ses porte-parole, Bruno Le Roux. *"Et puis ça permet à François de décliner les différents tons de la campagne : expliquer d'où il vient, assumer le ton de la confrontation avec Nicolas Sarkozy et creuser une ou deux thématiques."* Il poursuit : *"Il faut respecter ceux qui viennent l'écouter."*

Du côté du candidat UMP, fini les grands-messes militantes qui s'éternisent. Nicolas Sarkozy veut faire court pour correspondre davantage au mode de vie des Français... et des médias. Jamais plus de quarante-cinquante minutes. Une leçon, explique un proche, qu'avec son équipe il a retenue de la campagne présidentielle américaine de 2008, entre Barack Obama et John McCain. Mais qui ne l'empêche pas d'attaquer, pour autant, son "adversaire" François Hollande. Et quand, à Marseille, Nicolas Sarkozy fait mine de s'interroger : *"Où est la vérité* [...] *lorsqu'on est d'un côté de la Manche ou de l'autre, quand on fait semblant d'être Thatcher à Londres et Mitterrand à Paris ?"*, les mots ont été savamment pesés. Pendant plus d'une heure, la nuit qui précède le meeting, Nicolas Sarkozy en a discuté avec sa plume Henri Guaino et hésité entre citer François Mitterrand ou Jean Jaurès.

tout nu



François Hollande, en meeting à Rouen, le 15 février

Salles – A Marseille, le visage de Nicolas Sarkozy, comme sur la façade de son QG de campagne, s'affiche en gros derrière lui, façon "petit père du peuple" pour les uns, ou "culte de la personnalité" pour les autres. Pour ses meetings, seuls les drapeaux bleu-blanc-rouge sont désormais acceptés par l'organisation. Ceux de l'UNI, syndicat étudiant, sont gentiment rangés au placard, comme les logos de l'UMP. Aucune banderole ni corne de brume ne sont plus admises. Par contre, *La Marseillaise*, elle, est plus que plébiscitée, reprise *a capella* comme un seul homme par la salle, qui se lève pour l'occasion. Nicolas Sarkozy, la main sur le cœur, donne généralement le *la*, seul sur scène, avant de s'adonner à un bain de foule. Si son tic de langage, pendant son quinquennat, a été *"mettre la poussière sous le tapis"*, on ne l'entend guère le répéter désormais. Aujourd'hui, il martèle *"en vérité"*, à toutes les sauces, y compris en privé.

Pour François Hollande, un bon discours ou son livre ne pourraient être réussis sans les incontournables *"C'est bien le moins"* ou *"Rendez-vous compte"* ! Si l'hymne de la France retentit aussi dans ses meetings, c'est bien plus discrètement qu'à l'UMP. Sans standing ovation, ni chœur de la salle. Et avec un candidat qui la murmure plutôt qu'il ne s'époumone. D'ailleurs, confie un des proches de François Hollande, *"c'est pour ça qu'à ce moment-là, on a coupé la retransmission au Bourget sur les grands écrans"*.
Aux meetings de François Hollande, en revanche, cohabitent encore les drapeaux rouges des jeunes socialistes du MJS, ceux du PS, ceux blancs avec écrit en rouge *"Le changement, c'est maintenant"*, ou en rouge et bleu à l'image des T-shirts des jeunes militants *"François Hollande 2012"*. Les drapeaux français et européen ne sont installés que sur scène. Et parfois, quelques petites surprises surviennent, comme au Bourget. Le 22 janvier, hors du champ des caméras, un homme envoie sa basket en visant François Hollande. Elle arrive sur la tribune à quelques mètres du pupitre. Le candidat du PS qui la voit fait mine de ne pas la remarquer et poursuit. Plus tard, en petit comité, il se confiera, plaisantant : *"J'ai vu arriver une godasse de base. Pas une Berluti."* Et il ajoute, moqueur : *"Ah Roland Dumas, ce n'est pas toi !"*

Regards – Le regard d'un candidat peut en dire long pendant une campagne. Suivez Nicolas Sarkozy, il serre une main et ses yeux sont déjà posés sur la personne suivante. Difficile d'attraper son regard. Il est déjà dans l'instant d'après. Et sa mue de Président en candidat, soulignée par le passage du costard-cravate au pull à col roulé, n'y a rien changé. Même quand il vient à pied à son QG, rue de la Convention, dans le XV[e] arrondissement de Paris. La semaine dernière, il a d'ailleurs confié à son directeur de cabinet Guillaume Lambert : *"C'est bien joli de venir à pied, mais je ne vais pas faire ça tous les jours, hein ?"* Allez, plus que cinquante jours et des poussières à tenir.

A l'inverse, François Hollande, costume-cravate de rigueur, à l'usine, dans une étable ou au QG, serait plutôt dans le genre de Jacques Chirac, davantage concentré sur le moment présent : longue poignée de main, yeux dans les yeux, et questions à son visiteur. *"Et vous c'est quoi votre prénom ?"* ou à un enfant rencontré lors d'une "déambulation" dans les rues de Laval : *"Tu as quel âge ? – Cinq ans ! – Ça c'est un quinquennat réussi !"*, s'enthousiasme François Hollande.

Les à-côtés – Le bras droit appuyé sur le pupitre ou la main droite levée au-dessus du visage, la gestuelle de François Hollande rappelle celle de François Mitterrand. Au Bourget, on l'a aussi beaucoup vu les poings fermés quand il s'exprimait, un signe, pour les experts, de dynamisme et d'unité. Si François Hollande a généralement le visage en sueur et boit peu pendant son meeting, bien qu'il ait un verre d'eau posé sur le sol, il a toujours avec lui une batterie de chemises – ce qui lui a permis de pouvoir se changer très rapidement après l'enfarinage du 1er février. Beaucoup, dans son entourage comme parmi les militants ou sympathisants, avaient admiré son self-control au cours de cet épisode imprévisible. Il glissera plus tard qu'il aurait trouvé *"plus humiliant"* de se faire entarter. Pour parer à tout imprévu, il a aussi à son QG une jolie collection de chemises. Pas question de le voir en col roulé ! Un membre de l'équipe ironise : *"Vous pouvez aller faire vos courses avec tout ce qu'il a !"* Le candidat du PS a pour habitude de se changer avant d'entrer sur un plateau télé.

Nicolas Sarkozy, lui, est plus show-man : les deux bras en l'air ou le doigt pointé vers l'avant. Littéralement "trempé" quand il sort de scène, comme après son gros meeting de Marseille, raconte un témoin, il "mouille la chemise". Ce qui a valu au Premier ministre François Fillon ce commentaire, flagorneur, devant Nicolas Sarkozy : *"C'est bon signe, c'était pareil il y a cinq ans !"* Sauf qu'en 2007, le candidat de l'UMP parlait entre soixante et quatre-vingts minutes à la tribune et s'en vantait lors de ses déjeuners de presse avec les journalistes : *"Ma durée de discours augmente puisque ça correspond à mon temps de jogging !"* Pas peu fier, donc. On rappelle qu'il parle désormais quarante-cinq minutes.

Des loupés ? – Nicolas Sarkozy aurait-il tendance à refaire la campagne de 2007 ? Déplacement à Rungis comme il y a cinq ans, valeur travail mise en avant même si le *"travailler plus pour gagner plus"* a disparu, et retour de Rachida Dati, porte-parole de la dernière campagne tombée ces derniers mois en disgrâce... Le candidat botte en touche : *"J'essaie de rassembler tout le monde. Elle veut m'aider. Tant mieux."* Sur la thématique de campagne ? *"En 2007, j'avais choisi le travail, je n'ai pas changé d'avis."*

Pour François Hollande, les interrogations porteraient plus sur l'international. Désormais oubliés les déplacements un moment évoqués aux Etats-Unis, au Brésil, en Afrique, au Danemark, et on en passe ! Annulées aussi, les rencontres avec Angela Merkel, Barack Obama, David Cameron. Officiellement, l'intéressé préfère ne *"pas trop s'éloigner de France"* pendant la campagne et avance un argument pour couper court : *"Après ça, difficile de dire que c'est moi le candidat du système."*

Marion Mourgue
photo Guillaume Binet/M.Y.O.P

presse citron

par Christophe Conte

Les mesures d'un chef d'entreprise *"autodidacte et sarkozyste"*, Attali qui rereretourne sa veste, de la viande synthétique en Hollande, le redoux qui décongèle VGE et Villepin qui se refuse à l'idée d'un ralliement.





Marie-Laurence Harold/FTV

Dodo comme Jojo ?

Jamais il ne ralliera sa candidature moribonde à celle de Nicolas Sarkozy ! Dans un entretien à *VSD* (23/02), Dominique de Villepin assène des coups violents contre celui qui voulait, au moment de l'affaire Clearstream, le pendre à un croc de boucher. *"Ce sera sans moi"*, affirme l'ancien Premier ministre, qui ajoute : *"Aujourd'hui, je pense qu'il va perdre."* Tu parles trop Dodo ! Autrefois traité de "boucher" (décidément), le docteur Delajoux a bien signé un accord de paix avec son ancien patient martyrisé, Johnny Hallyday. Alors...

mesures d'urgence

Notre champion de la semaine est sans conteste Yves Bontaz, un chef d'entreprise *"autodidacte et sarkozyste"*, qui publie un livre intitulé *Cours sur la croissance pour N. Sarkozy*, dont il fait la réclame dans *Le Nouvel Obs* (23/02). Il annonce fièrement *"30 mesures concrètes pour avoir 4 % de croissance"*, oubliant que notre petit chef a terminé la sienne depuis bien longtemps. Pour être vraiment utile, Bontaz pourra toutefois envoyer à son idole une caisse de livres invendus pour servir de rehausseur lors de ses discours.

girouette cacahouète

L'ineffable Jacques Attali s'est servi de "Perspectives", sa tribune hebdomadaire dans *L'Express* (22/02), pour appeler à voter en faveur de François Hollande. Après avoir passé le quinquennat à tresser des couronnes à l'actuel Président, tout en jouant les prophètes de l'Apocalypse, l'ancien sherpa (à grand-chose) de François Mitterrand est donc revenu opportunément au bercail, histoire d'assurer ses futures entrées au château.
A ce propos, dans la collection de girouettes, Alain Minc et Eric Besson sont très discrets ces derniers temps.

cellules brunes

En pleine polémique délirante sur le halal, la nouvelle scientifique de la semaine annonçait un *"hamburger artificiel pour demain"* (*Le Parisien*, 23/02). Des expérimentations en Hollande – le pays, pas le candidat – ont déjà abouti à la création de viande uniquement à partir de cellules souches. Rien de nouveau toutefois, chez nous les cellules françaises de souche donnent naissance depuis bien longtemps à des troupeaux de bœufs.

bonchoir Hibernatus

Décongelé par *Le Figaro* (28/02), Valéry Giscard d'Estaing nous met en garde : *"Si la France cède à la tentation de l'instabilité, elle est perdue, le risque, c'est aussi le désordre."* Le Président espère ainsi un sursaut de la majorité UDF-RPR pour éviter la victoire des socialistes au mois de mai, et le possible débarquement des chars soviétiques sur les Champs-Elysées.

très confidentiel

Nous nous désolidarisons fermement ici de Gérald Dahan, qui aurait dû respecter cette règle d'or vis-à-vis de Dupont-Aignan : un humoriste ne doit JAMAIS en piéger un autre.

verbateam

une séparation

Apprenant qu'elle ne serait pas investie à Lyon, Nora Berra a tranché : *"On m'a fait comprendre que mes origines pouvaient poser un certain problème aux yeux de certains électeurs."* Il y a un an, elle avait défendu Claude Guéant qui estimait que *"les Français ont parfois le sentiment de ne plus être chez eux"*, en ces termes : *"Beaucoup de nos concitoyens d'origine étrangère se sentent aujourd'hui exclus, ils ont probablement le sentiment d'être incompris pour certains, rejetés pour d'autres. La peur s'installe parmi eux aujourd'hui avec pour conséquence le désespoir et ses corollaires, l'agressivité ou la résignation."* Dur retour à la réalité pour Nora l'exploratrice...

polisse

Le jeune populaire Benjamin Lancar tapant plus vite que ses doigts cette semaine : *"Vive la République ! Vice la France !"* Sans doute en référence aux mesures d'austérité qui attendent notre pays, voulait-il écrire : *"Vive la République ! Visse la France !"*

la guerre est déclarée

"Ce n'est pas parce qu'il y en a un qui veut vous chercher dans la cour de récréation que vous êtes obligé d'aller le suivre dans ce pugilat", selon François Hollande. Un conseil peu suivi par les candidats à la présidentielle qui visent l'électorat CE1. Florilège. *"Menteur !"* (Nicolas à François). *"Toi-même !"* (François à Nicolas). *"Idiot !"* (Marine à Jean-Luc). *"Semi-démente !"* (Jean-Luc à Marine). *"Je l'emmerde !"* (Eva à Corinne).

the artist

...

(un peu de silence, ça repose)



dès aujourd'hui, la campagne en direct sur inROCKS.com

la présidentielle sur le web

danse avec les stars politiques

Tenez-vous-le pour dit, la campagne se jouera peut-être sur un blind-test. Pendant que Marine Le Pen agrémente ses tirades antisystème de couplets de Dalida, Jean-Luc Mélenchon réchauffe sa base communiste en déclamant du Ferrat. Moins démonstratif, Hollande et Sarkozy se sont lancés cette semaine dans une bonne vieille *battle* musicale.

Comme souvent les spin-doctors des deux candidats ont trouvé l'inspiration chez Barack Obama. Le 10 février, le président américain avait réalisé un gros coup en publiant la playlist de sa campagne sur Spotify. Une sélection soignée de 28 titres – de U2 à Springsteen en passant par Arcade Fire ou Wilco. La grande classe.

Décidé à relancer une campagne numérique balbutiante, Nicolas Sarkozy a suivi son exemple en dévoilant, le 23 février sur Deezer, les neuf morceaux qui vont l'accompagner durant deux mois. Intitulé sobrement "Mes classiques", le président de la République a enfilé sa casquette de DJ de Radio Nostalgie pour une playlist qui correspond à la sociologie de son électorat. Vieillotte et pantouflarde. Premier titre choisi ? *Chanson pour l'Auvergnat* de Brassens. Sûrement un hommage à son ami Brice Hortefeux. La suite est une succession de clins d'œil à son crew du Fouquet's. On retrouve ainsi Didier Barbelivien, Enrico Macias, Johnny Hallyday et bien sûr Carla Bruni avec *L'Amoureuse*. Par contre, nulle trace de *Ma salope à moi* ou de *Frotti-frotta*, Doc Gynéco a été sacrifié sur l'autel du classicisme musical.

Il aura fallu attendre moins de 24 heures pour que François Hollande retrouve ses vinyles et réplique. Sur le blog Skeuds, le candidat socialiste s'est démarqué en dévoilant une playlist plus moderne avec notamment le carton de 2011, *Rolling in the Deep* d'Adele. Le reste mélange pop acidulée comme *Elle panique* d'Olivia Ruiz et classiques comme *Jolie môme* de Léo Ferré ou *Temps à nouveau* de Jean-Louis Aubert. Une sélection molle du genou et digne d'une synthèse socialiste de fin de congrès. Où est passé le hip-hop, François ? Si la jeunesse que tu entends représenter s'incarne en Zaz et Nolwenn Leroy, on peut craindre pour le devenir de nos enfants. Dieu merci, il nous reste Jacques Cheminade (Solidarité et Progrès) et Philippe Poutou (Nouveau parti anticapitaliste), susceptibles d'enflammer le dance-floor... **David Doucet**

top tweet

Vive notre César, le radieux Omar Sy. Intouchables à *(sic)* plus fait pour le handicap que les campagnes de com du ministère. Merci Nakache Toledano

Roselyne Bachelot, @R_Bachelot

que le meilleur perde

Le pouvoir est un effroyable fardeau ; l'opposition, une situation de rêve. L'objectif profond des hommes politiques n'est pas la victoire mais la défaite.

par Michel-Antoine Burnier

Dire que l'on a changé quand on n'a pas changé et que l'on n'a pas changé quand on a changé : ainsi se définissent deux figures parmi les plus intéressantes de la course à la défaite. M. Sarkozy préfère le premier exercice et va répétant : *"J'ai changé ! J'ai changé !"* sur un ton de chanson légère. En retour, l'opinion constate qu'après avoir voulu jouer pendant six mois au président de la République sérieux, n'y tenant plus, M. Sarkozy est revenu à ses agitations perpétuelles et a ce côté "une idée par jour" qui exaspère tant les Français : il a inventé la politique jetable. Ajoutons qu'il a su dévaloriser par avance son propos sur une supposée métamorphose pour l'avoir déjà tenu deux fois, lors de sa campagne électorale de 2007 puis en décembre 2008. Personne ne s'était alors aperçu de quoi que ce soit.

Sauf quelques complices sitôt démasqués, les journalistes n'admettront pas davantage que M. Sarkozy a changé. Comment titrer et vendre sur une proposition aussi peu crédible ? Pour retenir l'attention, les voilà contraints de tourner le sujet en interrogation : *"A-t-il changé ?"* Mais le simple fait de poser la question suggère une réponse négative. En cas contraire, le nouveau M. Sarkozy nous aurait sauté aux yeux et nul n'y trouverait matière à la moindre interrogation.

Considérons la seconde méthode, qui consiste à dire que l'on n'a pas changé quand on a changé. Cette figure-là appartient plutôt à la gauche. L'exemple le plus pur relève de l'histoire. On le doit à M. Mitterrand qui, entre 1981 et 1983, sut passer des nationalisations et de l'augmentation des salaires à deux plans de rigueur avec baisse du pouvoir d'achat. Eh bien, contre l'évidence, il refusa toujours d'admettre le moindre virage et le congrès du PS assura : *"Bien entendu, nous n'avons pas changé de politique."* Cette clairvoyante stratégie contribua sans aucun doute à la défaite législative qui suivit.

Un complot de MM. Sarkozy et Proglio, pdg d'EDF, devait-il porter M. Borloo à la tête de Veolia, société spécialisée dans le traitement des eaux mais aussi des déchets ? Le soupçon suffit à lancer le scandale : sous l'exaltation des *"valeurs"*, l'opinion reconnaît la République des copains. M. Borloo se défile. Il devrait imiter M. Sarkozy (Jean), fils de l'illustre. Celui-ci, dans une position du même genre, avait su résister longtemps à la vindicte médiatique avant de disparaître.

M. Sarkozy a raison de proposer des référendums à tout-va. On peut gagner une majorité absolue à l'Assemblée nationale avec 35 ou 36% des suffrages, on perd un référendum avec 49,9%. C'est en gros ce qui arriva au général de Gaulle : il recueillit davantage de voix – plus de dix millions – dans sa défaite référendaire de 1969 qu'il n'en avait obtenues lors de son éclatante victoire législative l'année précédente – moins de dix millions. **(à suivre...)**



contre-attaque

Yahya Arhab/EPA/MAXPPP

"une révolution ne saurait se réduire à un printemps, aussi exalté soit-il"
Jean-Pierre Filiu, islamologue

les révolutionnaires de l'an II

Une fois les dictateurs arabes chassés, tout reste à faire pour que vive la démocratie. Médias et intellectuels ayant déserté le terrain miné de l'après-révolution, les insurgés se retrouvent seuls face à leur histoire.

Pourquoi n'intervient-on pas en Syrie ? Pour ne pas énerver la Russie et la Chine qui s'y opposent ? Ou l'Iran, qui ne demande pourtant qu'à en découdre ? Et pourquoi se tait-on face à la boucherie organisée qui a eu lieu au stade de Port-Saïd, en Egypte ? Et qui se soucie des jeunes de la place Tahrir, qui ont renversé Moubarak en dix-sept jours, et se voient confisquer leur victoire par une alliance contre nature entre armée et Frères musulmans ?

Fallait-il intervenir en Libye ? Oui, mille fois oui. Surtout quand les écrans du monde ont diffusé ces images des geôles de Tripoli où étaient entassés et torturés les malheureux opposants. Mais pourquoi l'Otan a-t-elle bouclé sa mission en queue de poisson, alors que les "nouveaux dirigeants" du Conseil national de transition (CNT) lui demandaient expressément de maintenir sa présence ? Cette fois, plus d'"intellectuels engagés" pour dénoncer le bain de sang fratricide. L'Occident n'assure pas le service après-vente.

Commentaire de Jean-Pierre Filiu, islamologue réputé et professeur à Sciences-Po : *"La Révolution arabe ne suscite pas chez nos penseurs une mobilisation intellectuelle à la mesure de ce bouleversement historique. Le mur de Berlin des Arabes était celui de la peur. Il est tombé. Il faut maintenant le temps de la reconstruction. Une révolution ne saurait se réduire à un printemps, aussi exalté soit-il. Elle se prolongera sur de nombreuses saisons et sur de longues années. On entre tout juste dans l'An II."*

Pourtant, ici et là, c'est la foire aux atrocités. En Syrie, les morts s'amoncellent à Homs, Alep et ailleurs, du fait des pilonnages menés par l'armée. En un an, plus de 6 000 victimes. Al-Assad jure qu'il va ordonner le cessez-le-feu. Et fait le contraire de ce qu'il dit. Et quand il ne bombarde pas, il torture les opposants, avec l'assistance technique de spécialistes iraniens.

Mais c'est en Libye que règne la pire confusion. Les fidèles de Kadhafi n'ont pas désarmé (et continuent de croire qu'il n'est pas mort). Il n'y a pas longtemps, à Bani Walid, au sud-est de Tripoli, ils ont attaqué les "traîtres à la patrie" et tenté de reprendre la ville.

Les règlements de comptes n'ont pas de cesse. Chaque camp dénonce les exactions des autres, oublieux de celles qu'il a lui-même commises. C'est le spectre de la Somalie.

En octobre, Human Rights Watch informait que des miliciens du CNT avaient enfermé dans des camps des milliers de personnes pour soutien supposé au Guide, précisant que certains des prisonniers avaient été battus et torturés. D'autres, loyalistes, ne manquent pas de dénoncer l'agression coloniale de l'Otan et le CNT comme une bande de voyous.

Réplique de Jean-Pierre Filiu : *"Les autocrates, qui parient sur la guerre civile pour sauver leur trône, ne manquent pas de dénoncer en corollaire le 'complot étranger', dans l'espoir de disqualifier la contestation populaire. Bachar Al-Assad est passé maître dans cette propagande pernicieuse qui n'est pas sans effet auprès d'une population encore traumatisée par les conséquences désastreuses de l'invasion américaine de l'Irak – plus d'un million d'Irakiens ont trouvé refuge en Syrie ces dernières années."*

Mais pourquoi s'obstine-t-on à regarder ailleurs, alors que l'histoire dans cette région du monde ne fait que commencer ? *"Au nom d'une islamophobie largement répandue, on juge à tort et à travers,* poursuit l'historien. *Et on refuse de voir les sociétés arabes pour ce qu'elles sont, et non pour ce que nous voudrions qu'elles soient."*

Et si c'était justement le courage des jeunes insurgés, prêts à mourir pour leur liberté, ce que nous ne sommes plus prêts à faire depuis longtemps, qui nous impressionnait ? Qui nous faisait presque peur ?

pascal.dupont@inrocks.com

à lire *La Révolution arabe – Dix leçons sur le soulèvement démocratique* et *Les Neuf Vies d'Al-Qaida* de Jean-Pierre Filiu (Fayard) ; voir aussi le blog de l'historien sur Rue89. *Renaissances arabes – Sept questions clés sur des révolutions en marche* de Michaël Béchir Ayari et Vincent Geisser (Editions de l'Atelier)



sessùn ✦

www.sessun.com/blog
www.sessun.com



Yannick Nagel, 25 ans. Malgré ses efforts de formation et de recherche d'emploi, il reste dans une situation précaire et vit dans un logement insalubre. Cela mine sa santé et son moral (Hussigny-Godbrange, Meurthe-et-Moselle, 2011)

les pauvres sous surveillance

Alors que la pauvreté se développe en France, le pouvoir mène la guerre à ces nouveaux prolétaires qu'il accuse de profiter de l'assistance de l'Etat. De nombreuses enquêtes et analyses tentent de saisir ce refus de protéger les plus faibles. **par Jean-Marie Durand photo Samuel Bollendorff/agence VU**

Les pauvres n'ont pas que la vie dure : la peau aussi. Tenus d'encaisser les attaques et le mépris des élites gouvernantes sur leur supposée désinvolture ou leur manière de profiter de l'assistance de l'Etat, ils se heurtent aujourd'hui au pire renversement vicieux qui soit : plutôt que victimes, ils seraient la cause du mal français, voire des privilégiés de l'ordre social ! Il suffit d'écouter Nicolas Sarkozy, judicieusement baptisé *"président des riches"* par les sociologues Monique et Michel Pinçon-Charlot, pour mesurer combien les classes populaires font l'objet d'une mise en cause inédite. En proposant un référendum pour punir les chômeurs qui refuseraient une formation ou un emploi, Sarkozy a pris pour cible les classes populaires, dont il réactive en creux l'étiquette historique de *"classes dangereuses"*.

Cette dérive succède, entre autres, au *"cancer"* de la société française que représenterait l'assistanat, selon le ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Laurent Wauquiez. Et cette volonté de mener la guerre aux pauvres souligne paradoxalement combien l'enjeu des classes populaires redevient central dans le débat public. Si les sciences sociales n'ont cessé de se pencher sur la question de la pauvreté ces vingt dernières années – à travers les livres de Robert Castel, Gérard Noiriel, Stéphane Beaud, Michel Pialoux ou Serge Paugam par exemple –, les politiques au pouvoir semblaient l'avoir effacé de leurs discours. *"Le peuple avait disparu de notre vocabulaire"*, souligne Clémentine Autain dans un essai revigorant, *Le Retour du peuple*, qui fait écho au slogan de Jean-Luc Mélenchon *"La place au peuple"*.

"Graduellement et en douceur, les pauvres ont quitté l'horizon mental des hommes politiques, des journalistes, chercheurs, intellectuels", estiment ▶



La famille Leffler a trois enfants, Nelson, Inès et Enzo. Le père est jardinier, la mère fait les marchés. Ils construisent eux-mêmes leur maison depuis quatre ans avec des matériaux achetés dans les vide-greniers. En attendant, ils vivent dans une caravane sur leur terrain (Pau, 2011)



Dans le bois de Vincennes, une personne qui vit dans sa voiture s'est installée pour la nuit (Paris, 2011)

Les images sont extraites de l'ouvrage *A l'abri de rien* (Textuel), sortie le 14 mars



Pierre Marchand est boulanger. Un jour, il a perdu son travail et est devenu précaire. Il a vécu dans une tente au bois de Vincennes durant trois ans, loin des regards (Ile-de-France, 2011)

les deux ethnologues Jean-François Laé et Numa Murard dans un magnifique livre, *Deux générations dans la débine*.

Cette curieuse marginalisation du monde ouvrier dans les représentations collectives et la vie politique fait aujourd'hui l'objet de multiples études qui tendent à dévoiler l'existence persistante de poches de pauvreté. Les poches sont tellement pleines qu'elles ont explosé. La pauvreté touche plus de 8 millions de personnes – 13,5% de la population vit en dessous du seuil de pauvreté, ce qui correspond à 954 euros par mois pour une personne seule, c'est-à-dire 60% du revenu médian. *"Les niveaux de pauvreté sont redevenus équivalents à ceux du début des années 80"*, précise le sociologue Nicolas Duvoux dans *Le Nouvel Age de la solidarité – Pauvreté, précarité et politiques publiques.*

"Pourquoi écrire encore sur les pauvres d'aujourd'hui ?" se demandent Jean-François Laé et Numa Murard, revenus plus de vingt-cinq ans après sur le lieu de leur première enquête menée dans une cité populaire à Elbeuf (*L'Argent des pauvres*, paru en 1985). Précisément pour mesurer, à travers un regard ethnographique, combien la désindustrialisation des villes ouvrières a produit des effets dramatiques. *"Les héritiers de la pauvreté laborieuse devenue pauvreté assistée ont été rejoints par tous ceux que les convulsions de l'économie au cours des décennies suivantes ont jeté dans la débine"*, écrivent les auteurs. Le retrait des services publics et l'affaiblissement de la protection sociale ont creusé les plaies d'une pauvreté liée au chômage de masse (10% de la population active) et qui ne survit que grâce à l'assistance.

certains pauvres ne réclament pas les prestations auxquelles ils ont pourtant droit comme le RSA

Si la question de l'exclusion s'est imposée dans les années 90, l'érosion d'un système de protection attaché au travail en situation de plein emploi n'a cessé ensuite de progresser. D'où le glissement dans la manière de définir les classes populaires, rassemblées sous la bannière du *"précariat"*, imbriquant les deux notions de précarité et de prolétariat.

Dans un livre éclairant, *Les Nouveaux Prolétaires*, Sarah Abdelnour rappelle que les prolétaires n'existent plus *"sous la forme historiquement située et très englobante du salariat ouvrier"*, qui forme néanmoins encore un quart de la population active (un tiers des hommes pourvus d'un emploi sont ouvriers). Des intérimaires du bâtiment (étudiés par Nicolas Jounin) aux intellos précaires (étudiés par Anne et Marie Rambach), des caissières de supermarché aux jeunes de la restauration rapide, le précariat ressemble à un archipel d'expériences et de situations que la culture ouvrière ne suffit plus à rassembler dans un horizon commun.

Pour la journaliste Catherine Herszberg, auteur d'une enquête intitulée *Mais pourquoi sont-ils pauvres ?* (clin d'œil au magistral livre de William T. Vollmann, *Pourquoi êtes-vous pauvres ?*), tous ces nouveaux prolétaires, *"en rupture d'appartenance sociale, abandonnés à leur solitude et à leur inutilité"*, forment *"une collection d'individus"* et non *"un collectif, marqués d'un sceau négatif que rien de commun ne réunit, excepté le manque"*. Pour autant, comme le faisait remarquer le sociologue Robert Castel, la *"décollectivisation"* elle-même est une *"situation collective"*.

"Les ouvriers déclinent mais le peuple grandit", suggère Clémentine Autain, pour souligner que ce qui produit de l'unité, c'est l'expérience de la précarité, de la flexibilité et de la détérioration des conditions de travail. Si les prolétaires ne sont plus assimilables au salariat ou au monde ouvrier, selon Sarah Abdelnour, le terme conserve des vertus. Car la notion, renvoyant à la position

rebelles, rebellés

Effacer un deuxième album quasi bouclé et commercialement prometteur : les **Ting Tings** ont failli rendre fou leur label. Le duo a vendu deux millions d'albums mais pas son âme. Récit.

par Thomas Burgel



La scène se passe à l'automne 2010. Katie White et Jules De Martino, les deux Mancuniens gouailleurs et sexy de The Ting Tings sont en studio à Berlin, en quasi-autarcie. Le duo a voulu s'éloigner de l'épuisante lessiveuse du rock'n'roll circus dans laquelle les a projetés, avec violence et presque malgré eux, le carton interplanétaire de leur premier album paru en 2008, *We Started Nothing*, et sa poignée de tubes universels (*That's Not My Name*, *Great DJ*, *Shut up and Let Me Go*). Plus de deux millions d'albums et quatre millions de singles vendus dans le monde, une tournée de près de deux ans, des chansons utilisées pour vendre des lecteurs MP3 ou des boissons gazeuses, du gel fixation béton ou des 4x4 asiatiques, des titres entendus à la Halle aux chaussures ou sur MTV : de quoi voir venir.

Alors ils enregistrent seuls, accouchent d'une dizaine de morceaux puis reçoivent la visite de représentants de leur label venus cornaquer leurs champions. Ceux-ci les félicitent, enthousiasmés par le potentiel de ce qu'ils entendent. Drôle de drame et paradoxe bizarre : White et De Martino décident, plus paniqués que rassurés, de tout effacer. Définitivement : un *reset* pur et simple, doublé d'un énorme *fuck* à leurs employeurs.

"On crée notre petite bulle dans un club de jazz qu'on avait loué, on a dix chansons et soudain, des gens arrivent et nous disent 'C'est génial ! Ce morceau sera votre plus gros tube ! Celui-là va faire un carton en radio !' On n'avait ▶

"continuez comme ça, je m'en fous si ça ne me rapporte pas un penny, faites ce que vous voulez !" le patron de leur label

même pas terminé les titres en question", explique De Martino, cheveux peroxydés et lunettes sombres, dans le restaurant du luxueux Landmark Hotel londonien où se déroule l'interview, à quelques mètres d'un Thierry Henry venu boire son *five o'clock tea* avec quelques camarades. *"On n'était pas habitués à ça : pour* We Started Nothing, *on avait tout fait de notre côté, le label n'était intervenu qu'à la fin. Là, cette visite et ces promesses nous ont paniqués : est-ce qu'on aime ces chansons parce que quelqu'un nous a dit qu'elles étaient bonnes ou cette impression vient-elle de nous ? Si quelqu'un s'intercale dans notre processus d'écriture, il ne s'agit plus seulement de nous deux et ce parasitage joue sur notre relation aux morceaux. Il faut que les choses soient pures et elles ne l'étaient plus. La seule option que nous avions alors était de tout effacer : si on voulait continuer à se sentir véritablement artistes, c'était la seule chose à faire. On savait qu'on voulait prendre des risques : ça aurait été facile de refaire le même album, et le label nous aurait sans doute remerciés de tout cœur. Quand tu as remporté un tel succès commercial, il devient très difficile de s'en détacher. C'est imprimé sur ton front, en lettres capitales. Les Ting Tings,* That's Not My Name *: voilà ce qu'on est, voilà la boîte dans laquelle on nous a mis et que le label s'apprêtait à exploiter à nouveau. Le problème pour nous était justement d'échapper à ça."*

Un caprice de star ? Un duo pas totalement satisfait de la direction prise par ses morceaux, un peu trop electro-pop à son goût ? Un peu, sans doute, mais pas seulement : la preuve, par un acte assez radical, que le monde s'est trompé sur les Ting Tings. Que le duo n'est pas uniquement une construction commerciale, certainement pas un produit marketing, mais deux vrais *working class heroes* qui ont sans doute décroché le cocotier sans jamais véritablement le chercher. Deux bosseurs et *control freaks* ayant déjà goûté aux petites amertumes du monde de la musique dans sa version la plus impitoyable : leur premier groupe, Dear Eskiimo, s'est fait virer de Mercury avant de publier le moindre morceau. On avait auparavant demandé à Katie White, à peine majeure et pour un précédent projet, à quel point elle était, par contrat, prête à se dénuder pour vendre des disques. Depuis, chats échaudés, les deux Mancuniens refusent de déléguer, préfèrent le *do it yourself* aux business plans sur tableau blanc.

Leur label l'a vite compris : les Ting Tings sont des indépendants viscéraux et avec de tels chieurs, rien, jamais, ne serait facile. Ces Bonnie & Clyde pop avaient déjà refusé de fournir à leurs patrons quelques vieux morceaux (eux aussi effacés) pour une version deluxe de *We Started Nothing* ou, épisode fameux, avaient rejeté un clip à 100 000 livres au simple motif qu'il ne leur plaisait pas. *"Ce clip était notre premier*, explique la pétillante et elle aussi très peroxydée Katie. *Il a révélé quels control freaks nous étions et avons toujours été. C'est vrai, le label avait investi beaucoup d'argent, embauché un réalisateur célèbre, un type très doué d'ailleurs, mais ça ne fonctionnait tout simplement pas. C'était même affreux : on avait chacun notre petite caravane, on y restait assis toute la journée, jusqu'à ce qu'on vienne nous chercher pour cinq minutes pour faire ci ou ça. On se sentait totalement détachés de ce clip. On a fini par le jeter, ça ne nous allait pas du tout. Mais quelques jours après, nous avons refilé au label notre propre vidéo, tournée par nos soins et financée avec les quelques sous qui restaient de notre avance."*

Après avoir, sans doute de travers, avalé l'histoire du second album avorté, le label a donc laissé faire. Il a même soutenu ses poulains indomptables contre vents et marées. *"Après les avoir prévenus que les morceaux n'existaient plus, nous avons disparu quelques semaines*, explique Jules. *Puis nous avons repris contact et nous nous sommes retrouvés dans le bureau du boss pour lui faire écouter de nouvelles ébauches. Il nous a dit : 'Vous avez déjà eu votre succès, c'est bon, vous avez toujours été un groupe indé qui a connu une poignée de tubes, donc continuez comme ça, je m'en fous si ça ne me rapporte pas un penny, faites ce que vous voulez !' C'est à mettre à leur crédit : cette liberté représentait quand même un risque, eux sont là pour faire de l'argent, ils ont besoin de hits, ils n'ont pas vraiment le temps de laisser les groupes se développer."*

La liberté, pour les Ting Tings, a consisté à changer d'air, à quitter la froide Berlin pour migrer vers le soleil espagnol et tout recommencer, toujours seuls, l'esprit libéré de toute pression. *"On voulait faire un disque qui ressemble plus à une playlist qu'à un album, qui aille dans tous les sens, qui ne sonne pas comme le son d'un seul groupe. Nous y sommes arrivés parce qu'on se sentait totalement libres, sans obligation de ressembler aux Ting Tings du premier album."*

Le très éclectique, agréable et très bien foutu *Sounds from Nowheresville*, effectivement, ne sonne comme rien ou au contraire comme tout, comme les Ting Tings un peu, comme The Go! Team aussi, comme The Specials ou les Spice Girls parfois, voire comme les White Stripes si ça lui prend, comme de la pop, du hip-hop, de la variété, du folk, du rock, selon les morceaux, les humeurs et les températures. Loin de la collection de tubes de *We Started Nothing*, sans pour autant en être dépourvu, doté d'une pochette zombiesque comme pour s'éloigner un peu plus des dangers brûlants du papier glacé, il est simplement la tentative réussie de deux musiciens sincères et résolus à continuer, coûte que coûte, à n'en faire qu'à leur tête. ■

album *Sounds from Nowheresville* (Columbia/Sony)
concert le 9 mars à Paris (Cigale)
www.thetingtings.com
entretien intégral sur **lesinrocks.com**

NOUVELLES COLLECTIONS PRINTEMPS-ÉTÉ 2012



GALERIES Lafayette

Shopping mode 24h/24
sur galerieslafayette.com

Quoi de Neuf ?



Aux Galeries Lafayette, la mode printemps-été s'annonce haute en couleurs et riche en styles. Découvrez ici les 7 IT mode de la saison, les pièces incontournables pour tous ceux qui souhaitent être pile dans la tendance. Ouvrez grand les yeux et laissez-vous guider !

- NEWS -



TOMMY **BOYS**

Légère et décontractée, la collection printemps-été de Tommy Hilfiger* propose : chinos colorés, blazers en coton délavé, polos et pulls légers… une ambiance qui sent bon le camp de vacances !



BIENVENUE AU CLUB !

Club Monaco*, née à Toronto en 1985, est la marque américaine incontournable, qui propose une mode "lifestyle" résolument dans l'air du temps et accessible. La nouvelle collection s'inspire de la côte ouest californienne et de l'esprit boho, avec ses chinos blanchis ou lavés, ses chemises froissées, ses shorts effilochés et ses vestes de coton non doublées. Entrez dans le Club Monaco, en exclusivité aux Galeries Lafayette.



PREPPY **ROCK**

Connue et reconnue pour ses créations plutôt rock'n'roll, la marque The Kooples* se met au sportswear et propose d'habiller les amoureux avec un vestiaire pour deux : polo, T-shirt, blazer, cardigan, jogging, sweat-shirt… aux couleurs vitaminées qui vous donnera forcément envie !



LET'S PLAY**

À découvrir d'urgence ! Un parfum aux sensations fraîches, trio décoiffant de bergamote, de menthe et de gingembre ponctué de notes vertes de feuilles de citronnier et épicé de bois d'amyris et de poivre noir.

*Les produits de ce guide seront en magasin à partir du 15 février 2012, dans la mesure où la marque et le produit sont présents et dans la limite des stocks disponibles. La liste des produits disponibles dans votre magasin est consultable sur le site galerieslafayette.com rubrique "catalogue interactif". Photos non contractuelles – Filiales mars 2012 - 44 GL 552 116 329 RCS Paris - Photo de couverture : Jean-Paul Goude. Réalisé par **Jalou Production** – N° Siret 443 033 873 00029. **Let's play : jouons.



1

LE CHINO COLORÉ

Parti du beige et du kaki, ses deux couleurs originelles, le pantalon en toile de coton a rencontré un tel succès ces dernières saisons qu'il se conjugue désormais sur tous les tons, des pastels aux couleurs primaires. Une alternative élégante et estivale à l'incontournable denim.

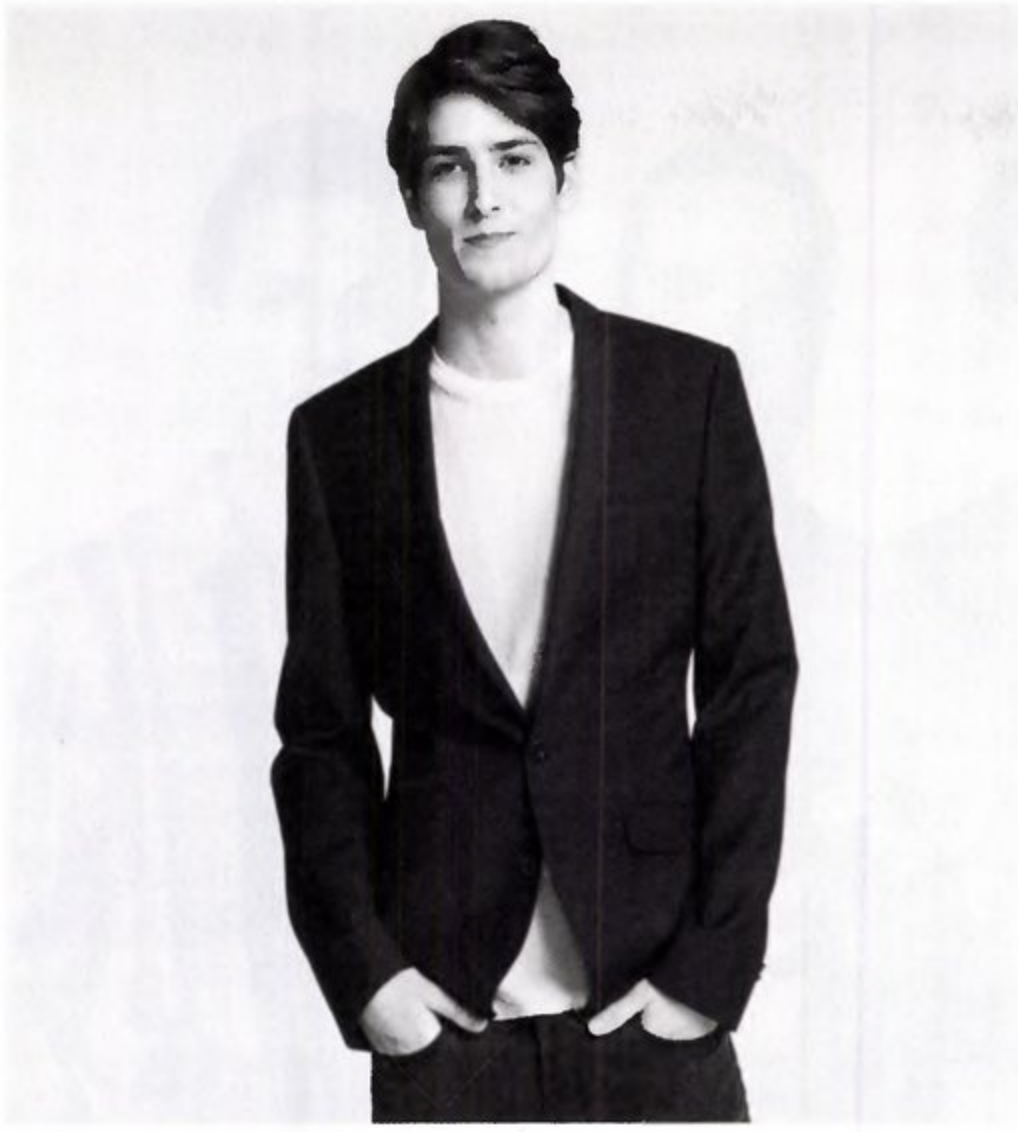
De gauche à droite : Pantalon chino, JODHPUR WEEK-END, coton, **54,99 €**. **Pantalon chino, JODHPUR WEEK-END,** coton, disponible à partir du 12 mars, **54,99 €**. **Chino "Alpha khaki", DOCKERS®,** coton, **105 €**.

2 LE BERMUDA

Dérivé
du "battle dress"
et "khaki pants",
le bermuda
de la saison est cool
et tout-terrain.
Reconnaissable
à sa coupe ample
et à ses poches
plaquées,
il se porte à la taille
plutôt basse,
marquée
d'un ceinturon.
Il est très simple
à coordonner :
avec une chemise
ou un T-shirt et
même une veste,
des baskets ou
bien des derbys...
le tout, au gré
de vos envies.



De gauche à droite : Bermuda, PEPE JEANS, disponible en mars, coton, **55 €**. **Bermuda imprimé floral, JODHPUR WEEK-END,** disponible à partir du 12 mars, coton, **49,99 €**. **Bermuda carreaux, JODHPUR WEEK-END,** disponible à partir du 12 mars, coton, **44,99 €**.



3 LA VESTE CHIC

Bien loin du sempiternel costume, la tendance est au dépareillage. Cet été, on coordonne certes, mais on fuit le total-look, beaucoup trop ennuyeux ! L'idée est donc d'investir dans une très belle veste, droite, un ou deux boutons, que l'on adaptera selon son look : chemise rayée ou T-shirt blanc, denim brut, used ou chino, voire bermuda…

Veste, AVANT PREMIÈRE, 65% polyester, 35% viscose, **139,50 €.**



4 LES "CAR SHOES*"

Les mocassins en cuir souple à semelles picots, à l'origine chaussures de conduite, sont aujourd'hui un incontournable de la saison printemps-été. Légers, confortables, mais toujours élégants, ils remplacent facilement les chaussures de ville. Et l'irrésistible colorama de leur veau velours invite à les collectionner.

Mocassins, GALERIES LAFAYETTE PARIS, cuir, semelle tunit, **89 €.**

* Car shoes : mocassins de course.

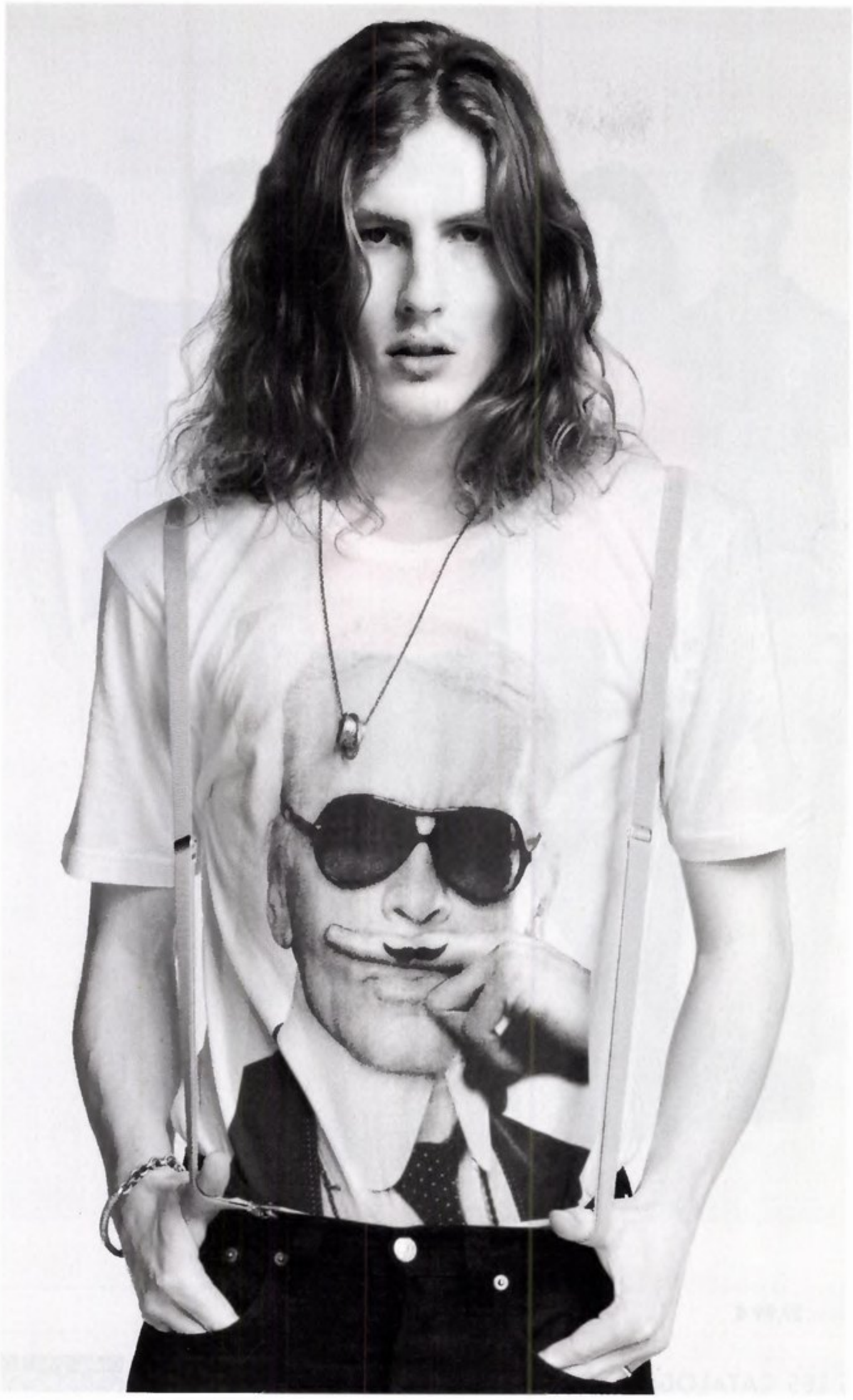
5

LA CHEMISE GRAPHIQUE

Finis les unis, place à la rayure graphique et à la chemise à carreaux dite "bucheron" (écossais), "buffalo stance" (plaid rouge et noir), "gingham" (vichy)… à porter de préférence avec un denim.



De gauche à droite : Chemise vichy, JODHPUR WEEK-END, coton, **49,99 €. Chemise, TOMMY HILFIGER,** coton, **115 €. Chemise à carreaux, JODHPUR WEEK-END,** coton, **49,99 €.**



6

LE T-SHIRT IMPRIMÉ

Le message est clair : affichez vos convictions, avec humour et décalage. Il y a ceux qui préféreront le noir & blanc, ceux qui opteront pour l'illustration et d'autres pour le texte. Avec cet été, une tendance confirmée pour les photo-prints personnalisés.

T-shirt, ELEVEN, coton, **34 €**.

7

LE POLO CLUB

Fort de son succès, le polo "de compétition" se décline désormais à la ville et en colorama. Acidulé à souhait, il challenge désormais les silhouettes sages de l'été et donne un sérieux coup de boost à votre panoplie sportswear.



Polo, LAFAYETTE HOMME, coton, **29,99 €**.

RETROUVEZ TOUS LES CATALOGUES GALERIES LAFAYETTE
SUR VOTRE IPAD, IPHONE OU IPOD TOUCH**.
Application gratuite à télécharger sur l'Appstore ou à flasher avec le Code ci-contre.
** Ces produits appartiennent à la marque Apple Inc.



c'est quoi moderne ?

Karl Lagerfeld, accompagné de sa nouvelle égérie, l'Anglaise Alice Dellal, se penche sur la question qui fait l'essence même de la mode.

photo Karl Lagerfeld réalisation Leïla Smara

Plus de cinquante ans après ses débuts dans la mode, **Karl Lagerfeld**, devenu mégastar, reste un créateur en phase avec l'époque. Rencontre avec celui qui n'a jamais dit que c'était mieux avant. **par Marc Beaugé**

Karl gambade, il est presque trois heures du matin. S'amusant avec ses assistants, lançant une gentillesse aux uns, piquant un peu les autres, il se pose un instant derrière un ordinateur, saisit au bond un verre de soda puis rejoint une discussion concernant une prochaine campagne Chanel. Avant de filer au pas de course vers son modèle du soir, Alice Dellal, mannequin, muse, mondaine, rockeuse et nouvelle égérie du sac Boy de Chanel. Elle a 25 ans, il en a un peu plus mais, des deux, qui est moderne ?

Elle dit ne pas s'intéresser à la technologie, ne pas avoir de smartphone et ne surtout pas en vouloir. On ne sait pas si elle bluffe mais elle affirme même écouter encore des cassettes audio. *"Peut-être est-ce là le comble de la modernité, peut-être que l'on viendra tous à ce rejet des technologies*, se demande Lagerfeld, lui-même accro aux gadgets dernier cri. *En tout cas, Alice Dellal a l'attitude. Et l'attitude est une notion moderne. Autrefois, une dame élégante était bien habillée. Aujourd'hui, n'importe quelle paysanne indienne peut être dix fois plus chic qu'elle."*

Depuis ses débuts il y a plus de cinquante ans, tout le job est là, pour Karl Lagerfeld. Il lui faut comprendre ce qui marche, ce qui ne marche plus, il lui faut saisir l'époque et s'y adapter pour rester pertinent. Il affirme ne pas faire de la modernité une quête obsessionnelle mais, au-delà du personnage qu'il a construit, sa force est évidemment dans cette capacité de renouvellement. Il vit dans son temps et chasse la nostalgie par la curiosité. Chez lui, au 7, rue de Lille, dans l'immense studio photo où s'entasse, dit-il, près de dix mille livres, il ne cesse de nous interroger. Comme on vient des *Inrocks*, il veut savoir ce que l'on pense de Lana Del Rey et d'Azealia Banks. Il veut surtout savoir ce qui est en train de monter. On lui parle de Django Django. *"J'irai acheter l'album demain matin"*, répond-il.

Vous ne dites jamais "C'était mieux avant"...

Karl Lagerfeld – Non, ce serait absurde. Je comprends que l'on puisse éprouver une fascination pour le passé quand on ne l'a pas vécu. Mais quand on l'a connu et qu'on le préfère au présent, autant arrêter tout de suite. A la minute où l'on pense que c'était mieux avant, le présent devient vintage et l'on devient soi-même d'occasion. Pour des vêtements, cela peut-être enviable. Pour un individu, ce n'est jamais souhaitable.

Vous ne ressentez pas cette déférence au passé qu'ont beaucoup de créateurs de mode ?

J'ai raison, non ? Je ne veux pas considérer, comme le font certains, que mes robes sont des chefs-d'œuvre en péril. Elles restent des produits de consommation. Les boulangers ne gardent pas leur pain. Moi, je travaille sur mes collections, je fais ce que j'ai à faire, le reste passe. Je ne garde rien, 95 % de ce que je dessine ou photographie part à la poubelle. J'aime faire, je n'aime pas me gargariser d'avoir fait. Il m'arrive parfois de m'astreindre à réaliser un album de photos mais je finis toujours par craquer, je laisse passer quelques mois et je me retrouve enseveli sous les images. Je n'ai pas un tempérament d'archiviste.

Comment saisissez-vous l'air du temps ?

Moi, je regarde tout, je veux tout connaître, tout savoir. Derrière mes lunettes noires, j'ai les yeux grands ouverts. Chaque matin, je lis la presse pendant parfois plus de deux heures, en français, en anglais, en allemand. Je suis surinformé. Il faut toujours apprendre, être curieux. C'est très dangereux de penser que l'on sait tout. Et au final, de tout cela, retombe quelque chose qui n'est pas conscient. Je ne peux pas dire ce qui m'influence et je refuse de l'analyser parce que si je le fais, je deviens une victime du marketing. Je ne suis pas une personne sérieuse, les choses me passent par l'esprit, comme ça. Je travaille à l'instinct, sans me poser une montagne de questions.

Vous souvenez-vous du premier objet technologique qui vous a fasciné ?

Quand j'étais enfant, nous avions un tourne-disque pour 78t. Il se rangeait dans une petite valise rouge et on pouvait le transporter. Pour l'époque, c'était merveilleux.

En quoi la technologie vous intéresse-t-elle ?

Elle fait partie de l'époque et l'époque ne s'adaptera pas à moi. C'est à moi de le faire. Il faut donc que je m'y intéresse. Aujourd'hui, que ce soit pour la communication, le travail, la création et les matériaux, tout est technologie. Que l'on puisse stocker des milliers de photos dans un appareil aussi petit que

"je veux tout connaître, tout savoir. Derrière mes lunettes noires, j'ai les yeux grands ouverts"

cela *(il montre un iPhone)* me fascine. Il n'y a pas si longtemps, les gens avaient peur de monter dans un avion. Puis ils ont compris que cela ne marchait pas trop mal. Ils ont eu un Walkman et ils ont trouvé ça très bien... Je suis fasciné par ces innovations technologiques parce que je n'ai pas grandi avec.

De quelle technologie vous servez-vous au quotidien ?

Je suis très Apple. Je n'aime pas du tout les BlackBerry, la qualité des photos n'est pas bonne et je n'aime pas leur clavier. Je ne suis pas secrétaire. J'ai plusieurs iPad sur moi en permanence, chacun me servant à des tâches bien spécifiques. J'ai aussi quatre iPhone différents. Je ne donne pas le même numéro à tout le monde, je sais donc qui est susceptible de m'appeler sur tel ou tel appareil. J'ai aussi toujours deux ou trois iPod sur moi. En tout, je dois en avoir plusieurs dizaines...

Plusieurs dizaines ? Comment consommez-vous la musique ?

J'achète les CD, je les écoute et je mets ceux qui me plaisent vraiment sur un iPod, que je date avec le mois et l'année, comme ça je m'y retrouve très simplement. C'est crucial. Aujourd'hui, si tu n'es pas au courant de ce qui se passe dans la musique, il vaut mieux quitter la mode et se reconvertir dans l'agroalimentaire.

Lisez-vous sur écran ?

Les informations, je veux bien les prendre sur écran mais la lecture, la vraie, nécessite le papier. Je suis encore accro au papier. Je possède près de quarante mille livres au total, répartis dans le monde entier. Acheter des livres est une vraie maladie chez moi mais je ne souhaite pas en guérir. Je lis jusqu'à vingt livres à la fois.

Comment intégrez-vous la technologie dans votre travail ?

Avant, j'envoyais mes dessins par fax. Aujourd'hui, je les expédie directement au studio par l'iPhone ou l'iPad. Je dessine beaucoup sur iPad, sous Brush. Une fois qu'on a pris le coup, c'est très simple. Je trouve que le dessin sur iPad n'est pas très loin de la gravure. Le geste diffère du dessin sur papier, le résultat aussi, beaucoup. Dans mon travail de création, je me sers énormément de l'iPad. Depuis qu'il existe, j'ai dû en avoir vingt ou trente. Je les utilise parfois pour des photos mais la qualité est meilleure pour les vidéos. Je m'en sers régulièrement pour faire les films web de Chanel.

Vous ne parlez pas d'internet...

Je n'ai pas le temps de surfer. Je travaille moi, qu'est-ce que vous voulez ? Je dois dessiner sur le bureau, à la maison, avec mon chat qui m'observe. Je dois garder le nez sur mon papier. Je suis un artisan. Il existe plein de faux comptes Twitter à mon nom mais je n'ai pas le temps d'avoir un vrai compte. Pas de compte Facebook non plus. Des partenaires en affaires m'en ont dissuadé de peur qu'ils soient piratés.

Vous venez pourtant de relancer votre propre marque, Karl, en la distribuant exclusivement sur le net...

J'ai décidé depuis longtemps de vendre sur internet. J'ai toujours pensé qu'il fallait parler au plus grand monde possible. C'est pour cela que j'avais fait une ligne de vêtements avec H&M alors qu'on me le déconseillait. Faire ce qu'il y a de plus cher, de plus beau, de plus raffiné, c'est un challenge. Mais créer un produit bon marché très bien dessiné et très bien fini en est un également. Je ne sais pas quel est le plus dur parce que je ne compare pas. La vie n'est pas un concours et j'aime faire les deux. J'aime tout faire, avoir mon nez dans tout. Je ne me limiterai jamais à faire simplement des photos ou des vêtements. ■





elle Combinaison en néoprène et dentelle noire **Chanel**. Ceinture en cuir noir **Haider Ackermann**. Collier Rivière d'Etoiles en or blanc serti de diamants et collier Géode en or blanc serti de diamants. Bracelet Ultra en or blanc et céramique noire. Montre Tweed en or blanc serti de diamants. Bague Nuit de Diamants en or blanc serti de diamants. Montre Fil de Diamants en or blanc serti de diamant. Bracelet Ultra en or blanc et céramique noire. Bague Tweed en or blanc serti de diamants. Bague Comète en platine sertie de diamants **Chanel Joaillerie**. Bijoux de main en métal et émail noir **Chanel**. Bracelet en argent **Eddie Borgo au Bon Marché Rive Gauche**.
lui Broche Voie Lactée en or blanc serti de diamants **Chanel Joaillerie**.

coiffure **Mehdi R'Guiba @ Marie-France Thavonekham**
maquillage **Emmanuel Sammartino @ Marie-France Thavonekham**
manucure **Anny Errandonea pour Chanel**
assistants mode **Jonathan Huguet et Mélanie Bougoin**



Cardigan en coton bleu marine et blanc **Chanel**. Collier Rivière d'Etoiles en or blanc et diamants **Chanel Joaillerie**. Jupe en soie et dentelle noire **Moon Young Hee**. Culotte taille haute en maille **Chanel**. Sac Boy en cuir et python gris, bijoux de main en métal et émail noir **Chanel**. Bague en argent **Pamela Love au Bon Marché Rive Gauche**.



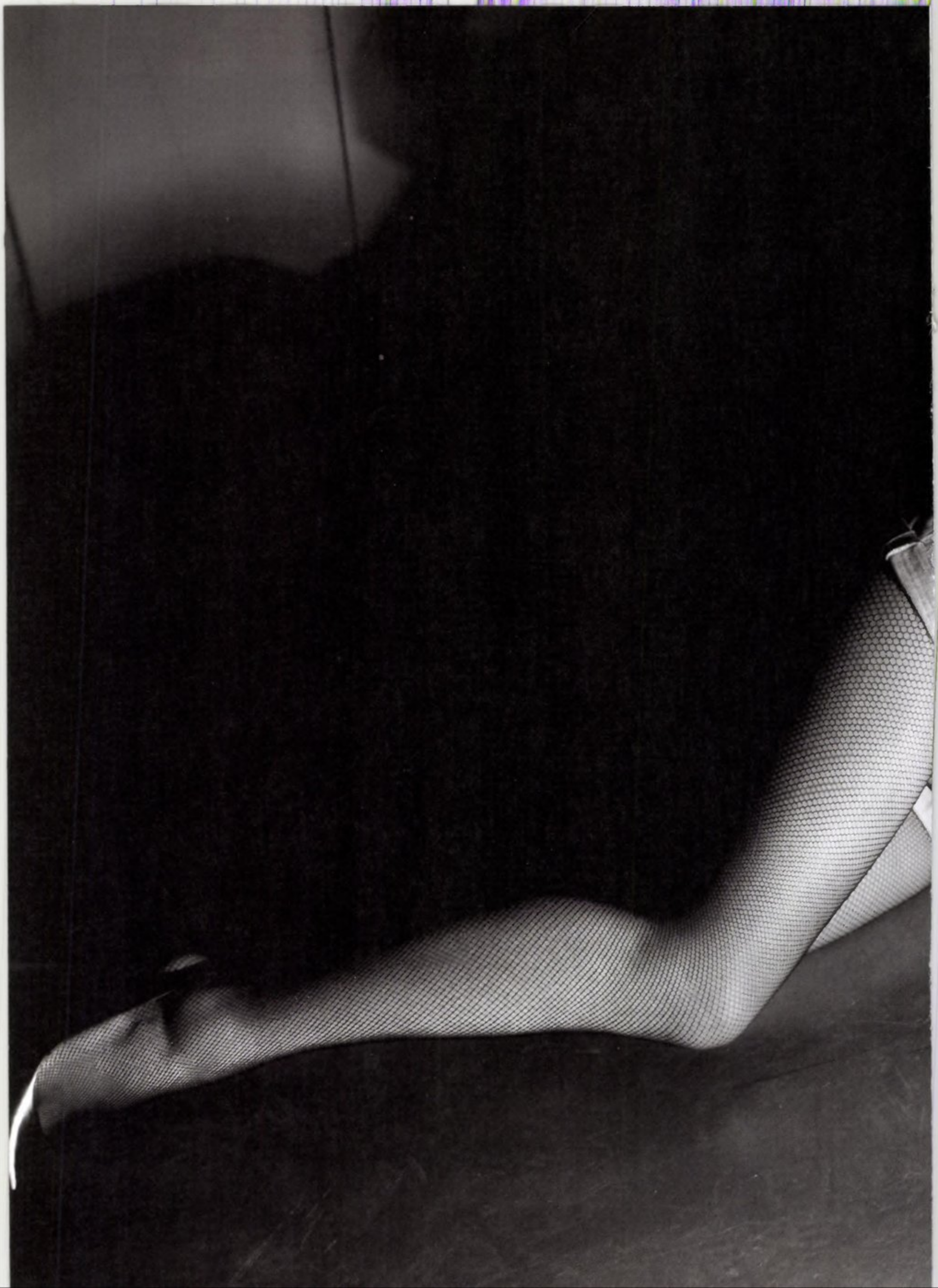
Boléro vintage en vison gris **Didier Ludot**. Polo en coton piqué noir **Lacoste**. Jupe en tweed et Lurex bleu marine **Chanel**. Ceinture en cuir noir **Haider Ackermann**. Escarpins en cuir blanc **Marc Jacobs**.



Perfecto en cuir noir **Carven**. Chemise en popeline de coton blanc **Hermès**. Soutien-gorge en cuir et dentelle noire **Jean Paul Gaultier pour La Perla au Bon Marché Rive Gauche**. Broche Camélia en or blanc serti de rubis et de diamants **Chanel Joaillerie**. Jupe en cuir bleu marine **Hugo Hugo Boss**.

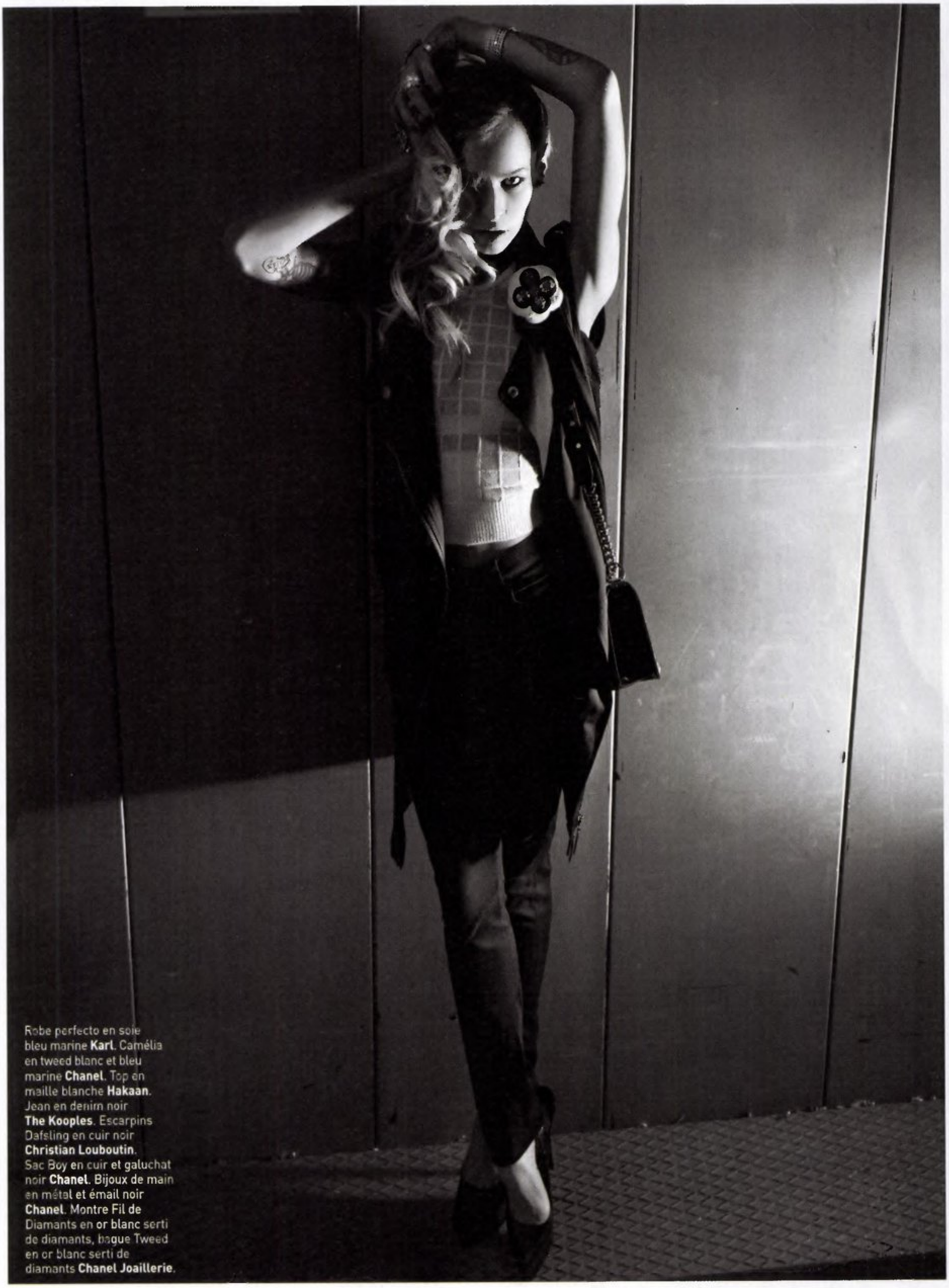


Veste en tweed bleu marine **Chanel**. Pull en coton bleu marine **Petit Bateau**. Sac Boy en cuir et galuchat noir **Chanel**. Bijoux de main en métal et émail noir **Chanel**. Montre Tweed en or blanc serti de diamants et montre Fil de Diamants en or blanc serti de diamants **Chanel Joaillerie**. Jupe en vinyle noir **Phyléa**. Collants en résille noire, **Wolford**. Escarpins en Dafsling en cuir noir **Christian Louboutin**.





Perfecto en cuir **Schott**. Body en résille noire **Steffie Christiaens**. Short en denim **Denim & Supply Ralph Lauren**. Collants en résille noire **Wolford**. Escarpins Daisling en cuir noir **Christian Louboutin**. Collier Géode en or blanc serti de diamants, bague Nuit de Diamants en or blanc serti de diamants, bague Tweed en or blanc serti de diamants, sautoir porté en ceinture Première Haute Joaillerie en or blanc serti de diamants et onyx **Chanel Joaillerie**. Bague serpent en argent et strass **Helles chez Franck et Fils**.



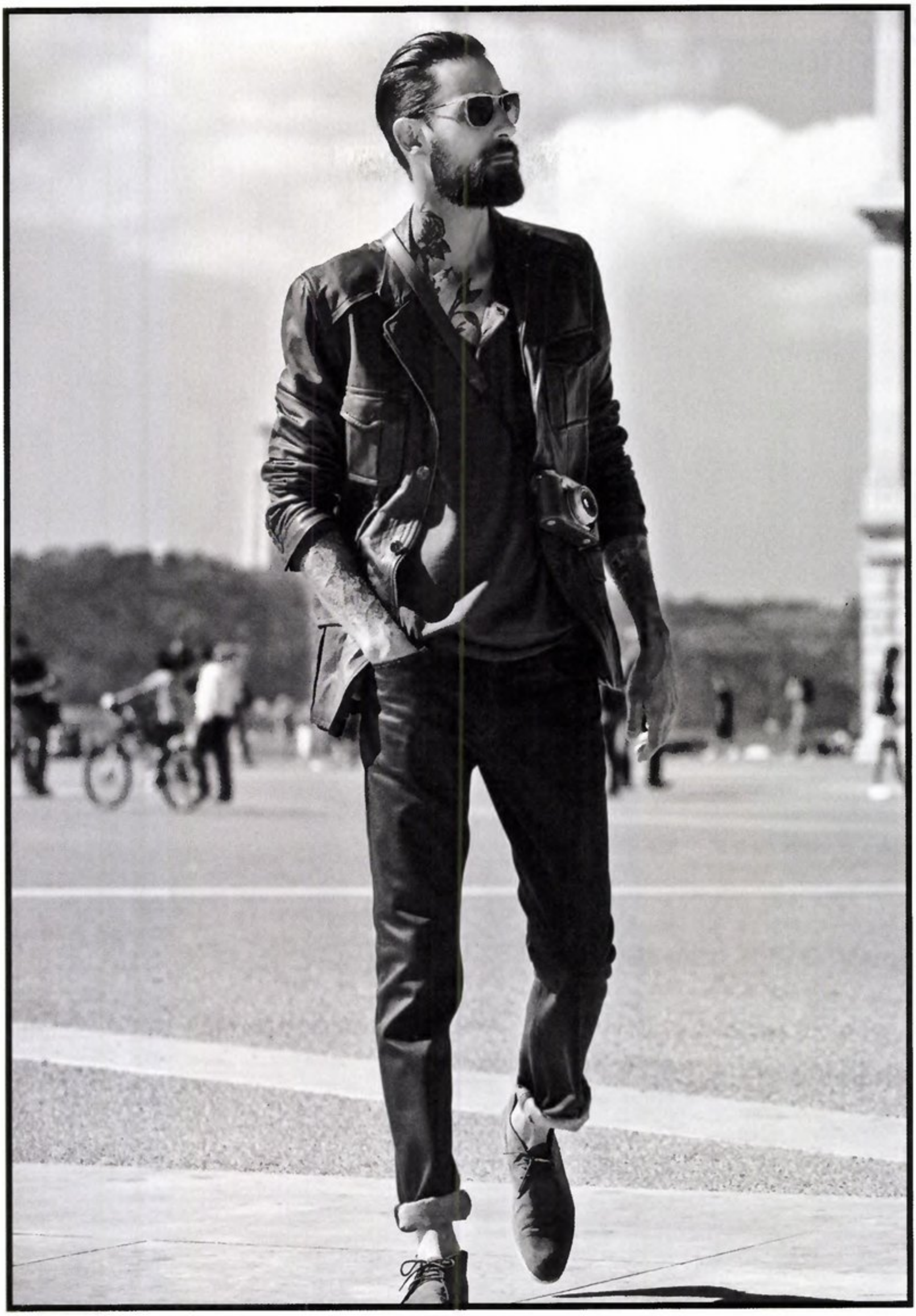
Robe perfecto en soie bleu marine **Karl**. Camélia en tweed blanc et bleu marine **Chanel**. Top en maille blanche **Hakaan**. Jean en denim noir **The Kooples**. Escarpins Dafsling en cuir noir **Christian Louboutin**. Sac Boy en cuir et galuchat noir **Chanel**. Bijoux de main en métal et émail noir **Chanel**. Montre Fil de Diamants en or blanc serti de diamants, bague Tweed en or blanc serti de diamants **Chanel Joaillerie**.



Veste en cuir noir **Fendi**. Short en denim **Bernhard Wilhelm**. Collants en résille noire **Wolford**. Collier de chien en cuir noir et métal **Phyléa.** Sac Boy en cuir et galuchat noir **Chanel**. Montre Fil de Diamants en or blanc serti de diamants **Chanel Joaillerie**.

Robe en maille nacrée rebrodée de pétales métalliques et de perles, chemise en coton bleu et tweed bleu **Chanel**. Collants en résille noire **Wolford**. Escarpins Dafsling en cuir noir **Christian Louboutin**. Bague serpent en argent et strass **Helles chez Franck et Fils**. Bracelet en argent **Eddie Borgo au Bon Marché Rive Gauche**. Bague Nuit de Diamants en or blanc serti de diamants, montre Tweed en or blanc serti de diamants, bague Rivière d'Etoiles en or blanc serti de diamants **Chanel Joaillerie**.





CHEVIGNON

e-shop sur chevignon.com

portrait



les outsiders

Arrivés l'an dernier à la tête de la maison **Kenzo**, deux Américains autodidactes ont déjà radicalement modernisé la marque.

par Géraldine Sarratia
photo Alexandre Guirkinger



Carol Lim et Humberto Leon sont aussi les concepteurs des boutiques Opening Ceremony, véritables temples de la branchitude

Le point de départ d'une collection ? Assis dans leur bureau de la maison Kenzo, rue Vivienne à Paris, Humberto Leon et Carol Lim répondent en chœur : *"Une histoire."* Carol développe : *"Tout part toujours d'une conversation. On s'assoit côte à côte. On parle de ce qui se passe dans nos vies, de ce qu'on aimait dans notre enfance. Ça peut être une personne qu'on a connue, deux amis et la relation qu'ils entretiennent. On commence à explorer leur vie, leurs centres d'intérêts. De là jaillissent des éléments visuels, narratifs, qui forment un cadre."*

Pour leur première collection homme, présentée en janvier lors de la fashion week dans les ateliers RATP du XVe arrondissement de Paris, les deux Américains se sont inspirés de Steve Jobs. Pas par fétichisme du col roulé noir et du jean bleu lavasse arborés par le patron d'Apple. Elégantes, savant compromis entre imprimés patchwork, couleurs vives (orangés, bleus) et pièces fortes à la fonctionnalité épurée, les silhouettes dessinées par le duo ont imprimé l'image d'une masculinité contemporaine, d'un classicisme traversé d'un souffle pop et sportswear. Le père Steve valait ici davantage comme signe d'une capacité sans cesse renouvelée à capter l'énergie et le pouvoir de la jeunesse – précisément la mission confiée à nos deux amis chez Kenzo.

Pilotée pendant huit ans par le designer sarde et quinqua Antonio Marras, la maison créée dans les années 70 par Kenzo Takada, puis cédée à LVMH en 1993, commençait à accumuler de sérieux signes de fatigue. ▶

"ils ont senti chez nous une énergie et une nouvelle façon de penser"

Synonyme de fun, d'imprimés bariolés, de multiculturalisme et d'avant-garde à ses débuts, la marque survivait surtout grâce à sa division parfum. Après de nombreuses rumeurs de cession, l'arrivée en janvier 2011 d'un nouveau pdg, Eric Marechalle (ancien de C&A) montra que Bernard Arnault laissait à la maison une chance de retrouver le chemin de la rentabilité, à l'exemple de Céline, autre marque LVMH relancée avec succès. Plutôt que de se livrer à un jeu de chaises musicales au sein du groupe, LVMH fit un choix aussi excitant que malin en allant chercher Carol et Humberto à l'été 2011.

Originaires de la banlieue de Los Angeles, âgés de 36 ans, ces deux Américains sont en effet à mille lieues du profil classique du designer haute couture. Pas de Saint Martins School, de Royal Academy d'Anvers ou de stage Dior dans leur cursus, mais une expérience solide à la tête d'Opening Ceremony, un des concept stores les plus cool et pointus du monde, qu'ils ont créé il y a dix ans à New York.

"Ils ont senti chez nous une énergie et une nouvelle façon de penser, précise Humberto. *On sait vendre, acheter, on connaît les aspects design, toutes les étapes de production. On sait gérer les magasins, le website... Chez Kenzo, on nous a aussitôt associés à toutes les décisions."* Un profil qui semble désormais en passe de supplanter celui du créateur à la Saint Laurent ou Galliano, ultradoué mais peu armé pour résister aux contraintes et demandes d'un marché de plus en plus glouton et féroce. On peut aussi interpréter le choix de deux Américains comme un nouvel appétit de développement de la marque, qui n'a jamais réussi à percer sur le marché des Etats-Unis.

Autodidactes, ces deux diplômés de Berkeley (économie pour elle, art et études américaines pour lui) se sont construits loin de la culture mode européenne classique. *"On a tous deux grandi comme des* mall kids, *des enfants de centres commerciaux. Cela reste pour nous une source d'inspiration*, explique Humberto. *A Los Angeles, c'est vraiment une culture à part entière. Dans les années 90, chaque centre commercial avait sa spécificité : les spécialisés gothique, ceux pour les indie kids, ceux consacrés au vestiaire country, hip-hop. Ça a beaucoup changé maintenant, tout s'est homogénéisé. Ces magasins sont restés ancrés dans notre imaginaire, nous en parlons souvent avec Carol."* Humberto, dont la mère est couturière et qui se dit obsédé par les fringues depuis qu'il est gamin, commence à y bosser chez Gap dès ses 14 ans. Cela dure dix ans, jusqu'à ce qu'il finisse Berkeley où, à 18 ans, qu'il rencontre Carol. Passionnés de mode, ils deviennent inséparables. *"J'essayais surtout de faire sortir Carol de chez elle*, plaisante Humberto, *de l'emmener danser ou faire du shopping."*

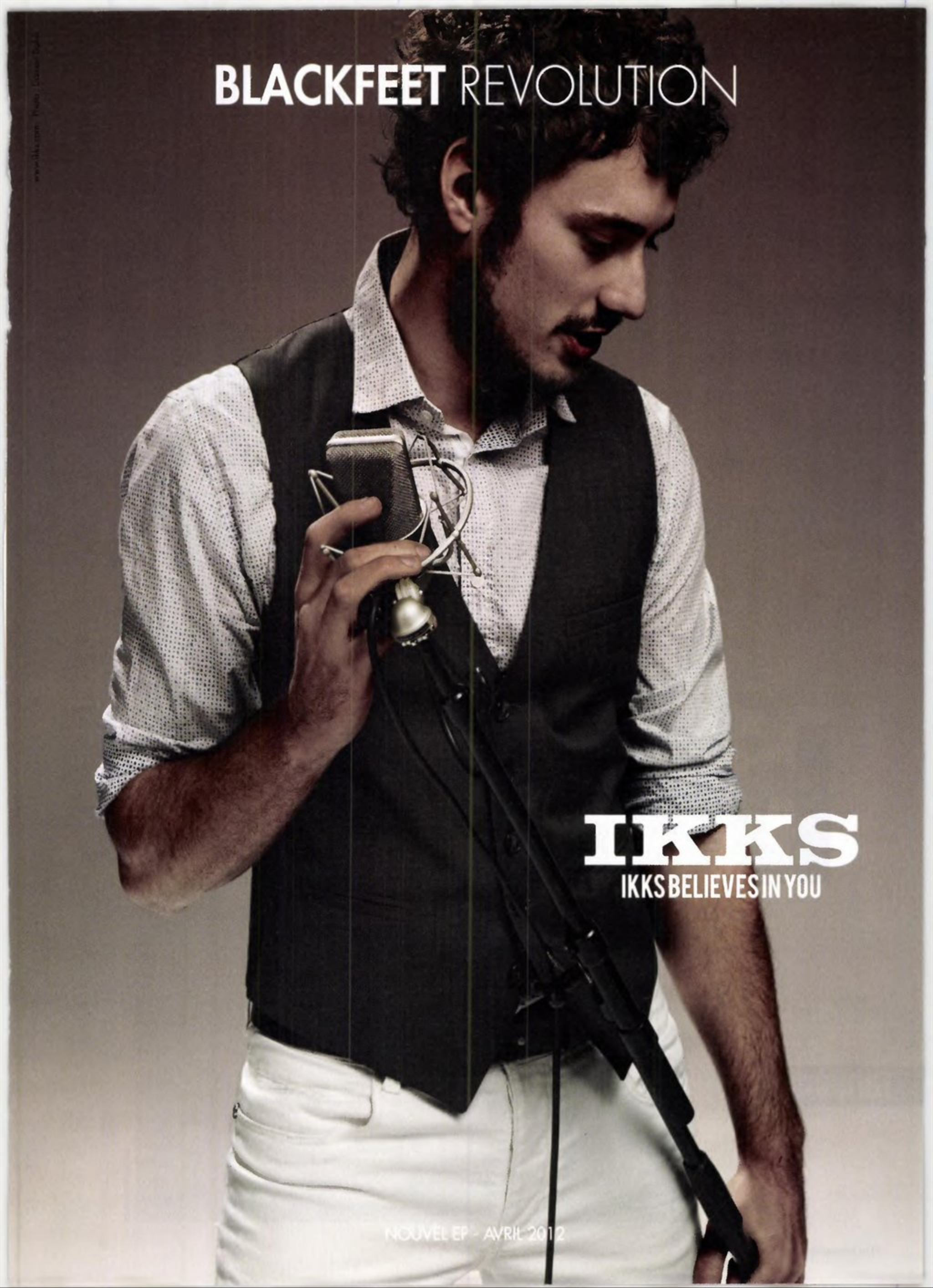
Au milieu des années 90, avant internet, Los Angeles accède difficilement à la mode européenne. Elle passe par des revues, que le duo consomme chaque semaine, ou par la musique. *"J'adorais le style de Blur, d'Oasis*, se souvient Humberto. *Les clips étaient très importants : on découvrait Jean Paul Gaultier avec Madonna, Thierry Mugler avec George Michael."* Ils fréquentent aussi les magasins vintage. *"On trouvait un T-shirt Chanel et on s'intéressait à l'histoire de la marque"*, poursuit Humberto qui concède y avoir acheté sa première pièce de créateur : une chemise Versace avec cravate intégrée.

C'est à 26 ans, lors d'un voyage à Hong Kong, qu'ils décident d'ouvrir un magasin et de lancer leur propre ligne de vêtements. Humberto bosse alors pour Burberry, Carol pour Bally. *"On a commencé à écumer les boutiques du coin*, raconte Carol. *A l'étranger, la sensation est toujours très différente. C'est ce que je préfère. Tu n'as pas d'automatismes, pas d'interdits. On a exploré la ville, rencontré plein de jeunes designers. On a pensé qu'il serait génial d'importer ces nouvelles créations en Amérique et de passer notre temps à voyager. Notre business s'est vraiment construit sur cette double envie : acheter et voyager."*

Quelques mois plus tard, Opening Ceremony, leur premier magasin, ouvre ses portes à Manhattan. Dans une ambiance décontractée, il mixe jeunes designers, pièces dessinées par Carol et Humberto et marques plus établies. Los Angeles (ils s'installent dans l'ancien studio de Charlie Chaplin) et Tokyo suivront. Chaque année, Opening Ceremony propose un focus sur la scène mode d'un pays, revue et sélectionnée par Carol et Humberto. *"On s'est penchés sur la France l'an passé. Cette année, on aimerait retourner en Argentine. Pour nous, c'est toujours la culture qui déclenche les idées*, explique Carol. *On commence par aimer certains films, réalisateurs, artistes du pays concerné. La mode vient ensuite. S'il y a une effervescence artistique, la mode sera intéressante." "Opening Ceremony a toujours représenté plus qu'un magasin*, continue Carol. *On est allés dans des pays qui ne savaient pas du tout exporter. Leurs créations valaient vraiment la peine, on leur a donné un coup de main. Ces créateurs sont ensuite entrés en relation via le magasin. Nous croyons à l'idée de communauté."*

Dans leur bande proche, on trouve Jason Schwartzman, Spike Jonze ou encore Chloë Sevigny. Icône de mode et amie de longue date, l'actrice a signé quatre collections sous le label Opening Ceremony. *"On a lu dans un magazine qu'elle aimerait bien dessiner quelques robes. On lui a tout de suite proposé de le faire et nous nous sommes retrouvés avec une collection de soixante pièces"*, se souvient Carol. Vêtue d'une combinaison électrique, teinte en brune, Chloë fut l'attraction phare de leur premier défilé femme pour Kenzo en octobre 2011. *"Très libre, ouverte aux autres cultures, elle aime expérimenter, jouer avec le style*, explique Humberto. *Un jour elle s'habille comme un tomboy, le lendemain elle arbore une tenue supergirly. Si tu l'invites à un match de polo, elle va choisir sa tenue pour la circonstance, avec beaucoup de goût et d'attention."*

Aujourd'hui, pour mener à bien ses deux activités, le duo traverse l'Atlantique tous les quinze jours et partage son temps entre Paris et New York, Kenzo et Opening Ceremony. Gare au burn out ? Pragmatiques, Lim et Leon concèdent que la mode est *"un business difficile. Il faut vraiment tenir les délais, supporter la pression. Mais on aime ça, on est bons sous pression. On se décomplexe aussi beaucoup en admettant qu'on se perfectionne à chaque saison et qu'on ne crée pas quelque chose de définitif"*, explique Humberto avant de conclure, sage : *"Tout va plus vite, le monde est ainsi. La question reste juste de savoir comment tu t'y adaptes."* ■


BLACKFEET REVOLUTION
IKKS
IKKS BELIEVES IN YOU
NOUVEL EP - AVRIL 2012

cote de beauf



WWD/Condé Nast/REA





WWD/Condé Nast/REA

L'an dernier, au premier défilé de Kim Jones pour Louis Vuitton, la sandale se portait fièrement rehaussée de chaussettes grises ou taupe

WWD/Condé Nast/Corbis

La mode réhabilite les symboles de la beaufitude. Sortez vos bananes et vos sandales à scratch.

par Hadrien Gonzales

Défilé homme de Louis Vuitton, printemps-été 2012 : sur le podium, des mannequins processionnent en chaussettes hautes et sandales à scratch. *"Ça me fait penser à la dégaine de Chirac en vacances*, s'amuse Cabu[1] à qui on montre les images. *Avec ses cheveux en arrière, lorsqu'il descendait du fort de Brégançon ou quand il s'installait à la terrasse de Sénéquier, à Saint-Tropez, il était vraiment beauf."*

Le dessinateur sait de quoi il parle : c'est lui qui a inventé le terme. Il porte un pull couleur lilas et, sous sa chemise, un foulard à carreaux : rien à voir avec le personnage ringard et réac qu'il a créé à la fin des années 70. On lui explique qu'on vient pour écrire un article de mode. Il étouffe un rire et interroge : *"Si la mode s'empare de ces codes, c'est peut-être au second degré, non ?"* Il y a de ça, mais pas seulement.

"On a longtemps assimilé nos sandales aux touristes allemands, admet Jérôme Bootz, distributeur de Birkenstock en France, qui a installé son QG parisien dans l'ancien showroom de Calvin Klein. *Lorsque nous avons ouvert notre première boutique dans le Marais, ce côté décalé, justement, a beaucoup plu à la clientèle gay."* Depuis, les chaussures quasi orthopédiques de Birkenstock se sont imposées sur le marché français. Il y a vingt ans, la marque germanique en vendait cinq cents paires en France. Aujourd'hui, elle en commercialise un million chaque année. Les gens à la mode se les arrachent. *"Nous avons bénéficié de la mode du sabot il y a deux ans, tout en développant des modèles et coloris plus féminins : 800 à 900 références différentes au total. Marion Cotillard en a même acheté une paire."*

Si les Birkenstock se vendent si bien, c'est surtout parce qu'elles sont confortables. *"Grâce à leur lit de pied anatomique, on s'y sent comme dans un moule"*, précise-t-il. De l'utile plutôt que du style. En mode, depuis quelque temps, le pratique prend ainsi de plus en plus le pas sur l'esthétique. Persol vient d'éditer les lunettes Clip-on : des montures de vue rétro sur lesquelles se clipent des verres solaires. Les Américains d'Oliver Peoples ont aussi créé un joli modèle de forme aviateur. Fin mars, les rayons H&M Divided proposeront un modèle féminin, noir ou écaille, équipé de volets solaires rabattables : "flip-up", dans le jargon des lunettes. La méthode la plus simple consiste encore à acheter un clip solaire chez son opticien, qui l'adaptera à la forme des lunettes de vue. Le combo clip noir sur monture noire se révèle hyper efficace.

Et la banane ? *"Pour une fille qui sort en soirée, c'est galère de se trimbaler avec son sac à main alors qu'elle n'a besoin que de sa carte bleue, de son portable et de ses clopes"*, observe Anaïs, cofondatrice de Cool and the Bag. Depuis fin 2010, sa ligne de sacs banane, volontairement kitsch et voyants, rencontre un joli succès. Pour les filles, ça remplace parfaitement la pochette. *"Parmi nos clients, on a aussi des fans de vélo à pignon fixe, lookés mais masculins, qui ont trouvé dans la sacoche un accessoire ultra pratique."* Chaque modèle dispose d'une petite poche extérieure et d'une doublure qui détonne. La saison dernière, Lacoste a lancé une version oversized de la banane. Mais la marque a arrêté depuis plusieurs saisons la production du modèle classique en PVC, façon petit piqué (comme le polo), pourtant un produit phare. *"Ça ne tirait pas la marque vers le haut"*, admet à demi-mot l'attachée de presse sans oser employer le terme "beauf".

Pour éviter cet écueil, les grandes marques ont trouvé la parade : revisiter les accessoires totémiques de la beaufitude en utilisant des matières précieuses. Emporio Armani a sorti une banane chic, noire et blanche, en cuir façon python. Les sandales Louis Vuitton sont en cuir et suède et, surtout, utilisent un clip en bois spécialement réalisé pour le modèle. Chez Birkenstock, on développe depuis deux saisons une marque semi-luxe baptisée Tatami : ses modèles, aux coloris mats (des *"couleurs Hermès"*, selon Jérôme Bootz), sont réalisés en nappa et leurs semelles en liège tendues d'une pellicule de cuir.

"Le nouveau beauf s'assume ouvertement", remarque Cabu qui le représente généralement avec un catogan. Avec son bob et ses lunettes fumées, il a parfois un air de Johnny Depp dans *Las Vegas Parano*. *"A New York*, relève le dessinateur, *les beaufs sont les hipsters de Brooklyn. Ils portent tous la même chemise de cow-boy, le même bonnet, le même pantalon qui pendouille."*

Gare à ne pas succomber au total look, on pourrait vous regarder de travers. Surtout, évitez d'adopter les mauvaises habitudes, genre se gratter le bas du bide en écoutant le dernier disque de Patrick Sébastien. On peut être beauf et raffiné : c'est la nouveauté. ■

"ça me fait penser à la dégaine de Chirac en vacances"
Cabu, inventeur du terme "beauf"

1. Cabu a écrit *La Nouvelle France des beaufs* (Les Echappés, parution le 17 mai), 29 €

reportage



Un soir au Palace avec la bande la plus déjantée de Paris



swagging Paris

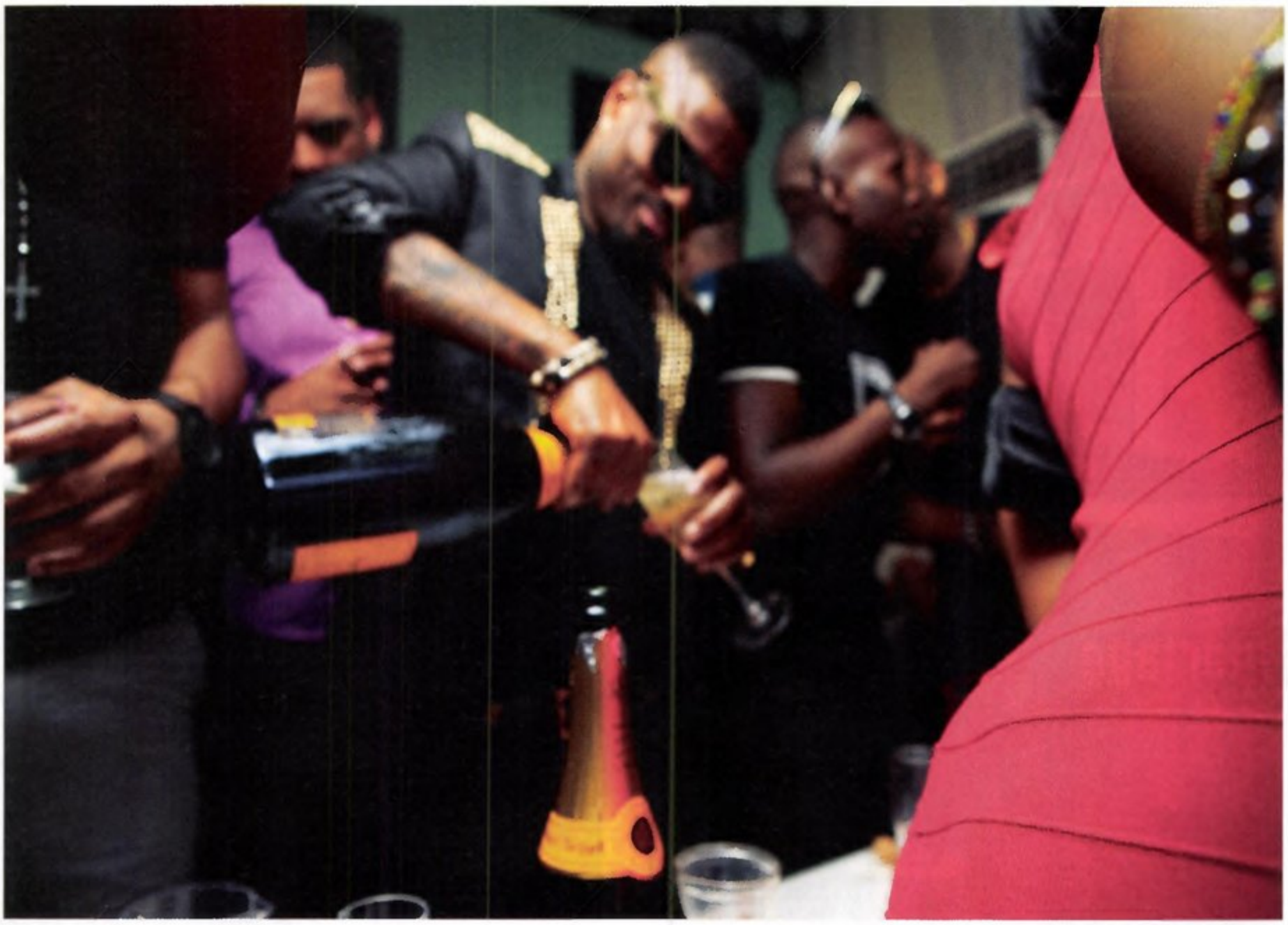
Surlookés, accros aux marques de luxe et bercés par le rêve américain, ils font de la capitale leur hilarant terrain de jeu. Bienvenue chez les swaggeurs.

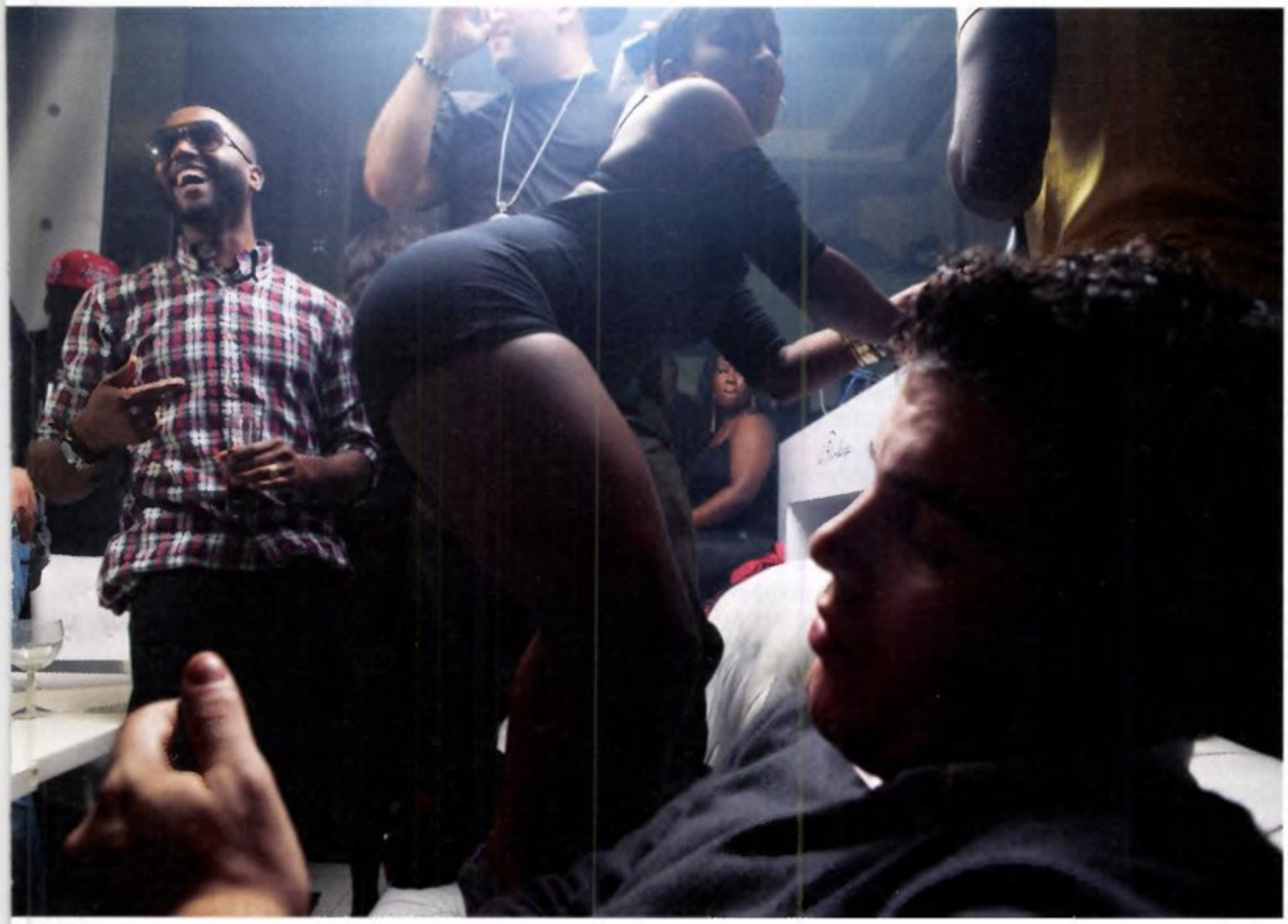
par Raphaël Malkin photo Hugues Lawson-Body





"on n'a rien à voir avec les sapeurs. Un Blanc pourrait s'habiller comme nous" Bab's





“nous aussi, on a de l’argent, nous aussi on le dépense et pas seulement pour acheter des pilons de poulet !”
Théo



Bab's, 44 ans, gérant de salon de coiffure



Julien, 27 ans, vendeur

Ce soir-là, le Palace, temple de la fête qui fit les beaux jours de la nuit parisienne il y a trente ans, est à nouveau plein à craquer. On pourrait croire à une renaissance, à une nuance près : les piliers de jadis, les David Bowie, Grace Jones ou Kenzo, sapés dans leurs vestes à épaulettes eighties, ont cédé la place à des inconnus qui pourraient figurer dans n'importe quelle vidéo de n'importe quel rappeur américain du moment. Sur une bande-son lourdement chargée en beats et scratchs virevoltants, ils shakent et suent sans limite. De quoi laisser sur le cul le fantôme d'Alain Pacadis qui rôde encore dans les parages.

Coincés entre les sièges blancs du carré VIP, fièrement entourés de pimpantes demoiselles apprêtées dans leurs plis raccourcis, Théo, promoteur de la soirée, et ses potes roulent confortablement des mécaniques. Ils se pavanent, posent et font péter le champagne. Sanglé dans un blouson de cuir sur lequel est brodé son nom en lettres brillantes, Théo salue les gens au loin à grand renfort de gestes et de cris tonitruants. Tout en se déshabillant pour montrer son torse couvert de tatouages, il lance : *"Cette soirée doit être un putain de clip. Il faut que ce soit extraordinaire, qu'on en parle pendant longtemps ! Il ne faut pas hésiter à faire le show !"* A côté de lui, un de ses amis, bien mis dans une veste en velours pourpre, s'allume en même temps deux énormes cigares tandis qu'un autre dégaine une pipe.

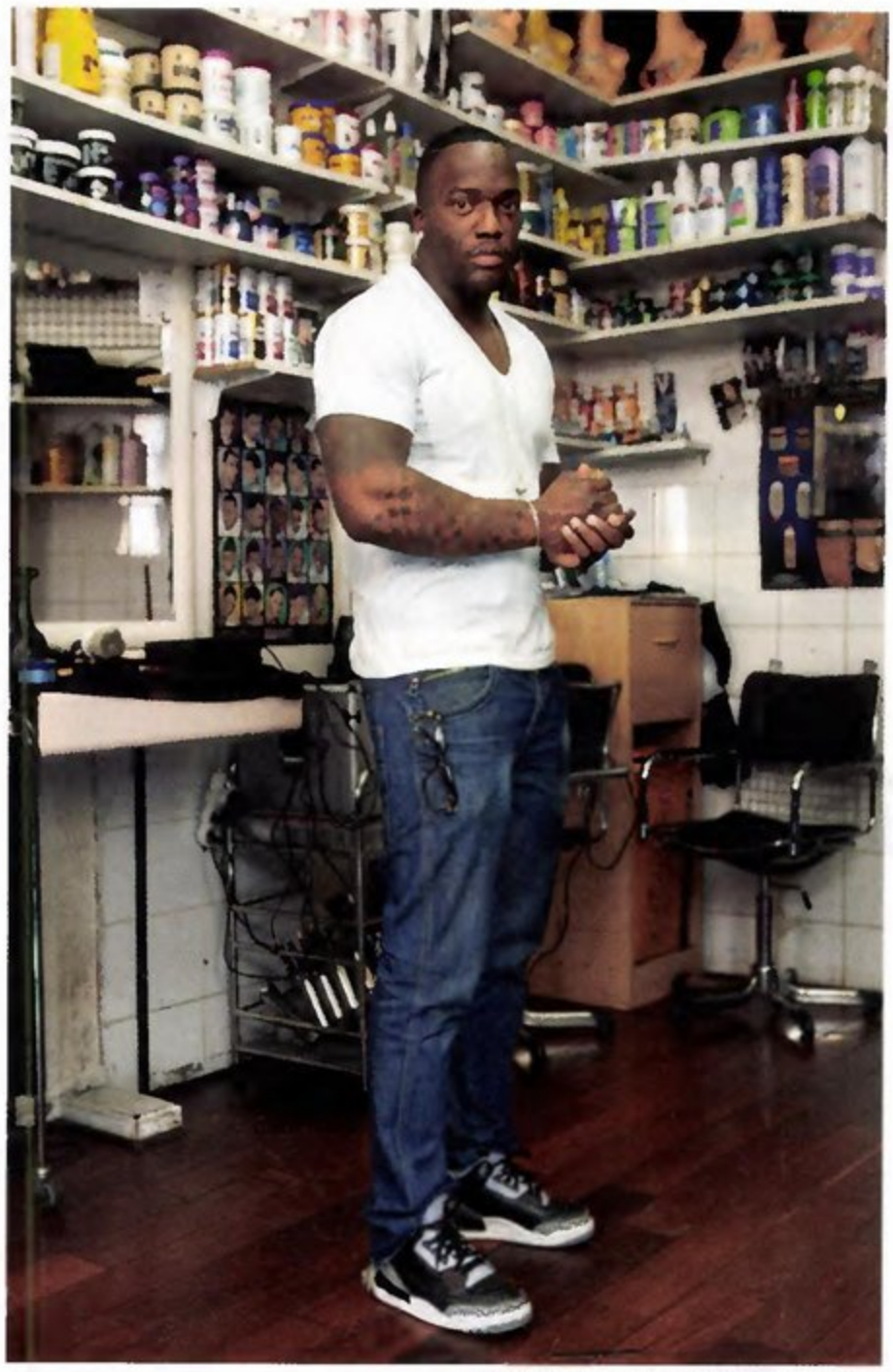
Jamais avares d'excentricités, ils n'hésitent pas à exhiber leur incroyable prodigalité : les billets de cent, deux cents et même cinq cents euros volent jusqu'au plafond. *"Il faut montrer qu'on dépense et qu'on se lave les mains avec l'argent pour le plaisir"*, lâche Bab's, un acolyte de Théo, tout sourire derrière ses lunettes de soleil. *The roof is on fire.* Au total, la fine équipe dépensera entre quatre et cinq mille euros. *"Et encore, c'est raisonnable. Si on avait rejoint les fils de ministres africains à une soirée à la tour Eiffel, des dizaines de milliers d'euros seraient partis dans les bouteilles"*, crie Bab's derrière les enceintes.

Ce ne sont pas les rejetons d'officiels célèbres mais les membres de la bande de Théo et Bab's semblent tout de même bien installés dans la société. Théo s'impose aujourd'hui comme une figure réputée des soirées hip-hop à Paris et commence à s'implanter à Londres et Miami ; Bab's tient à Paris un salon de coiffure afro où une tripotée d'acteurs, de chanteurs et de sportifs de haut niveau ont leurs habitudes ; leurs autres potes naviguent dans tout un tas de milieux créatifs. *"J'aime bien dire qu'on est des Black bobos*, explique Théo. *Il n'y a pas que les Blancs et les gens qui habitent dans le XVI^e arrondissement de Paris qui peuvent se permettre de montrer qu'ils sont à l'aise. Nous aussi, on a de l'argent, nous aussi on le dépense et pas seulement pour acheter des pilons de poulet !"*

Ce qui semble préoccuper nos amis, c'est la nécessité de pouvoir affirmer haut et fort ce statut de "Black bobo" en le matérialisant par ce qu'ils font et ce qu'ils consomment. La combinaison



Hervé, 41 ans, créateur de fringues



Théo, 31 ans, promoteur de soirées

parfaite pour être "swaggé" et avoir du "swag", soit du cool, du style, de l'attitude, de la dégaine.

"Il ne faut pas donner l'impression d'être pauvre", entend-on parfois dans la bande. Faire la fête et transpirer jusqu'au bout de la nuit, commander des bouteilles de champagne pour inonder une piste de danse, *"balancer de la vibe et du show-off"*, comme dit Bab's, participerait donc à cet élan. *"Le champagne, c'est un moyen inconscient de montrer qu'on déchire tout et qu'on flambe – qu'on le boive ou non d'ailleurs. Il s'agit d'un accessoire plus que d'un produit de consommation"*, souligne Franklin, celui qui fumait la pipe au Palace. Pour faire "popper" le champagne comme il faut – un gage authentique de swag –, Franklin et les autres n'hésitent pas à prendre exemple sur les meilleures scènes du genre dans les clips de rap américains. Une référence essentielle sur laquelle fonder leur style.

"mes chaussures, c'est de chez Lanvin. Le gilet, c'est Rick Owens, à 1 200 euros. Le T-shirt, c'est du Isaac Sellam. Honnêtement, je suis hors pair" Hervé

Si la mise en scène de la soirée du Palace semble établie selon les standards édictés par les clubs hip-hop de Downtown Atlanta ou de Miami Beach, cela n'a rien à avoir avec l'idée facile d'un événement à thème occasionnel. Le champagne, les billets, le gros son et tout le bazar à la sauce ricaine, voilà ce qui constitue précisément le swag de l'équipe qui trône dans le carré VIP. Tous originaires d'Afrique – du Bénin, du Togo ou du Ghana –, les membres de cette bande plutôt extravagante s'affirment d'abord comme des atlantistes patentés, influencés comme jamais par le clinquant du hip-hop américain, ses icônes, ses fétiches et ses coutures.

Théo et ses amis se nourrissent depuis toujours à la liqueur bling-bling des rappeurs américains les plus flamboyants. Les images de P. Diddy, Kanye West ou Jay-Z tournent en boucle dans leurs têtes. *"P. Diddy, c'est mon mentor, mon modèle pour mes soirées*, lâche Théo. *Où qu'il aille, à Saint-Tropez, Cannes ou ailleurs, c'est toujours la fête."* Pour son acolyte Bab's, le patron de Bad Boy Records et roi du divertissement est un homme *"qui peut frimer légitimement parce qu'il sait gérer ses affaires parfaitement"*. Aussi, en dehors des fêtes qui servent de tremplin aussi virtuel qu'éphémère vers le monde pailleté du rap yankee, les mecs aiment aussi penser que le salon de coiffure de Bab's, leur quartier général, déroule les contours d'un véritable *barber shop*.

Derrière la devanture installée dans un coin de Château-d'Eau, célèbre quartier africain de Paris, la bande traîne, boit et débat en balançant à la volée des *"yo"* et *"nigga what"*, histoire de se rêver un peu plus en territoire yankee. *"On est les vrais Niggas in Paris"*, balance Franklin, en référence à l'un des derniers titres de Kanye West et Jay-Z.

La fameuse chanson des deux parrains du hip-hop américain est une espèce de logorrhée au cours de laquelle perlent toutes les marques censées parer de ▶





Dans le salon de coiffure de Bab's, on parade, on s'échange des fringues, on exhibe ses tatouages, surtout quand ils reprennent l'imprimé Louis Vuitton





swag les "Niggas in Paris". Question vestiaire, il faut acheter Louis Vuitton, Margiela ou Gucci, trois étiquettes chéries par Théo, Bab's et compagnie. Pour ces derniers, la sape représente l'élément essentiel de leur personnage.

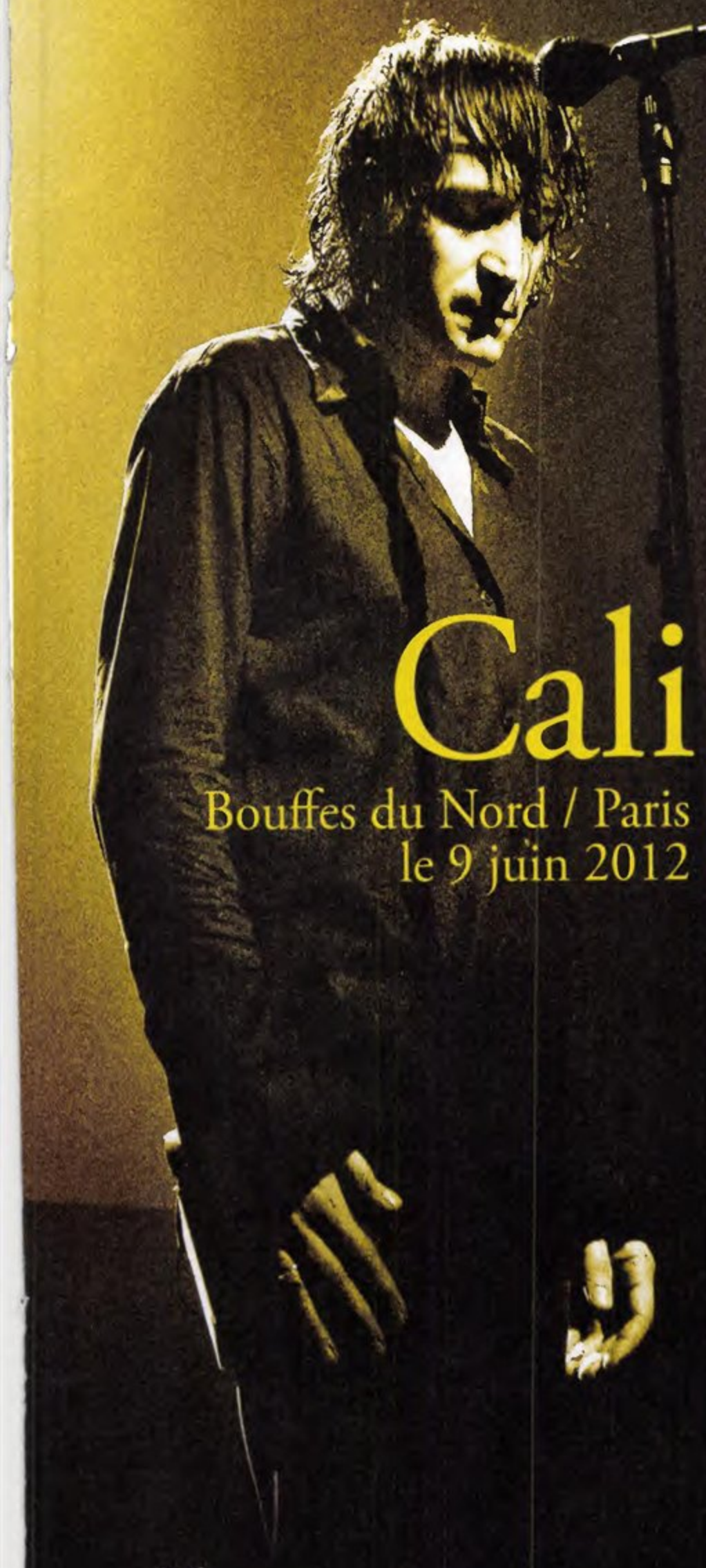
"Les vêtements et l'apparence, c'est une manière de s'affirmer et de se différencier", résume Franklin. Cela montre aussi que l'on a de l'argent. Impossible donc d'arriver en soirée mal sapé : question de crédibilité. *"Celui qui débarque avec un Pepe Jeans, il se fait chambrer, hein"*, rigole le promoteur de soirées qui porte d'énormes lunettes de vue qui n'en sont pas – *"Des collectors. Dans la rue, je sais que je ne les retrouverai sur personne d'autre. C'est ça qui compte."*

Bab's aussi porte des lunettes, mais de soleil. Dans son salon, sous les néons d'un club ou à l'extérieur, il ne s'en sépare jamais – il y a toujours quelqu'un à impressionner, à intimider, à séduire, ou les trois en même temps, avec ce modèle unique aux branches dorées. Des lunettes que l'on trouve également sur le nez du rappeur Lil Wayne dans bon nombre de ses vidéos. *"Il a copié. Je les ai achetées avant lui à Etienne-Marcel à Paris"*, explique le coiffeur avant de nuancer son propos : *"Enfin, je pense qu'on se copie un peu mutuellement."*

Il serait facile de ranger nos interlocuteurs dans la catégorie "sapeurs", ces Africains – Congolais pour la plupart – qui rivalisent de pièces haut de gamme pour concevoir des looks uniques et souvent hauts en couleur. Une erreur à ne pas faire : *"Nous n'avons rien à voir avec ces mecs. Un Blanc pourrait s'habiller comme nous. Et puis on met des chaussettes dans nos mocassins, nous !"*, peste Bab's. Loin des costumes et des pantalons à pinces flashy qui font fureur du côté de Brazzaville et de quelques pâtés de maisons autour du boulevard Barbès à Paris, la bande du Palace élabore donc des panoplies internationales, plus générationnelles, mais essaie toujours de mixer les enseignes renommées. *"Mes chaussures, c'est de chez Lanvin, des baskets sorties en édition limitée. Le pantalon vient de Damir Doma, l'un des créateurs les plus chers de Paris. Le gilet, c'est Rick Owens, à 1 200 euros. Quant au T-shirt, c'est du Isaac Sellam. Honnêtement, je suis hors pair"*, détaille Hervé.

Le *name-dropping* ne fait pas tout : il peut arriver que certaines dégaines surétiquetées et ultracotées tombent à plat. Des excès de style, dirait-on alors. Comme avec Julien qui a décidé de se pointer au salon de coiffure dans une tenue tout en cuir siglée Yves Saint Laurent qui pourrait le faire passer, au choix, pour un chercheur de la Nasa, un policier anti-émeute ou un simili-Kanye West. Le jeune homme a l'air plutôt fier de son coup : au moins capte-t-il l'attention. Et n'est-ce pas la priorité des swaggeurs ? ■

Astérios Spectacles présente



Cali

Bouffes du Nord / Paris le 9 juin 2012

04/02/2012 Conflans Sainte Honorine (78) Théâtre Simone Signoret
08/02/2012 Béziers (34) Zinga Zanga
09/02/2012 Portes les Valence (26) Train Théâtre
10/02/2012 Evian (74) La Grange du Lac
15/02/2012 Juvisy sur Orge (91) Centre Culturel des Portes de l'Essonne
16/02/2012 Alfortville (94) Pôle Culturel
18/02/2012 Lille (59) Casino Théâtre Barrière
21/02/2012 Haguenau (67) Théâtre Municipal
22/02/2012 Laon (02) Maison des Arts et Loisirs
23/02/2012 Caudry (59) Théâtre
01/03/2012 Ath (Be) Le Palace
02/03/2012 Luxembourg (Lu) Den Atelier
08/03/2012 Villeparisis (77) Centre Culturel Jacques Prévert
09/03/2012 Vendôme (41) Minotaure
10/03/2012 Alençon (61) La Luciole
14/03/2012 Morges (Ch) Théâtre de Beausobre
15/03/2012 Vichy (03) Centre Culturel Valéry Larbaud
16/03/2012 Firminy (42) Le Firmament
17/03/2012 Marseille (13) Espace Julien Festival "Avec le Temps"
21/03/2012 Nanterre (92) Festival Chorus

& Steve Nieve

23/03/2012 Bâle (Ch) Grand Casino
24/03/2012 Florange (57) Centre Culturel la Passerelle
25/03/2012 Louvain (Be) Ferme du Biéreau
29/03/2012 Gaillac (81) Festival "Les Ptits Bouchons" + invités
31/03/2012 La Louvière (Be) Théâtre communal
03/04/2012 Sarcelles (95) Salle André Malraux
04/04/2012 Clichy sous Bois (93) Espace 93
05/04/2012 Rennes (35) Festival Mythos
06/04/2012 Queven (56) Les Arcs-Queven
11/04/2012 La Ferté Saint Aubin (45) Espace Madeleine Sologne
12/04/2012 Vierzon (18) Théâtre Mac Nab
13/04/2012 Nogent le Rotrou (28) Salle Pierre Mendès France
18/04/2012 Niort (79) Moulin du Roc
19/04/2012 Poitiers (86) Centre de la Blaiserie
20/04/2012 La Chapelle sur Erdre (44) Espace Culturel Capellia
26/04/2012 Six Fours (83) Espace culturel André Malraux
27/04/2012 Alès (30) Le Cratère
10/05/2012 Taverny (95) Centre Culturel de Taverny
12/05/2012 Gammarth (Tu) / Barcelo
19/05/2012 Lignières (18) Festival "Bains Douches"
23/05/2012 Limoges (87) Espace Crouzy
24/05/2012 Villefranche sur Saone (69) Théâtre
25/05/2012 Belley (01) L'Intégral
05/06/2012 Blagnac (31) Odyssud
06/06/2012 Blagnac (31) Odyssud
07/06/2012 Mérignac (33) Espace Culturel du Pin Galant
08/06/2012 Nérac (47) Espace d'Albret
13/06/2012 Saint Estève (66) Théâtre de l'Etang
15/06/2012 Montréal (Ca) / Francofolies
16/06/2012 Montréal (Ca) / Francofolies

asté rios spectacles

BCBA MUSIC

Locations : Fnac – Carrefour – Géant – Magasins U – sur votre mobile – www.fnac.com

www.asterios.fr • www.calimusic.fr • www.facebook.com/brunocali

20 minutes

fnac.com

RTL2

Astérios : n° licence 2-1051237 / 3-1051238 - Photo : Eric Vernhettes

spécial
mode



à la pointe des pompes

Des chaussures,
des recommandations,
et quelques interdits.

photo Romain Bernardie-James
stylisme Clémence Cahut
texte Marc Beaugé



le mocassin verni

Chaussure d'apparat, clinquant par nature, il est ici présenté dans son élément naturel : le tapis rouge. Sorti de ce contexte, il fera toujours déplacé. Arboré dans un cadre professionnel, il laissera même entendre que vous ambitionnez de gravir les rangs hiérarchiques comme l'on monte les marches à Cannes. Ce qui vous vaudrait assurément quelques inimitiés.

Gucci, mocassins en cuir vernis noir



la derby
Afin de ne pas passer pour un piètre imitateur de Tom Wolfe (les imitateurs de Tom Wolfe sont toujours piètres), évitez de porter cette paire de derbys avec un costume en seersucker blanc. Evitez aussi de l'arborer en duo avec un jean délavé, au risque d'apparaître comme l'énième sous-Gainsbourg. Tout le reste, en revanche, semble possible.
Paul Smith, derbys en cuir vernis rose



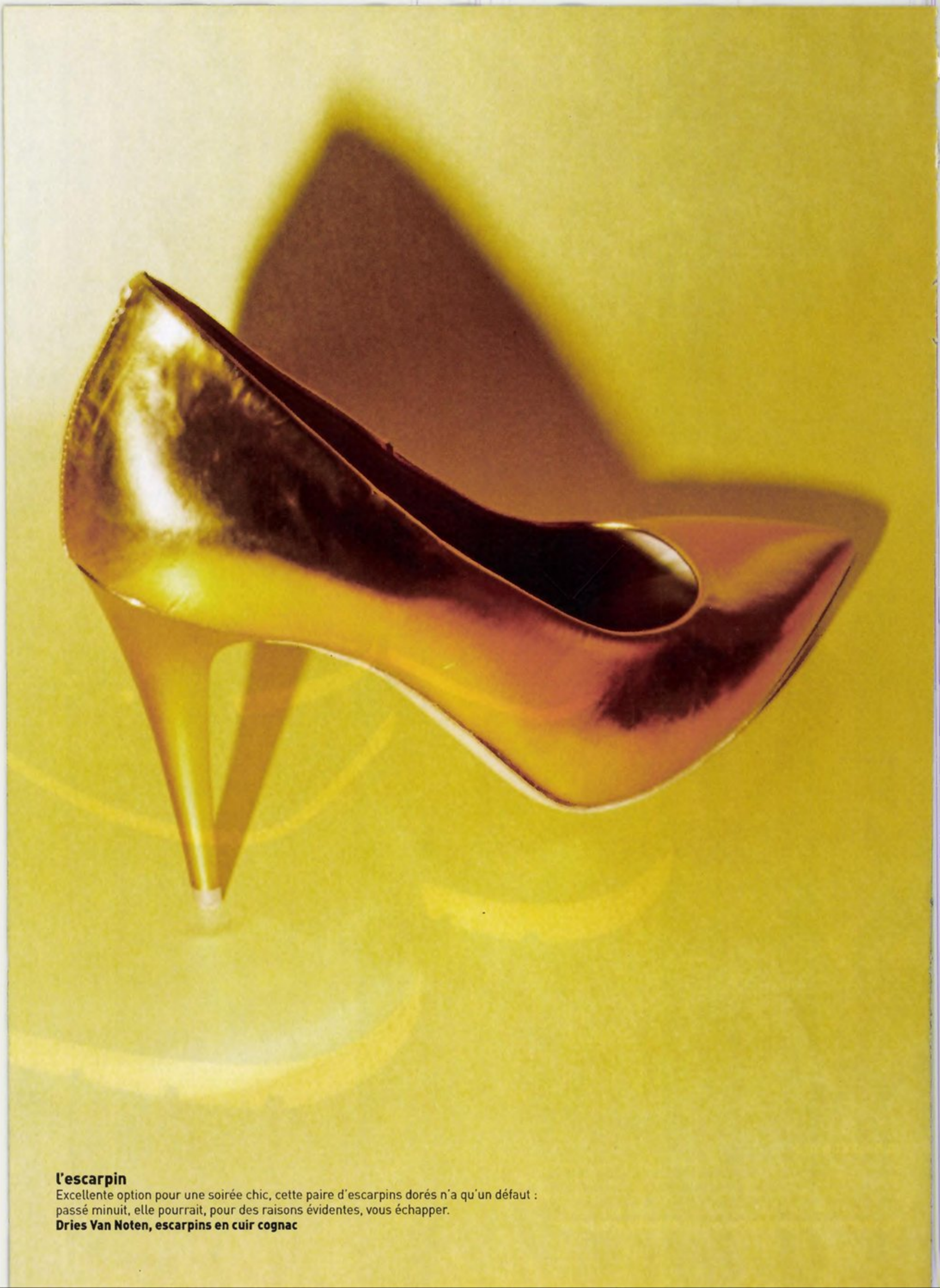
la it-shoes
Assez peu appropriée à la déambulation en supermarché ou gare RER, cette paire de talons à bouclier vous permettra d'être parfaitement à l'aise rue du Faubourg-Saint-Honoré à Paris. A moins que vous ne l'accompagniez d'un survêtement cheapos, il y a même peu de chance que vous ressortiez de l'artère sans avoir été photographiée par quelques blogueurs mode embusqués.
Yves Saint Laurent, escarpins noir & gold



la basket blanche
Il fut un temps, dans la cour des lycées, où l'on "baptisait" les chaussures blanches de ses camarades en marchant dessus sans ménagement, si possible avec la semelle boueuse. Ce temps étant révolu, vous ne courez pas un risque majeur en arborant cette paire de Feiyue.
Feiyue, basket Street en cuir blanc



la basket noire
En raison de sa hauteur et de son volume relativement important, il ne viendrait à l'idée d'aucun être sain d'esprit de porter cette paire de baskets avec un costume. Félicitons-nous en, tant cette histoire de costume-baskets apparaît désormais totalement dépassée.
Dior Homme, sneakers hautes en cuir de buffle et tissu noir



l'escarpin
Excellente option pour une soirée chic, cette paire d'escarpins dorés n'a qu'un défaut : passé minuit, elle pourrait, pour des raisons évidentes, vous échapper.
Dries Van Noten, escarpins en cuir cognac



la botte
Cette version javelisée de l'iconique 1460z Dr. Martens vous rendra bien des services. En plus de susciter l'étonnement et l'admiration de vos proches au quotidien, elle facilitera l'élaboration de votre costume pour une soirée déguisée. Ainsi chaussé, deux options s'offriront à vous : cosmonaute ou acteur d'*Orange mécanique*.
Dr. Martens, modèle haut en cuir blanc

spécial mode



Candidat sérieux au titre de rockeur le plus stylé du moment, **Hanni El Khatib** a été pendant plus de sept ans créateur de fringues pour la marque de skate Huf. Sa leçon de style est limpide.

par Marc Beaugé
photo Benni Valsson

“jean, boots, T-shirt : primaire”


dont quit

On lui avait dit de venir à la séance photo avec le plus de fringues possible mais il est arrivé l'air de rien, un minuscule sac militaire coincé sous le bras. A l'intérieur, deux vieux T-shirts, une chemise en chambray, une veste de l'Army. *"Je voyage léger car je finis toujours par porter les mêmes frusques."* Pour Hanni El Khatib, comme pour tous les vrais élégants, le jeu consiste à donner l'impression de ne pas y toucher, d'enfiler un truc le matin, les yeux fermés, et de sortir comme ça, avec une classe d'enfer. Evidemment, c'est un leurre : parce qu'elle va de pair avec sa musique, la chose vestimentaire le passionne et l'obsède. Pendant sept ans, avant de se lancer sur la route armé d'un rock garage et romantique, Hanni El Khatib, 31 ans aujourd'hui, en fit même son métier. Pour la marque de skate Huf, il a dessiné quantité de T-shirts, dont certains sont devenus cultes, et a créé des collections entières. C'est ainsi qu'il a appris à habiller les autres et à s'habiller lui-même.

Comment décrirais-tu ton style ?

Hanni El Khatib – Simple. Primaire. Jean, boots, T-shirt blanc ou noir. Veste militaire, veste en jean ou blouson de cuir. Ma garde-robe est très étriquée, chartée. J'achète tout le temps les mêmes choses. J'ai cinq vestes en jean, quatre vestes en cuir, douze vestes militaires : c'est tout ce que je porte.

Cultives-tu une esthétique ultramasculine parce que tu fais du rock ?

En tournée, les fringues partent en lambeaux. Ce jean-là, un A.P.C., a l'air très vieux mais je l'ai acheté il y a seulement six mois. Depuis, je l'ai porté chaque jour et je ne l'ai même jamais lavé. Il n'y a rien de précieux dans ma garde-robe. J'aime bien que les fringues aient un cachet, une usure, et je suis plutôt violent avec elles.

Qui est bien habillé, selon toi ?

Les vieux mecs, les travailleurs manuels, ceux qui portent la même veste de travail depuis des années. Ils se foutent des apparences. En fait, ils travaillent sur ce je-m'en-foutisme stylistique. Ils le revendiquent. Je crois que je suis un peu comme ça. Je ne peux pas porter des pièces dans lesquelles je ne suis pas complètement à l'aise. Il m'arrive de tomber sur une pièce de créateur que je trouve cool, alors je l'essaie mais devant le miroir ça ne marche pas : trop neuf, trop propre, pas pour moi. Il y a des super pièces qui croupissent dans ma garde-robe simplement parce que je n'ai pas envie de les porter neuves. Elles sont très belles mais je ne suis pas bien dedans.

Quand as-tu commencé à t'intéresser aux fringues ?

J'ai toujours été conscient du style, il me semble. J'ai fait du skate très tôt et les skateurs ont toujours un look. Au début des années 90, gamin, je portais des jeans énormes, baggy, alors que j'étais tout mince. Je coupais le bas aux ciseaux. Les couleurs étaient vraiment horribles : moutarde, bordeaux, marron... J'accompagnais ça d'un T-shirt XXXL. Puis j'ai commencé à porter du Polo de Ralph Lauren. Il existait un vrai culte autour de cette marque. Avec ça sur le dos, tu te sentais appartenir à une sorte d'élite. Quand on est ado, on s'habille toujours comme ses potes, pour faire partie de la bande. J'avais aussi des Wallabees, les pompes des gars du Wu-Tang Clan. Puis, à partir de 20 ans, j'ai commencé à trouver mon propre style, avec beaucoup de vintage, des All Star de Converse, des jeans Levi's que je faisais retoucher un peu, affiner.

C'est là que tu as commencé à dessiner des vêtements ?

Oui, en fabriquant des T-shirts avec des logos à la con, un peu vulgaires, graveleux. Keith Hufnagel, qui possédait une petite boutique de skate à San Francisco, m'a demandé d'en faire pour lui. Puis sa boutique est devenue une marque, Huf, et il m'a proposé de la designer. Je me suis dit que ça ne devait pas être si compliqué. J'ai tout appris à cette époque. Concrètement, je ne sais ni coudre ni monter une pièce. Tout se passait au moment de la fabrication des prototypes. J'étais tout le temps à l'usine et j'ai appris des tas de choses, comme ça, juste en essayant. Quand on travaille sur une veste pour la première fois, on ne comprend pas tout. On lève le bras, la veste se déforme en bas. Pourquoi ? Il faut apprendre à construire les pièces. C'est là que j'ai commencé à m'intéresser au savoir-faire made in USA, à acheter plein de trucs...

Parce que les rockeurs aussi font du shopping ?

Non, pas du shopping. Je suis devenu un malade des friperies, des marchés aux puces. A Los Angeles, nous avons le Rose Bowl, un énorme marché mensuel. Tous les créateurs de Ralph Lauren, Levi's ou autres s'y retrouvent. L'endroit est incroyable. Vous pouvez tomber sur une pile de jeans de cinq mètres de haut. Il faut plonger dedans pour trouver la bonne pièce. Récemment, j'y ai acheté une paire de boots deadstock *(d'anciennes collections jamais portées – ndlr)* des années 50, dans une sorte de daim brun, usé, passé... Incroyable. Et à ma taille ! J'en avais toujours rêvé. Elles m'ont coûté 800 dollars. Je sais que c'est ridicule mais quand je trouve quelque chose que j'aime, je peux devenir complètement dingue. Une fois, j'ai découvert des T-shirts à poche de chez J. Crew. Ils étaient parfaits. J'en ai acheté quinze d'un coup, ça m'a coûté 300 dollars. Du coup, j'ai balancé tous mes vieux T-shirts. Ma copine s'est foutu de moi pendant des heures...

Penses-tu que la mode est une discipline créative comme les autres ?

Pour moi, il n'existe pas de hiérarchie entre la musique, la réalisation, le dessin, la mode... Ça reste à chaque fois la même mécanique : on part d'une feuille blanche et on invente quelque chose, en étant à la fois dans la technique et dans l'inspiration. Moi, j'ai besoin de m'isoler, de ne pas être influencé, même inconsciemment. C'est pour cela que je n'irai jamais sur tous ces blogs de mode. ■

"pour moi, il n'existe pas de hiérarchie entre la musique et la mode"

dernier album *Will the Guns Come out* (Stones Throw)



fair 2012

+ d'infos sur www.lefair.org

Le fair soutient le démarrage de carrière de 15 artistes par an

RICARD S.A LIVE MUSIC

fnac.com

CONCERTS mars

Avec le soutien du Ministère de la Culture et de la Communication (DGCA), de la SACEM, de la SCPP, de l'ADAMI, du CNV, du FCM, de la SPPF, de Ricard SA Live Music et du Studio des Variétés

la culture avec la copie privée

ART DISTRICT
www.artdistrictband.com

01 > Montpellier Victoire 2 **02** > St Etienne Le Fil **23** > Mulhouse Le Noumatrouff **24** > Annecy Le Brise Glace

CONCRETE KNIVES
www.concreteknives.com

03 > Aubenas Le Bournot **30** > La Défense Chorus des Hauts de Seine

LA FEMME
www.facebook.com/lafemmeressort

PRÉPARATION DU 1er ALBUM

GIEDRÉ
www.giedre.fr

01 > Toulouse Le Bijou **02** > Bordeaux Rock School Barbey **09** > Sannois L'EMB **10** > Payzac Salle de la Bloche **23** > Niort Festival Nouvelles Scènes **28** > Marcy l'Etoile Les Nuits du Loup **29** > La Défense Chorus des Hauts de Seine

HOLLYSIZ
www.myspace.com/hollysiz

15 > Caen le Corgb

+ **ENREGISTREMENT DU 1er ALBUM PRÉVU POUR 2012**

JOHN GRAPE
www.johngrape.com

02 > Reims L'Appart Café **09** > Bordeaux Krakatoa **16** > Sannois L'EMB **23** > Noisiel Ferme du Buisson **24** > St Germain en Laye La CLEF **28** > La Défense Chorus des Hauts de Seine **29** > Chaumont Médiathèque **30** > Reims Excalibur

KIDWITHNOEYES
www.myspace.com/kidwithnoeyes

09 > Montpellier Le Trioletto **15** > PARIS L'International **24** > Clamart Chorus des Hauts de Seine **29** > PARIS Pop In

LAURENT LAMARCA
www.facebook.com/lamarcamusic

03 > Auxerre Le Silex **08** > Nancy Le Crous **17** > Savigny-le-Temple L'Empreinte **22** > Besançon La Rodia **23** > Strasbourg La Laiterie **24** > Lyon Salle des Rancy **31** > Jouy Le Moutiers Centre Culturel

LISA PORTELLI
www.myspace.com/lisaportelli

03 > Saint-Julien-Chapteuil Festival Altitude **10** > Voiries-sur-Marne Salle Polyvalente **16** > Marseille Espace Julien **17** > Dax Festival Chantons sous les pins **20** > Fontaine La Source **23** > Béthune Théâtre Le Poche **24** > Bagneux Chorus des Hauts de Seine **30** > Montreuil Chant'apport **31** > Soligny Chant'apport

MANCEAU
www.manceau-music.com

01 > Rennes L'Ubu **23** > Clermont Ferrand La Coopérative de Mai

EMEL MATHLOUTHI
www.emelmathlouthi.com

06 > PARIS Café de la Danse **07** > London (UK) Richmix **16** > PARIS Institut du Monde Arabe **22** > Chatenay-Malabry Le Pédiluve **28** > La Défense Chorus des Hauts de Seine **29** > Marseille Festival Babel Med **30** > Guyancourt La Batterie **31** > Coutances Théâtre de Coutances

OH! TIGER MOUNTAIN
www.ohtigermountain.blogspot.com

06 > Bordeaux El Chicho **07** > Rennes Festival les Embellies **08** > Toulouse Le Cri de la Mouette **09** > Montpellier Le Trioletto **21** > La Défense Chorus des Hauts de Seine

PEAU
www.peaumusic.bandcamp.com

13 > Chambéry Campus de Jacob Bellecombette **14** > Chambéry Médiathèque Georges Brassens **15** > Bassens Auditorium du CHS de la Savoie **21** > Marseille Festival Avec le Temps - Espace Julien **24** > Aubenas Le Bournot

+ **PRÉPARATION DU 2e ALBUM PRÉVU POUR 2012**

SARAH W_ PAPSUN
www.papsun.com

08 > Poitiers Confort Moderne **09** > Rennes Les Embellies **17** > PARIS Point FMR **28** > La Défense Chorus des Hauts de Seine

+ **ENREGISTREMENT DU 1er ALBUM PRÉVU POUR 2012**

THE SHOES
www.theshoes.fr

08 > Lausanne (CH) Les Docks **16** > Perpignon Tilt Festival **17** > Nice Théâtre Lino Ventura

RETROUVEZ LES ARTISTES FAIR 2012 AU FESTIVAL CHORUS DU 17 AU 31 MARS

Concrete Knives, Emel Mathlouthi, Giedre, John Grape, Kidwithnoeyes, Lisa Portelli, Oh! Tiger Mountain, Sarah W_ Papsun, The Shoes

DANS LE CADRE DE fair : la tour

DÉCOUVREZ LES ARTISTES FAIR 2012 EN SHOW-CASE FNAC

Manceau Rennes 01/03 • **Sarah W_ Papsun** Poitiers 08/03 • **John Grape** Bordeaux 09/03 & Parly 2 24/03 • **Oh! Tiger Mountain** Montpellier 09/03 • **Quadricolor** Nice 16/03 • **Laurent Lamarca** Strasbourg 23/03 • **Art District** Annecy 24/03 • **Et Caravan Palace (fair 2009)** Caen 15/03

OÜI FM · les inRockuptibles · FERAROCK · Say It Again · DEEZER · Libération · france 4



Oslo, 31 août
de Joachim Trier

Une journée à Oslo dans la vie d'un jeune toxico sortant de rehab. Beau film d'un réalisateur inspiré par Joy Division, entre espoir de renouer avec le monde et pulsions de mort.

Où sont les dandys d'antan ? Celui du *Feu follet*, roman de 1931 de Pierre Drieu La Rochelle, s'est transformé en hipster norvégien 2011 dans cette libre variation du cinéaste Joachim Trier – Louis Malle l'avait déjà adapté en film en 1963. Ils ont en commun d'être d'ex-junkies sortant de rehab, la mélancolie insondable au cœur. Pendant une journée à Oslo, Anders tentera de renouer avec ses amis, sa famille, postulera à un job de journaliste dans une revue où l'on passe "Sex & the City *au prisme de Schopenhauer*", traînera dans les bars et luttera contre ses pulsions de mort.

Une seule journée dans un film, cela peut paraître long, mais ça permet à *Oslo, 31 août* de prendre tout son temps pour regarder un spectacle d'une triste beauté : les derniers feux de l'été, la flamme d'une existence qui vacille. Cette patience autorise un autre luxe, un beau moment : capter, dans un parc, une conversation d'une dizaine de minutes entre Anders et un vieil ami sur leurs trajectoires respectives. Comme si la vie du film en dépendait. *"J'ai 34 ans et je n'ai rien"*, clame Anders. *"Je joue à la PlayStation avec ma fille"*, lui réplique le copain, marié, deux enfants. La scène croise avec adresse le verbe déployé, la lumière matinale, les visages et regards épris de doute.

"C'est important le gros plan, ça ne devrait pas être synonyme de télévision *mais de Dreyer ou Bergman"*, tonne Joachim Trier, rencontré lors de son passage à Paris. Le jeune homme se définit comme francophile *"parce qu'il existe un amour éhonté, intègre du cinéma en France qui n'existe pas en Norvège"*. Son premier long, *Nouvelle donne*, parlait déjà de jeunes branchés ambitieux à Oslo : Nouvelle Vague dans la forme, New Order dans la BO. Pour rester dans la comparaison avec le groupe mancunien, "Nouvelle donne *ressemblait à leur compile* Substance, *comme un regard dispersé sur ma jeunesse ;* Oslo, 31 août *est un pas en arrière, vers Joy Division, celui du live*



aux Bains-Douches, dont on aurait enlevé toute la production pour ne garder que les riffs", selon Trier.

De fait, le film tend vers une certaine économie, dégraissé du message prévisible sur la drogue, de personnages attendus (l'ex-petite amie, la sœur, laissées hors champ), de la tentation du portrait générationnel de trentenaires *("c'est juste que je fais des films sur les gens de mon entourage")*. Il se tait petit à petit, et laisse parler la musique. Dans cette progression, les fêtes noyées par les DJ (Glass Candy, Daft Punk, A-ha) ne sont plus les stations obligatoires du hipster, mais un espace mental, l'humeur titubante d'Anders.

Joachim Trier double son film d'un bel hommage à Oslo – qu'il appelle *"la banlieue de l'Europe"* pour son côté provincial. Mais qui le fascine aussi par son aspect schizophrène, *"riche mais pleine de drogués, qui fait rêver les Norvégiens mais potentiellement pleine d'ennui"*. Trier mêle images personnelles en super-8, films d'archives et scènes de rue tournées à l'arrache dans un tourbillon commenté par les habitants, qui évoquent candidement leurs souvenirs et leurs espoirs.

Joachim Trier a le talent d'éviter l'apitoiement facile et le portrait noir monochrome

Cette matière documentaire impromptue crée peut-être le dialogue le plus décisif d'*Oslo, 31 août*. Entre une ville parlant dans ses rêves (comme Berlin dans le roman *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin), son inconscient collectif, et Anders. La conversation est plus sensorielle que strictement verbale. Les mots chatoient plus qu'ils n'imposent des idées toutes prêtes sur le sens de la vie. Cela achève de sortir le film du solo suicidaire posé sur rails. On vogue plutôt dans une belle dérive. Un voyage sans autre bagage que le talent de Trier à éviter l'apitoiement facile et le portrait noir monochrome.

La peinture serait plutôt impressionniste, grâce à la présence délicate, nuancée, de son interprète Anders Danielsen Lie, à la fois très pur et autodestructeur. Le double positif, solaire, d'un autre Anders, malheureusement réel : Anders Breivik, le responsable des attaques à Oslo en juillet 2011 qui avaient entraîné la mort de 77 personnes. Lie était déjà dans *Nouvelle donne*, et Trier espère le suivre au fil des années, comme son Antoine Doinel personnel. Joachim Trier serait-il collé aux hipsters ? *"Mon troisième film s'élargira au portrait de famille et devrait plutôt pencher vers les Smiths : son titre est* Louder than Bombs." **Léo Soesanto**

Oslo, 31 août de Joachim Trier, avec Anders Danielsen Lie, Hans Olav Brenner, Ingrid Olava (Nor., 2011, 1 h 37)

raccord

la guerre de Trois D

Michel Chion avait vu juste lorsqu'il écrivait, dans ces pages, que le plus spectaculaire dans la version 3D de Star Wars épisode 1 *serait le générique et son fameux texte déroulant vers l'infini. C'est hélas la seule curiosité de ce film anémique et puéril, que le relief n'a pas, comme par miracle, rendu meilleur – mais quelle idée, George ? Deux ans après qu'*Avatar *a fait de la 3D une hypothèse crédible, l'avenir de cette technologie n'est toujours pas joué, tant les studios refusent, le plus souvent, de la considérer comme autre chose qu'une dîme (voir* Ghost Rider 2 *de Neveldine et Taylor, pauvre baudruche 3Dégonflée), et, partant, les spectateurs comme des nigauds. Il suffit pourtant de comparer l'affreuse langue en relief de Jar Jar Binks aux courbes miraculeuses de Kate Winslet dans la version 3D de* Titanic *(sortie prévue en avril) pour ne pas céder au fatalisme mercantile. Dans la demi-heure qu'on a pu en voir, la conversion est proprement spectaculaire, donnant à repenser le rapport, central dans toute l'œuvre de Cameron, entre l'homme et la machine. On y reviendra.*

Ainsi, lorsqu'un véritable cinéaste s'en donne les moyens artistiques et financiers (18 millions de budget, 60 semaines de travail), la 3D peut être un formidable outil de mise en scène – pas une révolution, non, juste, et c'est déjà beaucoup, un outil, comme choisir de faire un film en noir et blanc, en 4/3 ou 16 mm. Un autre immense cinéaste l'a prouvé cette année au festival de Berlin, avec un film tout feu tout flamme : Tsui Hark.

Son Flying Swords of Dragon Gate *est, comme on pouvait s'y attendre, une expérience folle, l'occasion pour ce virtuose de la surface de repenser de fond en comble sa mise en scène, gagnant en plasticité ce qu'il perd en vitesse. Comme s'il n'assemblait plus des plans mais de la gomme. Dément. La guerre de Trois D aura bien lieu.*

Jacky Goldberg



Jean Dujardin et Guillaume Canet

Les Infidèles
de Jean Dujardin, Gilles Lellouche…

Entre comédie bas du front et épanchements de comptoir débraillés, une pénible enfilade de sketches et de clichés sur ces grands garnements que sont les hommes.

Plus grand-chose ne semble résister à Jean Dujardin. *"Man of the year"* selon les magazines spécialisés, chouchou du public récompensé de tous les prix d'interprétation que compte la planète cinéma pour son rôle dans *The Artist*, l'acteur peut aussi, sur un coup de tête et une mauvaise idée, mobiliser un casting cinq étoiles autour de son nom. Avec la complicité de son *partner in crime* Gilles Lellouche, il a écrit, coréalisé, et décidé de squatter chaque plan de ces *Infidèles* : une comédie à sketches rutilante qui voudrait renouer avec l'irrévérence de la comédie italienne des années 60-70. Entouré de tout le cinéma français qui gagne (Michel Hazanavicius, Fred Cavayé, entre autres, aident à la mise en scène ; Guillaume Canet, Manu Payet à l'interprétation), le tandem Dujardin-Lellouche s'est donc offert pour sujet de scandale l'infidélité en amour : comment elle naît, d'où elle vient, ce qu'elle dit des hommes en 2012.

Une vaste question, à laquelle le film n'apporte heureusement pas la réponse pressentie : à aucun moment il ne fait la promotion rigolarde du supermacho et désamorce assez vite les soupçons de sexisme qu'avait entretenus l'affaire de ses affiches censurées. Il serait même plutôt du côté de la critique, déclinant dans chaque sketch les grosses ficelles psychologiques qui mènent ses personnages à tromper leurs femmes : la misère sociale vécue comme castration chez Hazanavicius, la peur de vieillir, le poison du quotidien conjugal ou, pourquoi pas, un vieux désir pédé trop longtemps refoulé.

Entre la comédie potache, parfois réellement désinhibée, et le drame très sérieux, *Les Infidèles* ne décide pas vraiment : c'est du Dino Risi qui s'excuse d'être monstrueux, du Bertrand Blier normalisé, sans la bizarrerie *freak* de *Tenue de soirée*, cité pourtant en continu. Malgré tous ses efforts pour paraître affreux, sale et méchant (rarement on aura vu personnages plus grossiers dans le cinéma français), le film aboutit à une impasse très consensuelle : l'infidèle est un type paumé, un sentimental qui s'ignore, un bon *loser*. L'un des sketches les plus pénibles (il y a pourtant concurrence), celui d'Emmanuelle Bercot, nous apprend même que l'infidèle peut être une femme. Ce qui n'est pas la moindre des révélations.
Romain Blondeau

Les Infidèles de Jean Dujardin, Gilles Lellouche, Emmanuelle Bercot, Alexandre Courtès, Fred Cavayé, Michel Hazanavicius et Eric Lartigau, avec Jean Dujardin, Gilles Lellouche (Fr., 2012, 1 h 48)

Extrêmement fort et incroyablement près de Stephen Daldry

avec Thomas Horn, Max von Sydow (E.-U., 2011, 2 h 08)

Le deuil très mélo d'un orphelin du 11 Septembre. Lorsque le film se termine, trois sommations se dressent dans notre esprit : 1. Il ne faut pas se prendre pour Salinger. 2. Il faut interdire la musique d'accompagnement dans les films. 3. Il ne faut pas faire d'enfants, et surtout pas des petits garçons intelligents, ça vous tape trop sur le système. Adapté du livre de Jonathan Safran Foer, le film raconte le périple semé d'embûches d'un enfant obsédé par la quête de son père mort le 11 septembre 2001, à travers New York et Central Park. Le film emprunte les pires tics du cinéma indépendant américain (éclats pittoresques, montage comme pseudo collage poétique, personnages tous piqués d'un grain de folie sympathique, confusion entre le génie et le n'importe quoi brouillon) et les ficelles les plus grossières du cinéma commercial (tire-larme poussif et tourments solubles dans le culte du câlin – cf. le personnage obèse mais sensible, à l'image du film, qui veut faire des "hugs" à tout le monde). Il se perd surtout dans d'invraisemblables trouvailles de scénario où la lourdeur des dispositifs affectifs (le petit garçon traumatisé logorrhéique va s'entendre comme larron en foire, voyez-vous ça, avec le déporté devenu muet – heureusement que Max von Sydow apporte sa classe au rôle) rend allergique pour un bon moment au genre du film psychologique. **Axelle Ropert**

lire portrait de Max von Sydow p. 34





En terrains connus

de Stéphane Lafleur avec Francis La Haye (Can., 2011, 1 h 28)

Le quotidien banal de quelques Québécois regardé avec une délicate ironie.

Il y a des cinéastes pour lesquels l'essentiel est de mettre en place une situation avec des comédiens, de dérouler une intrigue, puis de tenter d'en capter des éclats avec une caméra tête chercheuse. Il y en a d'autres qui préfèrent d'emblée définir un cadre, un décor devant lequel ils poseront leur caméra, avant de faire entrer des personnages dans ce dispositif. Stéphane Lafleur appartient plutôt à la seconde école, pour laquelle la présence humaine est un phénomène intéressant mais aléatoire, voire intempestif. Idem pour la parole, qui ne découle pas d'un processus organique. C'est plutôt une sorte d'aberration avec laquelle il faudra composer.

D'où une lenteur certaine, une raideur assumée du cadre fixe, dont le corollaire est l'humour omniprésent du cinéaste, qui regarde ses personnages aussi dérisoires qu'improbables avec une componction à laquelle on ne peut résister. Il suffit pour s'en convaincre de voir la simple scène inaugurale du film, où le héros (si l'on peut dire), emmitouflé dans sa parka, balaie longuement avec une "poêle à frire", c'est-à-dire un détecteur de métaux, le sol gelé d'un terrain vague de son bled martien au fin fond du Canada. La sérénité de la scène, l'opiniâtreté du personnage, la chute de l'épisode – il exhume de la neige une petite voiture – sont représentatifs de la désinvolture amusée avec laquelle le cinéaste considère le réel. Ce catalogue minimaliste, parfois proche de la peinture (Edward Hopper), parfois décoratif et anecdotique, est de toute façon bien plus stimulant que certains drames lyrico-poseurs – comme l'autre Québécois, *Café de Flore*. **Vincent Ostria**

L'Hiver dernier

de John Shank

avec Vincent Rottiers (Bel., Fr., 2011, 1 h 43)

Néowestern dans les plaines de l'Aubrac.



Le cinéma européen fantasme sur le western délocalisé (*La Fin du silence*, *Bullhead*). Et *L'Hiver dernier* en serait le stade ultime, avec son réalisateur élevé entre l'Amérique et la Belgique, qui tourne son film en France. Le film rêve de *La Balade sauvage* de Terrence Malick en Aveyron avec un jeune fermier à la place de Martin Sheen. Il parvient souvent à cet enracinement forcé, grâce à l'œil de John Shank, pour dessécher l'Aubrac en contrée primitive. La réalisation tient l'ensemble et le genre comme un fort imprenable, à l'image de son personnage principal, accroché de père en fils à sa terre, et sur qui le grand capital ne passera pas. Ce monde de mecs faits rocs est tempéré par un impeccable casting féminin (Anaïs Desmoutiers, Florence Loiret Caille). Mais il faut Bresson garder : on reste dans une pudeur renfrognée, élégante, où le héros préfère se dissoudre littéralement dans la nature que de surprendre un peu le spectateur. **Léo Soesanto**

capricci présente

Après *À l'ouest des rails*

Deux films de Wang Bing au cinéma



和凤鸣

Fengming

Chronique d'une femme chinoise

Un témoignage bouleversant sur un épisode méconnu de la Révolution Culturelle

Une œuvre politique majeure et une grande histoire d'amour

EN SALLE LE 7 MARS

Retrouvez aussi *Le fossé* de Wang Bing LE 14 MARS



en salle

polar et la manière

On évoque si souvent les codes originels du polar hollywoodien classique pour constater leurs multiples réinventions (par Melville, la Nouvelle Vague, le Nouvel Hollywood...) qu'on en oublierait presque à quoi ils ressemblent. Le cycle matinée du MK2 Quai-de-Loire sera l'occasion de se remettre à jour : sept incontournables seront présentés chaque samedi et dimanche jusqu'au 29 avril, dont *Le Faucon maltais* (Huston), *Le Grand Sommeil* (Hawks), *Crime passionnel* (Preminger), mais aussi *Arsenic et vieilles dentelles*, mariage du genre avec la comédie concocté par Capra en 1944.

cycle matinée Film noir au MK2 Quai-de-Loire, Paris XIX^e^, du 10 mars au 29 avril, www.mk2.com

hors salle

étonnez-nous, Benoît

En attendant la sortie des *Adieux à la reine*, un retour sur l'œuvre de Benoît Jacquot semble à-propos. Xavier Lardoux, critique à *Télérama* et *Etudes*, s'est longuement entretenu avec le cinéaste, ainsi qu'avec ses collaborateurs (ses nombreuses actrices, mais aussi ses producteurs, chefs opérateurs...). Leur discussion introduit l'essai, qui retrace ensuite la carrière de Benoît Jacquot film par film, distinguant son travail de cinéma et de télévision. L'auteur propose une approche historique tout en livrant des pistes d'analyse pour chacune des œuvres.

Le Cinéma de Benoît Jacquot de Xavier Lardoux (Editions PC/INA), 236 pages, 34 €

box-office

poulains & canassons

Belle envolée pour les ados surpuissants de *Chronicle* : ils prennent la tête des entrées parisiennes en première séance avec 2528 spectateurs pour 16 copies. Toujours dans la capitale, *Cheval de guerre* débute plus calmement avec 891 entrées dans 17 salles, mais sa campagne est loin d'être perdue en province. Parmi les grosses machines, *La Dame de fer* (258300 entrées-France) se fait éclipser par *Voyage au centre de la Terre 2* (433800 spectateurs). Revenu dans la course dans une large combinaison, *The Artist* vient quant à lui de passer la barre des 2 millions.

autres films

Le Territoire des loups de Joe Carnahan (E.-U., 2012, 1 h 57) **Rives** d'Armel Hostiou (Fr., 2011, 1 h 18)



Martha Marcy May Marlene de Sean Durkin

avec Elizabeth Olsen, Sarah Paulson, Brady Corbet (E.-U., 2011, 1 h 42)

Le face-à-face névrotique finement décrit de deux sœurs, l'une yuppie, l'autre baba.

La folie, grande affaire du cinéma américain contemporain ? Depuis quelque temps, en effet, se multiplient les films embrassant les visions psychotiques de personnages borderline, faisant ainsi trembler la paroi, ontologiquement fine au cinéma, entre le réel et le fantasme – Polanksi et Lynch ont fait des petits... On avait noté cette tendance lors du dernier Festival de Cannes (*Minuit à Paris*, *Take Shelter*, *Le Complexe du castor*), elle s'est depuis confirmée, avec *J. Edgar*, *Twixt* de Francis Ford Coppola (à venir) et aujourd'hui, donc, *Martha Marcy May Marlene*.

Le film, premier long métrage de Sean Durkin révélé à Sundance puis à Un certain regard en 2011, s'ouvre sur la fuite d'une jeune fille, hagarde et dépenaillée, qui trouve refuge chez sa sœur, quelque part dans l'Etat de New York. D'où vient-elle et que fuit-elle, on ne l'apprend qu'au fur et à mesure, à la lumière de va-et-vient entre un présent faussement rassurant et un passé vraiment flippant. Avant d'être recueillie par sa sœur, Martha a en effet passé plusieurs années au sein d'une secte, dirigée par le charismatique John Hawkes, où son identité a progressivement été effacée, du moins altérée. En témoigne les nombreux patronymes que se trimballe la belle aux quatre M, merveilleusement interprétée par Elizabeth Olsen (la petite sœur des effrayantes jumelles).

Heureusement, Durkin ne se contente pas de mettre dos à dos l'individualisme petit bourgeois (incarné par la sœur et son époux yuppie, parfaite baudruche bergmanienne) et le totalitarisme soft de la secte postbaba. La force de *MMMM* réside plutôt dans sa capacité à créer, par le montage et par un sens du cadre évoquant parfois Gus Van Sant, des échos purement sensoriels, à baigner ses personnages dans un flux cotonneux qui rend la violence quotidienne d'autant plus horrible qu'elle ne s'appuie sur rien de tangible. La folie est ainsi partout et nulle part, dans ce beau et mystérieux film.

Jacky Goldberg

De mémoires d'ouvriers de Gilles Perret

(Fr., 2012, 1 h 19)

Evocation ample et précise du monde ouvrier.

A travers l'évocation de l'histoire des ouvriers en Savoie, c'est toute la problématique des travailleurs du monde industriel qui est soulevée par Gilles Perret. Un documentaire qui pourfend bien des clichés par sa précision. On y voit par exemple comment les paysans faisaient les meilleurs ouvriers et comment certains travaillaient à la fois à l'usine et aux champs. Le film est tout aussi pertinent quand il aborde le présent : on apprend comment des firmes internationales jouent au Monopoly avec les entreprises, et pourquoi la qualité et le suivi du travail s'en ressentent. Par ailleurs, on est frappé (dans certains extraits d'archives d'actualités) par la doctrine industrielle d'antan, dont l'enjeu était de dompter la nature, quitte à la violer. Un système dominateur et viril où l'écologie n'entrait pas en ligne de compte. Ça n'a guère changé. **Vincent Ostria**





La Légende de Kaspar Hauser de Davide Manuli (à gauche, Vincent Gallo)

Rotterdam terre d'asile

Du jeune cinéma grec, Sophocle chatouillé par Jeanne Balibar, Takashi Miike qui passe le film de procès à la moulinette du jeu vidéo, Vincent Gallo en shérif-DJ.

Méritante tête chercheuse du cinéma indépendant mondial, le Festival de Rotterdam s'est fait cette fois terre d'asile : pour les docus de l'artiste/activiste chinois Ai Weiwei (interdit de quitter son pays) ainsi que le Festival des arts visuels de Damas (en exil pour cause de Syrie à feu et à sang). Comme chaque année, elle accueillait aussi le CineMart, marché de coproduction de films indés dont le casting de projets en cours était alléchant : y étaient ainsi présentés **Night Moves** de Kelly Reichardt (sur des écoterroristes) et **Duncharon** de la Grecque Athina Rachel Tsangari, film de SF bricolé qui s'annonce aussi barré que son *Attenberg*.

la Grèce était au cœur de très bons films du festival

La Grèce était d'ailleurs au cœur de très bons films du festival, et contredisait l'actualité en montrant que le dénuement des moyens n'est pas un problème. **L** de Babis Makridis (écrit par le scénariste de *Canine*) est ainsi la réponse hellène et déflationniste à *Drive* : même héros accro au volant (au point de dormir dans sa voiture) et chauffeur pro, mais pour une comédie grinçante, statique, où la masculinité, les rôles en société et la fameuse rigueur économique y sont démantelés. **Par exemple, Electre**, de Jeanne Balibar et Pierre Léon, prend Sophocle comme prétexte pour faire descendre le théâtre dans la rue et libérer les textes, la parole. Le film transcende le quotidien avec grâce et surtout pas grand-chose : Balibar chante ses mails, Edith Scob se fait tragédienne dans une voiture de métro et des entretiens avec des sponsors culturels sont rejoués comme chez Ionesco. Même dénuement chez le charmant **He Was a Giant with Brown Eyes** d'Eileen Hofer, au point que le film se fiche de choisir entre fiction et documentaire : le retour d'une ado dans son Azerbaïdjan natal y est capté avec des tâtonnements d'une grande délicatesse.

Mais à Rotterdam, les films savent aussi s'amuser : le prolifique Takashi Miike y donnait la première mondiale d'**Ace Attorney**, adaptation live du jeu *Phoenix Wright* (sur Nintendo DS) où les codes du film de procès explosent, transformés en duels bariolés, entre *Lady Oscar* et *Minority Report*, et où "objection !" se dégaine comme un flingue. Inconséquent mais plaisant.

Autre jolie trahison consentie, **La Légende de Kaspar Hauser**, de Davide Manuli : cette relecture très perso et surréaliste de l'enfant sauvage (déjà adapté par Herzog) se rapproche de Robinson Crusoé, avec Vincent Gallo en shérif-DJ. Comme son héros, le casque vissé aux oreilles, mieux vaut battre la mesure avec ce film-mix, soutenu par la partition electro de Vitalic.

Léo Soesanto



Coll. Prod DB

Un jour à New York de Stanley Donen et Gene Kelly (1949)

ce corps bondissant s'épanouira dans la joie, à l'inverse de son grand frère miroir Fred Astaire

où il y a Gene, il y a du plaisir

Passionnante biographie du miraculeux danseur/acteur/cinéaste, immortel dans *Chantons sous la pluie*.

How can we know the dancer from the dance ?" C'est par cette belle question de Yeats qu'Alain Masson lance sa biographie de Gene Kelly dont il évoque avec finesse et pudeur les différents épisodes. Né à Pittsburgh en 1912, il est aussitôt capturé par la danse sous l'égide d'une mère qui mettra toute sa nichée sur la piste. Associé à son frère au sein des Kelly Brothers, il se montre cependant un peu réticent à la pratique, se rêvant plutôt en sportif, option base-ball et hockey par exemple – il en concevra la danse comme extension de la gymnastique.

Il commence en 1938 à Broadway et son succès amène les studios à s'intéresser à lui. Malgré un premier rôle avec Judy Garland et un succès avec *La Reine de Broadway* (Charles Vidor), il végète un peu avant que Donen et Minnelli n'inventent avec lui les chefs-d'œuvre de sa carrière (*Chantons sous la pluie*, *Beau fixe sur New York*, *Le Pirate*, *Un Américain à Paris*). La fin des années 50 et sa rupture avec Donen à la suite de l'échec de *Beau fixe sur New York* amorcent une période plus difficile où il se réfugie en Europe (notamment à l'Opéra de Paris). Il continue à se montrer dans des shows commémoratifs et réalise un certain nombre de films restés obscurs, si ce n'est une comédie musicale *(Hello, Dolly !)* avec Barbra Streisand en 1969, avant de mourir en 1996, célébré par Hollywood mais tristement isolé par les soins tyranniques de sa dernière femme.

Ecrite avec le souci artistique de faire sans cesse la balance entre la vie d'un homme et le mouvement physique du danseur, cette biographie pose de belles questions : qu'est-ce qui donne naissance au corps d'un danseur ? Est-ce l'enfance communautaire où très tôt le goût du spectacle fonde le rapport aux autres ? Ou plutôt une vocation contrariée de sportif qui trouva dans la danse comme la version épurée d'un exercice athlétique ? Le génie d'un danseur peut-il être aussi ce qui l'encombre industriellement parlant ?

Dans un passage passionnant, Masson analyse la difficulté qu'eurent les studios avec Gene Kelly au début, ne sachant comment employer ce corps si bondissant qui faisait exploser les cadres et qui s'épanouira dans la joie, à l'inverse de son grand frère miroir Fred Astaire qui élèvera la mélancolie au rang de pure ligne abstraite : l'un danse les pieds ancrés dans la terre et projette l'espace, l'autre, le regard rivé sur l'horizon, concentre son corps.

Mais encore, Gene Kelly n'a-t-il pas simplifié la danse au point de la rendre universellement compréhensible, soustraite aux particularismes et d'une transparence totale ? Et dans la prolongation de ce geste où l'harmonie doit être entière, Gene Kelly n'est-il pas l'homme qui a fait de la danse un art complet, le mouvement commandant le scénario, la mise en scène, le cadre, le danseur devant passer en toute fluidité du rang de chorégraphe à celui d'acteur, puis de metteur en scène ?

Et retour des coups de bâton de la vie organique, comment faire durer un génie si vulnérable, lorsque le danseur devient peu à peu un corps vieillissant en exil, bouté du cinéma américain toujours avide de fraîcheur, momentanément accueilli par un Jacques Demy qui, dans *Les Demoiselles de Rochefort*, déposa sur la vigueur déclinante des jambes la poussière fine du temps qui passe ?

Axelle Ropert



Gene Kelly par Alain Masson (Folio), 287 pages, 9,90 €

dvd



Le Livre noir
d'Anthony Mann

La Révolution française campée comme un film noir dans une série B trépidante et anxiogène.

Le film Bien avant les mélanges de genres comme *Cowboys & envahisseurs*, Anthony Mann pratiquait le décloisonnement, plongeait ses westerns (comme *Winchester 73*) dans des humeurs de film noir. Même technique pour *Le Livre noir*, mais appliquée au drame historique, période Révolution française. En pleine Terreur, un agent de La Fayette s'infiltre dans l'entourage de Maximilien Robespierre pour aider à le renverser. Celui qu'on surnommait "l'Incorruptible" (mais qui refuse le sobriquet de "Max" dans le film) le charge de retrouver un document compromettant volé : la liste des ennemis qu'il va envoyer à la guillotine.

Peu importe la reconstitution souvent approximative : Robespierre, décrit en *"fanatique avec une perruque et un esprit tordu"*, vit sous une boulangerie filmée comme la salle des machines d'un navire. Réalisé avec un budget étriqué, *Le Livre noir* est d'abord un tour de force visuel. Aidé de son chef opérateur fétiche, John Alton, et de la magie de l'éclairage et d'angles de caméra tarabiscotés, Mann transforme chaque pièce en piège claustrophobe, chaque rue en théâtre d'ombres anxiogène. Avec quelques transparences et une poignée d'acteurs filmés en gros plan à même la narine, Mann obtient des scènes de foule franchement menaçantes. Le film s'aventure même chez Hitchcock le temps d'une longue poursuite finale.

Le Livre noir n'est pas un grand Mann et se regarderait plutôt comme une série B trépidante, où la mise en scène emporte le morceau. Une sorte de *24 heures chrono* poudré, au casting de méchants plus charismatiques – Arnold Moss en tête, en Fouché louche – que son héros. Mais le sens virtuose de Mann pour la dureté, le tragique et la paranoïa y est à l'œuvre. Que ce soit dans l'idée d'une opinion publique trop manipulable, versatile, ou dans l'éternel retour de l'autoritarisme : si Napoléon sert de coda ironique, le film anticipe d'un an les débuts

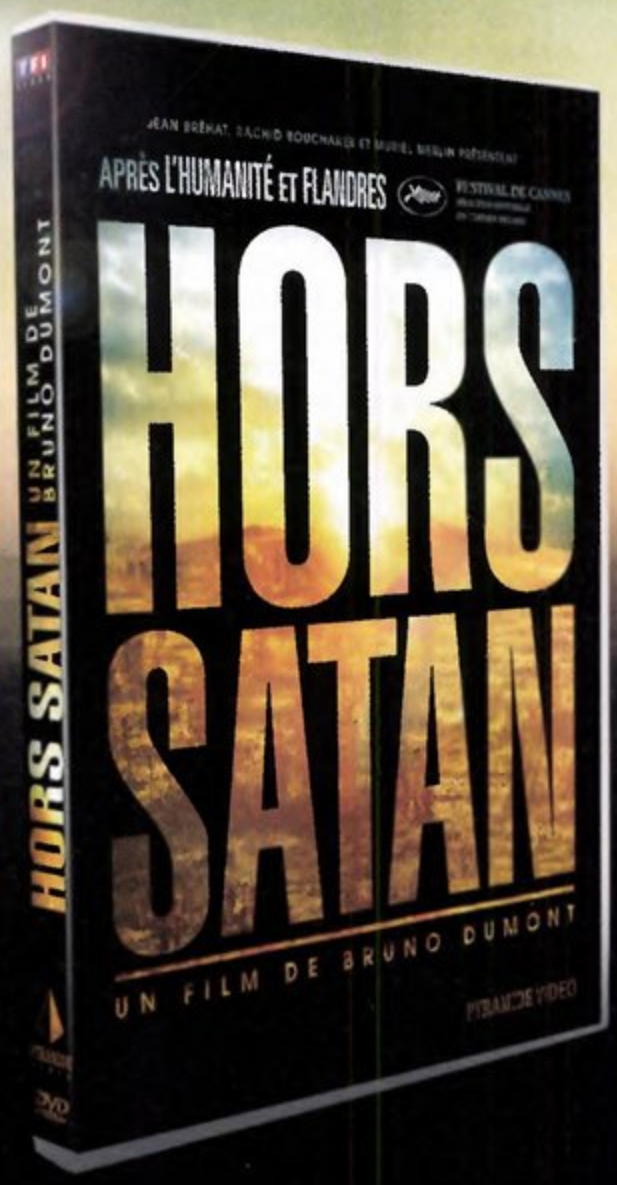


du maccarthysme, sa liste noire d'artistes suspectés de communisme, et d'un demi-siècle l'ère Bush Jr. et son usage de la torture (qui fait flirter *Le Livre noir* avec le gothique). Visionnaire, Mann ne pouvait prévoir le sourire du spectateur français circa 2012 devant sa présentation de la France en 1794, en proie à *"l'anarchie, la misère et la peur"*, filmée comme un spot de campagne présidentielle : *"C'est la lutte pour le pouvoir... dans quarante-huit heures, la France aura un dictateur, à moins que..."*

Le DVD Présentation pédagogique du film par le réalisateur Jean-Claude Missiaen (les polars eighties *Tir groupé* et *Ronde de nuit*), grand fan de Mann sur lequel il a écrit un livre en 1964. **Léo Soesanto**

Le Livre noir d'Anthony Mann, avec Robert Cummings, Richard Basehart (E.-U., 1949, 1 h 24), DVD Artus Films, env. 15 €

PYRAMIDE VIDEO



APRÈS L'HUMANITÉ ET FLANDRES

« HORS SATAN ne croit en rien mais Dumont a la foi du cinéma dont la fonction primale est de faire des miracles »
LIBÉRATION

« Le plus beau film de Bruno Dumont »
LES CAHIERS DU CINÉMA

EN SUPPLÉMENT

RENCONTRE(S) AVEC BRUNO DUMONT (15 MIN)

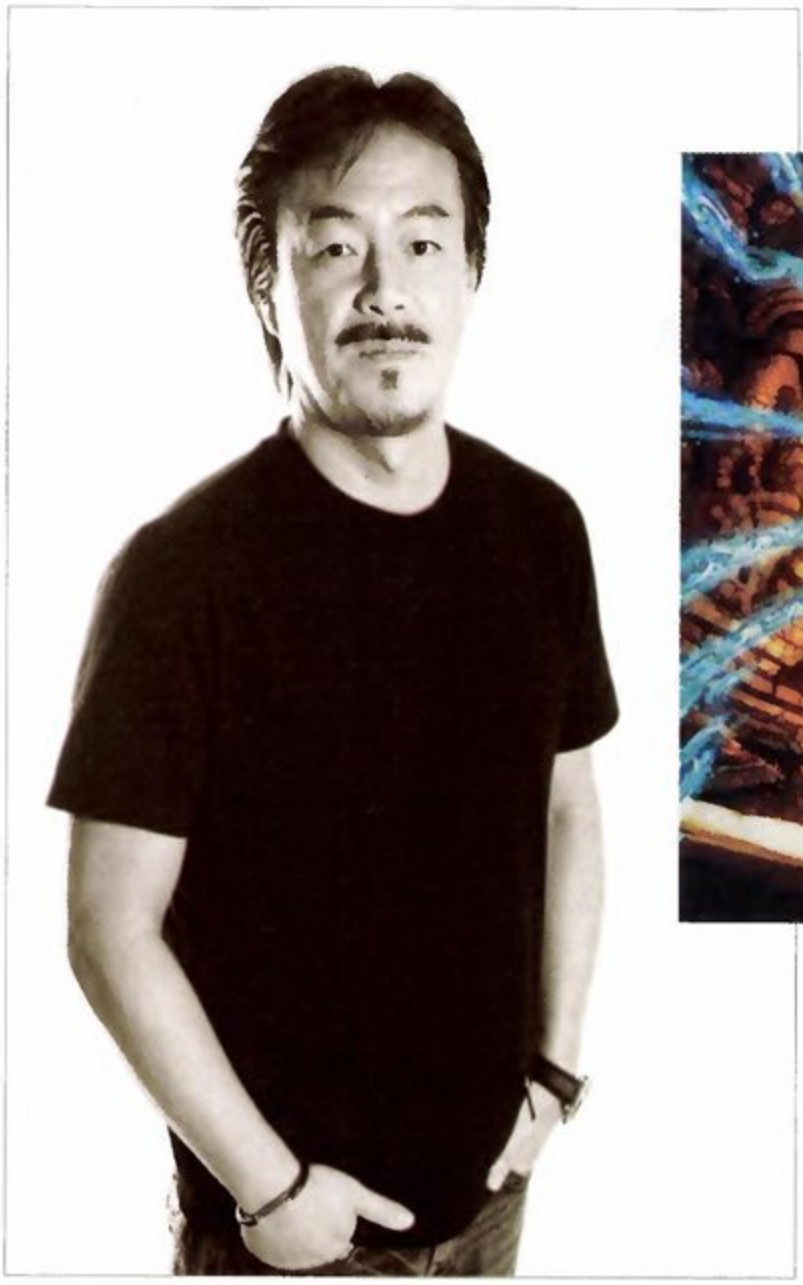
LE FRACAS DES PATTES DE L'ARAIGNÉE
(DOCUMENTAIRE DE AURÉLIEN VERNHES-LERMUSIAUX – 36 MIN)

inRocKuptibles

DISPONIBLE EN DVD

CAHIERS CINEMA

france culture





la vague éternelle

Créateur de *Final Fantasy* en 1987, l'une des plus grandes légendes du jeu vidéo revient avec un jeu médiéval facétieux, *The Last Story*. Ses débuts, ses projets... et son nouveau hobby, le surf : **Hironobu Sakaguchi** se raconte.

à venir

Assassin's Creed 3 s'annonce

Ubisoft a profité de la présentation de ses résultats (en hausse) du dernier trimestre 2011 pour dévoiler la date de parution du troisième "vrai" *Assassin's Creed* après un volet sur fond de croisades et une trilogie à l'époque de la Renaissance. C'est donc le 30 octobre qu'aura lieu la grosse sortie de fin d'année de l'éditeur (avec *Far Cry 3*, attendu le 7 septembre). Ni l'époque à laquelle se déroulera le jeu, ni les machines qui l'accueilleront (PS3, Xbox 360, PC et Wii U ?) n'ont été révélées.

C'est l'histoire d'un homme qui a laissé sa légende en plan. Père de la saga *Final Fantasy*, Hironobu Sakaguchi fait partie des quelques créateurs sans qui le jeu vidéo ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui. En 1987, en donnant naissance, avec une poignée de complices, au premier épisode de la série de jeux de rôle, Sakaguchi tentait un dernier pari : en cas d'échec, il était bien décidé à passer à autre chose. Mais le succès fut immense et, même sans lui, ne se dément pas un quart de siècle plus tard. Puis, séduit par les progrès de l'imagerie de synthèse, il eut des envies de cinéma. Ce fut *Final Fantasy – Les Créatures de l'esprit* (2001), un film à très gros budget plastiquement ahurissant, mais un four au box-office mondial qui mit en péril l'avenir de l'éditeur Square.

Aujourd'hui, Hironobu Sakaguchi, 49 ans, conçoit toujours des jeux. Et, avec son propre studio, Mistwalker, reste fidèle à son genre de prédilection, le JRPG *(Japanese role playing game)*, dont relève sa dernière production, *The Last Story*, sorte de conte médiéval facétieux, modeste et doux mais follement dynamique et débordant de bonnes idées. Un jeu qui ressemble à son jovial créateur à moustaches, qui s'est découvert une nouvelle passion. *"Quand j'étais vice-président de Square, j'avais des obligations de résultat, c'est normal,* se souvient Sakaguchi. *J'ai arrêté il y a neuf ans pour fonder Mistwalker mais, il y a sept ans, je me suis surtout mis au surf. Ça peut paraître bizarre, mais ça m'a beaucoup appris. Certains surfeurs sont prêts à prendre n'importe quelle vague et, finalement, ne montent sur aucune. Pour être un bon surfeur, ce qu'il faut, c'est attendre la bonne vague. C'est devenu ma philosophie."*

S'il passe encore la moitié de son temps à Tokyo, où sont établis les studios avec lesquels sa petite société a développé le joyeux *Blue Dragon*, aux personnages dessinés par le mangaka star Akira Toriyama *(Dragon Ball)*, le sombre *Lost Odyssey* (avec la participation de l'écrivain Kiyoshi Shigematsu) ou, donc, *The Last Story*, Sakaguchi a établi ses quartiers loin du cœur de l'industrie vidéoludique nippone : à Hawaii. Il n'en garde pas moins un regard acéré sur la vie de son pays. Pas besoin d'ailleurs de le pousser beaucoup pour l'entendre dresser un parallèle avec ce que raconte son dernier jeu. *"Les personnages sont des mercenaires qui rêvent de devenir chevaliers,* souligne-t-il, *mais, peu à peu, ils se rendent compte que leur but est vain. Ils en viennent à se demander si, en vivant de façon plus cool, ils n'arriveraient pas mieux à surmonter*



"pour être un bon surfeur, ce qu'il faut, c'est attendre la bonne vague. C'est devenu ma philosophie"

les difficultés, et à se dire qu'ils ne seraient pas plus malheureux, même sans atteindre le but escompté. Ça correspond pas mal à l'état d'esprit actuel des jeunes Japonais. Après les catastrophes de l'année dernière, il y a une remise en cause de notre style de vie. Les gens perdent la motivation et j'ai envie de leur dire : faites comme les héros de The Last Story, *vivez selon vos envies et arrêtez de poursuivre des objectifs inutiles. Quand vous mourrez, il ne restera rien."*

Ne pas en déduire pour autant que le dernier Sakaguchi serait un pur jeu à message. C'est même tout le contraire et, d'ailleurs, l'histoire n'a absolument pas été à l'origine du projet. *"A leur sortie en Occident,* Blue Dragon *et* Lost Odyssey *ont été considérés comme des JRPG un peu trop classiques, avec leurs systèmes de combat au tour par tour,* précise-t-il. *Pour moi, ça a été une grosse remise en cause. Je me suis demandé ce qu'on pouvait faire de neuf pour relancer ce genre un peu vieillissant."*

Le résultat est une aventure resserrée, qui va droit au but sans imposer au joueur de longues heures de batailles pour muscler ses personnages *("C'est comme si on voyageait dans une voiture turbo : on arrive assez vite mais, au moins, pendant le voyage, on a pris son pied")* et mise sur l'action en puisant son inspiration à des endroits inattendus (*Gears of War*, *Assassin's Creed*).

En ce moment, le studio Mistwalker a trois jeux en chantier destinés à l'iPhone. Aux dernières nouvelles, l'un d'eux serait consacré à un certain sport de bord de mer. *"J'ai eu envie de revenir aux sources. Pour le premier* Final Fantasy, *on était quatre plus un programmeur. Là, on développe nos trois jeux à dix. Je retrouve les mêmes sensations, les mêmes plaisirs simples"*, explique Sakaguchi. Qui n'exclut pourtant nullement un retour aux jeux à gros budget ou au cinéma. *"Je suis incapable de savoir ce que je vais faire dans dix ans. Je vais juste attendre, patiemment, qu'une nouvelle vague m'inspire."*

Erwan Higuinen

The Last Story sur Wii (Mistwalker/Nintendo), environ 50 €







Grand Chelem Tennis 2

Sur PS3 et Xbox 360 (Electronic Arts), environ 70 €

Entre le frénétique *Virtua Tennis* et le sérieux *Top Spin*, *Grand Chelem Tennis* vise le juste milieu. Son atout : un système permettant de déclencher ses coups droits liftés ou revers slicés via le stick droit de la manette. Le résultat est un peu léger mais possède au moins le mérite d'offrir une approche différente de ses concurrents.





One Piece Unlimited Cruise SP

Sur 3DS (Namco Bandai), environ 40 €

Paru à l'origine sur Wii, *One Piece Unlimited Cruise* part à l'abordage de la 3DS avec son cocktail d'exploration bondissante et d'action pirate pour rire. Ludiquement efficace mais pas d'une folle originalité, il devrait susciter un attachement exactement proportionnel au goût que l'on a pour le manga d'Eiichiro Oda dont il est adapté.

LE FILM DU MOIS
★★★★
STUDIO CINÉ LIVE
UN CHOC VISUEL ET ÉMOTIONNEL
★★★★
LE JOURNAL DU DIMANCHE
LE MEILLEUR FILM DE CET HIVER
LE FIGARO MAGAZINE
UNE INTENSITÉ INOUÏE !
OUEST FRANCE
FESTIVAL DE BERLIN PANORAMA 2011
OSCARS® 2012 NOMINATION MEILLEUR FILM ÉTRANGER
MATTHIAS SCHOENAERTS
BULL HEAD
UN FILM DE MICHAËL R. ROSKAM
ACTUELLEMENT
PREMIERE STUDIO les inRockuptibles excessif le mouv

la fée cabossée

Malaxé, concassé, détourné, le folk de l'Anglaise **Liz Green** est une des beautés les plus biscornues de ce début d'année. En attendant sa tournée française, rencontre sur ses terres de Manchester.

À marée très basse, à West Kirby, village cossu de bord de mer proche de Liverpool, on peut découvrir dans les roches des traces de pas de dinosaures. C'est sans doute plutôt Dinosaur Jr. ou Tyrannosaurus Rex qui passionnaient ici la jeune Liz Green, quand elle se planquait entre deux dunes pour, au coin d'un feu de camp, fumer des joints en écoutant inlassablement les cassettes qu'elle et ses amis se refilaient. Car Liz Green, et ça se devine sur son premier album, semble avoir tout entendu : la chanson française, le folklore polonais, le folk des Appalaches ou le blues de la préhistoire. D'abord à la maison, avec des parents curieux de tout (papa fut mod), puis sur des cassettes envoyées de tout le pays par d'autres fans, rencontrés sur un forum consacré aux Manic Street Preachers. *"C'était à celui qui découvrirait le truc le plus obscur pour épater les autres ! C'est devenu un jeu de piste : chaque référence me renvoyait à un autre artiste, j'ai tout découvert comme ça, de la politique aux livres en passant par la musique."*

Sa musique, chaos de blues, de folk et autres musiques terriennes, jouée en douceur par une fanfare hardie mais déglinguée, n'est pourtant pas celle avec laquelle cette adolescente en pétard a grandi : elle cite plus The Clash que Tom Waits ou Kurt Weil comme fondations de son univers. Mais ce qui l'a réellement construite n'est pas la musique. Plutôt un atroce eczéma, qui l'a laissée les bras ravinés, les oreilles sans cesse menacées par une nouvelle attaque. *"Je n'arrivais pas à comprendre, avant d'écrire ma chanson* Bad Medicine, *pourquoi les gens ne m'acceptaient pas : j'ai vraiment été ostracisée. Ce n'était pourtant que ma peau..."*

Ça sera suffisant pour que Liz Green quitte le monde, s'enferme dans une bulle et ses chimères. *"À 14 ans, je jouais encore aux Lego et lisais des contes de fées, sombres et effrayants. Avant les chansons, je ne savais pas vraiment comment me connecter aux gens."* De sa voix d'ogresse, détruite, dit-elle, par le tabac, elle se fait alors une spécialité de ces histoires à dormir debout, mi-contes, mi-cauchemars, qui deviendront les cruelles ritournelles de l'album *O, Devotion! "Des contes de fées où il y a de la crasse, de la boue. Par mon éducation, j'ai les pieds sur terre. Mais la tête ailleurs."*

On la retrouve à Manchester, où elle vit depuis dix ans, dans son café fétiche : le Fuel. Là, dans ce joli refuge bohème, elle a longtemps été cliente assidue des scènes ouvertes, puis cuistot, puis chanteuse donc, quand elle se décida enfin à monter sur la petite scène. *"Je n'avais que deux chansons en stock, mais on m'a réservé un triomphe."* Dans le public, un jeune homme possède un petit studio d'enregistrement : il l'invite à coucher ces ébauches sur bandes. Sans prévenir Liz Green, il envoie les titres à l'énorme festival de Glastonbury, qui a lancé un concours de jeunes talents non signés. Elle ne le découvre qu'en recevant, incrédule, un coup de fil du festival lui annonçant qu'elle a remporté les présélections.

Sur scène, elle triomphe au concours amateur. Mais ça ne s'arrête pas là : un artiste important se désiste le lendemain et elle se retrouve sur la grande scène Pyramid, devant plusieurs dizaines de milliers de spectateurs. Quelques semaines seulement après ses frêles débuts au Fuel, sa carrière est propulsée au kérosène. Nous sommes en 2007 et l'Angleterre est à ses pieds. Elle la repousse, farouchement : Liz Green ne veut pas quitter son emploi d'assistante dans une école pour enfants handicapés. Il faudra finalement quelques années et des singles à compte d'auteur à la distribution volontairement obscure pour qu'elle envisage un album.

"Dans ma caboche, j'entendais des versions très orchestrées de mes chansons, *des cuivres, des cordes... Et peu à peu, j'ai trouvé à Manchester les musiciens qui entendaient eux aussi cette petite musique – je leur jouais mes idées d'arrangements au kazoo ! Finalement, tout a pris forme quand j'ai rencontré Liam Watson dans son studio londonien. Je ne connaissais ni son travail avec les White Stripes, ni la réputation*

Ecoutez les albums de la semaine sur
les inROCKS.com
avec DEEZER





"avant les chansons, je ne savais pas vraiment comment me connecter aux gens"

mondiale de son matériel vintage, mais j'étais fascinée par ses vieux magnétos à bandes, très jolis..."

C'est cette absence d'ordinateurs, de règles cliniques, qui la séduit : la sensation d'enregistrer en live, comme à l'époque où, trop timide, elle s'enfermait dans un placard pour ses prises de voix. *"Pour avoir l'impression d'être sur scène et pas en studio, j'avais dessiné des têtes sur les murs : des gens qui me souriaient."* Pour finir, on lui parle du romantisme tordu de ses paroles. Elle éclate de rire, gênée. Le mot "romantique" est un gros mot, dans ce nord de l'Angleterre. *"Je suis une romantique, mais une histoire d'amour, ça ne fait pas une grande chanson ou un grand film. Il faut y ajouter des drames."*

JD Beauvallet photo Tom Van Schelven

●●●●○

album *O, Devotion!* (Pias)
concerts tournée française en avril
www.lizgreenmusic.co.uk

on connaît la chanson

l'âge du Skrillex

Etoile montante de la musique électronique, Skrillex a été récompensé aux Grammys, au nez et à la barbe de Guetta.

Il a osé. Alors que tout le monde attendait une énième récompense pour David Guetta, le jury des Grammy Awards a pris le parti de sacrer Sonny Moore, aka Skrillex, lors de la 54e cérémonie américaine, le 12 février à Los Angeles. A trois reprises, le jeune Californien de 24 ans à la peau blême, aux cheveux longs côté droit, rasés net côté gauche, piercings aux coins des lèvres, lunettes criardes, sorte de personnage tout droit sorti de l'univers pittoresque d'Hironobu Sakaguchi, a trimballé son allure sombre sur la grande scène du Staples Center, redonnant un semblant d'intérêt à une manifestation trop souvent réglée d'avance. Passé par la case metal (et succès) avec son groupe From First To Last au milieu des années 2000, l'ancien chanteur et guitariste va vite connaître des problèmes de voix. Un mal pour un bien : dès 2008, il s'immisce derrière les platines et s'attèle à triturer, détourner un courant alors en vogue en Angleterre, le dubstep. Aussitôt, Lady Gaga, La Roux, les Black Eyed Peas veulent être remixés par celui qui allie sauvagerie mélodique et cadences extatiques. Si les puristes du genre lui reprochent d'édulcorer et d'alourdir le format originel, il réplique avec un ep magistral, Scary Monsters and Nice Sprites, *en octobre 2010. Sur Beatport, l'effet est immédiat. La sortie physique de son premier album confirmera cet emballement. Cent millions de vues sur YouTube et quatre millions de fans sur Facebook plus tard, Skrillex est convoqué par les rescapés des Doors pour la réalisation du documentaire* Re:Generation. *Il était parti de rien ou presque, reclus dans sa tanière de la Côte Ouest. Opposé à son pote Deadmau5, le voilà récompensé par ses pairs. Puissent les Victoires de la musique en prendre de la graine, par exemple avec Madeon.*

Romain Lejeune



Dean Chalkley

Depeche Mode au boulot

Alors qu'il sortira dans quelques semaines un disque avec son ex-complice Vince Clarke, Martin Gore vient de confier au site britannique The Quietus qu'il allait bientôt se remettre au travail avec Depeche Mode. Les Anglais devraient entrer en studio en mars et espèrent livrer un nouvel album avant la fin de l'année. *"Je recommence à écrire pour le groupe avec bien plus de vigueur grâce à ce break. Ça m'a donné une vraie impulsion créative"*, a révélé Gore.
thequietus.com

mur du son



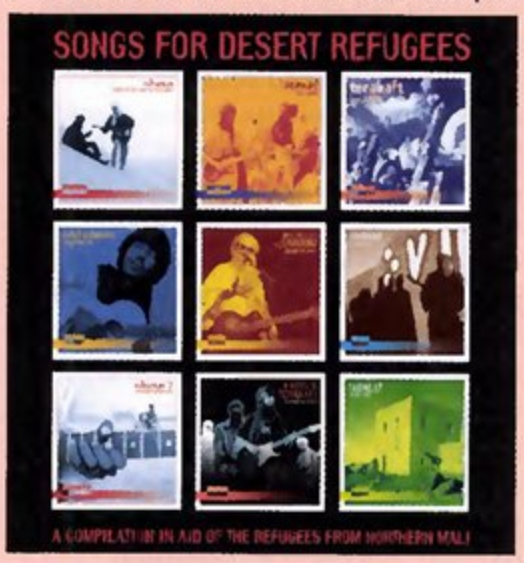
Marc Pannozzo

Le Rock dans tous ses états : les premiers noms

Le festival normand revient les 29 et 30 juin avec ses deux scènes installées sur l'hippodrome d'Evreux. Fondé en 1983, il a déjà vu défiler les Black Keys, Sonic Youth, The Kills, Franz Ferdinand, Katerine, Yuksek, Babyshambles, Orelsan, pour ne citer qu'eux. Cette année, il annonce déjà le hip-hop ténébreux de Cypress Hill, l'electro secouée de Crystal Castles *(photo)*, le rap cool de 1995, le son mystique de Chinese Man et le rock galactique de Stuck In The Sound.
www.lerock.org

quand t'es dans le désert...

Comme son titre le suggère, la compilation *Songs for Desert Refugees* est vendue au profit des réfugiés touaregs, victimes de l'embrasement récent du Nord-Mali. L'intégralité des recettes permettra d'acheter des biens de première nécessité. Avec dix morceaux rares et/ou bons de Tinariwen, Tamikrest, Bambino, Terakaft et d'autres.
vente exclusive sur www.reaktionrecords.bandcamp.com



cette semaine

Metronomy au Zénith

Ils ont enflammé à la fois les critiques et les ventes l'année dernière avec leur album *The English Riviera*. Les Anglais s'attaquent cette semaine au Zénith de Paris avec leurs morceaux élégants, tarabiscotés et délicieusement pop.
le 3 mars au Zénith de Paris



Blur, New Order et The Specials aux JO de Londres

Après avoir dévoilé un nouveau titre en live, *Under the Westway*, les quatre Anglais de Blur ont annoncé qu'ils se reformeront de nouveau pour le grand concert de clôture des JO de Londres à Hyde Park. Pour les accompagner, deux mythes de la musique britannique : New Order et The Specials. On sait déjà où on sera le 12 août prochain.
www.facebook.com/blur

neuf



Hannah Cohen

Photographe et modèle, belle et new-yorkaise, songwriter et magicienne : la jeune Hannah Cohen a de l'or dans la voix, des monts et des merveilles dans les chansons douces, et s'apprête à mettre quelques milliers de cœurs sur les genoux.
tinyurl.com/7yptrq9

Maud Lübeck

Repérée sur le site CQFD, préhistoire d'inRocKs lab, la troublante Maud Lübeck y glaçait les sangs et les sens avec une chanson française dramatique et sexy, austère et voluptueuse, héritière de Barbara et de Dominique A. Sa grâce farouche a enfin séduit un label : vivement l'album !
www.maudlubeck.com



Julie Barrau



Azusa Plane

On ne sait jusqu'où se serait aventuré le songwriting intrépide d'Azusa Plane : son leader Jason DiEmilio s'est suicidé en 2006. Mais une copieuse anthologie *(Where the Sands Turn to Gold)* laisse de sacrés regrets : l'Américain bruitiste, roitelet d'une lo-fi psyché, aurait pu être le Syd Barrett 2.0.
www.myspace.com/azusaplane

'Til Tuesday

Avec sa choucroute eighties, on reconnaît à peine Aimee Mann sur la pochette de l'album *Voices Carry* (1985), fraîchement réédité. On ne la reconnaît pas non plus, chichiteuse, dans l'electro-pop pour shampouineuse de 'Til Tuesday, où l'Américaine sauve pourtant pas mal de titres de la farce.
www.myspace.com/tiltuesday



vintage



Ewelyn Plaschg

savon noir

L'Autrichienne **Soap&Skin** doit rigoler quand elle se brûle. Ça tombe bien, sous la glace de son nouvel album gronde le feu sacré.

Sur son deuxième album, la jeune Autrichienne Anja Plaschg, alias Soap&Skin, reprend *Voyage voyage* de Desireless. Respect. Pas pour l'original, mais pour la reprise. Parce que *Voyage voyage*, Soap&Skin la fait voyager voyager : dérobée au dance-floor synthétoc des années 80, les deux jambes cassées, habillée d'un piano et de violons, et déposée sur la banquise – dramatique, exsangue et sublime. La chanson de Desireless, on aimait bien l'entendre à la télé ou à la radio, pour trois minutes de nostalgie passagère. La version de Soap&Skin, chantée en français accent teuton ("voyache, voyache") mais sans ironie post-machin, est déjà une amie éternelle.



"Au-dessus des kapitâles, des idées fatââles..."

Anja Plaschg est une jeune (21 ans) femme fatale, fille cachée de Nico et Leonard Cohen, qui aurait été élevée au fond de la Forêt-Noire par la sorcière Diamanda Galás. En vrai, Anja est née dans un petit village d'Autriche, où ses parents élevaient des bêtes. Elle commence à apprendre le piano à l'âge de 7 ans et écrit sa première composition à 14, pour piano et deux violons.

"C'est la période où j'ai commencé à me confronter à la petite société du village. Je n'étais pas timide, plutôt le contraire : vénère contre tout le monde, en confrontation. La musique me permettait d'échapper à ces relations sociales contraintes." Anja aux mains d'argent, adolescente inadaptée, comme dans un vieux film de Tim Burton.

Elle sort ses premières chansons en 2008-2009. Les vampires sont alors tendance. Accoutrée gothique sous sa *"coiffure de peur"* (c'est elle qui le dit), avec ses chansons violentes et romantiques, la spectrale Soap&Skin fait son petit effet – chaud effroi. Pour son deuxième album, Anja a changé de coiffure – et on découvre aussi en l'interviewant qu'elle est très belle, même les yeux baissés, façon Scarlett Johansson sans glamour, moins vamp que vampire.

Ce deuxième album est né d'un drame personnel : la mort de son père, tué en 2009 dans un accident de vélo – comme Nico une vingtaine d'années plus tôt. Ce qui explique la récurrence de vélos cassés, comme des fantômes de vélos, dans l'univers visuel de Soap&Skin. *Vater*, la terrible première chanson de *Narrow* (et la seule chantée en allemand), est directement adressée à son père. *"Tout l'album est teinté par la mort de mon père. Avant, j'aurais dit que la musique me sauvait, me protégeait. Mais là, pendant le deuil, j'ai découvert que la musique n'aidait pas. Ça m'a pris un an pour pouvoir enregistrer* Vater, *et envisager de refaire un disque."*

"pendant un enregistrement, je préfère être seule. L'émotion est plus juste"

Anja a enregistré son album seule, dans son home-studio de Vienne. *"Y compris les violons, sample après sample. Pour la chorale du morceau* Wonder, *j'ai demandé à mes amis de m'envoyer des pistes de chant par mail. Pendant un enregistrement, je préfère être seule, en dehors de toute sociabilité. L'émotion est plus juste quand je suis seule."*

Paradoxe : ce deuxième album endeuillé est moins solitaire et douloureux que le premier. Plus subtil, plus doux, plus languide, moins hurlé, moins hostile. Même pas peur, mais envie d'écouter en boucle *Cradlesong*, *Wonder* et *Lost*, ballades brise-glace qu'auraient pu chanter Leonard Cohen, Nick Cave ou Cat Power. Quelques mois après le renversant premier album de la Finlandaise Mirel Wagner, une autre chanteuse des abysses atteint un sommet.

Stéphane Deschamps

●●●●◖

album *Narrow* (Solfo/Pias)
concert le 17 avril à Paris (Trabendo)
www.narrowsoapandskin.com
en écoute sur **lesinrocks.com** avec DEEZER



Stef Kamil Carlens et Awa Démé

contes de Zitafrique

Ancien membre éminent de Deus puis fondateur de Zita Swoon, devenu **Zita Swoon Group**, le nomade Stef Kamil Carlens a établi le dialogue avec des musiciens du Burkina. En toute candeur et douceur.

Zita Swoon, l'inclassable groupe du Belge Stef Kamil Carlens (ancien de Deus), a enregistré *Wait for Me*, son nouvel album, avec un balafoniste et une chanteuse burkinabés. Mais aux premières notes de l'album, c'est un dobro qu'on entend. Dans cette guitare en métal résonne et brille, façon lampe d'Aladin, toute la mythologie du blues américain d'avant-guerre.

Du blues, Stef en a toujours mis dans le kaléidoscope de sa discographie. Tombé dans la marmite durant l'adolescence, à l'âge où les goûts musicaux se scellent pour la vie. Romantique comme on est, on se disait que le Flamand blond était parti en Afrique, dobro sur l'épaule, à la recherche des racines de ses racines, aux origines ouest-africaines du blues. En fait, non. *"Si je joue du dobro sur l'album, c'est parce qu'il me fallait une guitare avec beaucoup de volume pour jouer avec un balafon. Au début, j'avais une petite guitare et je me suis cassé les doigts. Et la guitare électrique n'allait pas non plus."*

"c'est vraiment un projet qu'on a fait ensemble, on s'est rencontrés au milieu"

Ce projet afro-belge est né il y a quelques années d'une paire de conjonctions. D'abord, Zita Swoon a fêté ses 15 ans, et Stef en a profité pour rebaptiser son groupe "Group". *"Après avoir fonctionné comme un groupe de rock, j'ai eu envie de nouveaux projets, de travailler autrement, avec des gens différents pour chaque projet. On est plus comme une troupe de théâtre ou de danse, tout en gardant les racines dans la musique. Ce voyage africain était déjà planifié quand on est devenus Zita Swoon Group."*

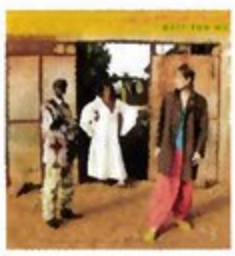
En 2010, invité par un responsable culturel qui travaille entre Belgique et Burkina, Stef part donc en Afrique de l'Ouest. *"J'y suis allé la tête vide, je n'avais rien préparé, pas lu de guides. C'était un voyage de découverte, je n'avais même pas l'obligation de rentrer avec un projet concret."* Il reste ouvert, suit son intuition et rencontre au Burkina la chanteuse Awa Démé et le balafoniste Mamadou Diabaté Kibié – qui ont rejoint le Group.

"Ça n'a pas été facile au départ. Ils ne connaissent que leur musique. Quand j'ai joué de l'harmonica devant eux, ils étaient impressionnés, ils n'avaient jamais entendu d'harmonica, c'était magique pour eux." Stef n'est pas non plus un spécialiste de musique africaine – il ne connaissait pas le balafon avant de rencontrer Mamadou.

Et c'est sans doute tout ça – une certaine candeur, la capacité d'émerveillement et d'écoute réciproque, l'ouverture d'esprit – qui fait de *Wait for Me* un album sorti du lot commun des dialogues musicaux Nord-Sud. Stef : *"C'est vraiment un projet qu'on a fait ensemble, on s'est rencontrés au milieu."* Sur un dance-floor en terre battue : *Wait for Me* est un album globalement très groovy. Des bases d'écriture folky, auxquelles le banjo, les cuivres, l'harmonium, les petites percussions et le balafon donnent des ailes. Des mélodies simples, des instruments acoustiques, beaucoup de chœurs, le tout monté sur ressorts.

Au final, un disque fluide et nomade, qui évoque moins la terre et les racines que le vol d'une plume dans un courant d'air ascendant, sous un soleil de plomb. *"Taamala fisa"*, chante Awa. *"It's good to travel"*, répond Stef. **Stéphane Deschamps**

●●●●○



album *Wait for Me* (Crammed)
concert le 8 mars à Paris (104)
www.zitaswoongroup.be
en écoute sur **lesinrocks.com** avec DEEZER



Dusdin Cuesfeas



Hooray For Earth

True Loves Memphis Industries/Cooperative/Pias

Synthétique et magique, le voyage stellaire de cousins de MGMT.

On avait laissé, en 2010, Hooray For Earth sur un excitant *Momo* – collection de petits tubes pop tordus, synthétiques, hauts et fiers comme les *skyscrapers* de New York, dans lesquels ils avaient fait pousser leur épique grandiloquence. Le groupe semblait alors l'un des plus beaux correspondants au premier album de MGMT. On retrouve, deux ans plus tard, Noel Heroux et les siens presque exactement au même bel endroit : plus crasse, un peu plus sombre que son prédécesseur, l'excellent *True Loves* allume de nouvelles étoiles romantiques, collectionne les hits sensibles et collants, trouve des champignons magiques dans les entrailles de ses machines, dégote des vers psychotropes dans les sous-sols sales de la Grosse Pomme. Bon voyage. **Thomas Burgel**

●●●●○

hoorayforearth.net
en écoute sur **lesinrocks.com** avec DEEZER

Sharon Van Etten

Tramp Jagjaguwar/Differ-ant

Héroïne du rock sombre américain, Sharon Van Etten est une star. Astre noir.

On le pressentait depuis la reprise par Justin Vernon (Bon Iver) et l'un des jumeaux Dessner (The National) de *Love More*, ultime piste de son mini-album *Epic*, on en a la certitude avec *Tramp*, d'ailleurs produit par ledit jumeau : bien qu'originaire du New Jersey, Sharon Van Etten a tout d'une indie-darling en devenir. Un label qualitativement plus fiable qu'une AOC, un entourage qui pèse (Dessner donc, mais aussi le batteur supersonique des Walkmen et le crooner bohème Zach Condon), une histoire personnelle storytellée d'avance (quatorze mois d'enregistrement et autant de temps, sans domicile fixe, à se remettre d'une rupture). Et bien sûr, l'essentiel, de foutues bonnes chansons, dont la grâce voilée et la crudité sentimentale ravivent le souvenir de la trop confidentielle Jesse Sykes. Qu'un peu du futur succès, prévu et quantifié même, de ces torch-songs gothiques, hantantes, rejaillisse sur cette dernière et nous serons comblés. **Benjamin Mialot**

●●●●○

www.sharonvanetten.com
en écoute sur **lesinrocks.com** avec DEEZER



ROVER
fnac.com
Premier album
le 27 février
Également à télécharger sur fnac.com
ATTENTION TALENT FNAC
EN TOURNÉE
dans toute la France
le 27/03 à la Maroquinerie
Infos tournée et réservations : magasins Fnac, mobile et fnac.com
facebook.com/musicrover
avec le soutien d' iDTGV / SNCF

technologie

la Jambox

Objet de culte des geeks et des gamers, la Jambox permet l'échange et l'écoute de fichiers dans des conditions royales.

Le plan sépare l'écran en deux. A gauche, Snoop Dogg, dans son studio, à Los Angeles. A droite, Marcelo 2D, la mégastar du hip-hop brésilien, lui répond de Rio de Janeiro. Les deux musiciens se parlent à travers une petite boîte rouge. Snoop : *"Marcelo, What's up, dog?"* Marcelo : *"What's up, Snoop? – Tout roule ? – Yep – Yeah, on a le morceau, Soopafly* (producteur de Snoop – ndlr) *a fait sa petite cuisine. – Parfait. – On va te l'envoyer, que tu puisses y ajouter ta patte, et tu nous le renvoies OK ?"* Vous êtes devant *Obrigado, Brazil*, un million de visiteurs sur YouTube depuis sa sortie le mois dernier. La vidéo sert de campagne de promotion pour la Jambox, cette drôle de boîte rouge bien connue des geeks américains : une petite merveille technologique, *"smart speaker"* d'un genre nouveau. Conçue comme un haut-parleur d'une qualité audio hi-fi exceptionnelle (85 décibels) pour sa taille (une quinzaine de centimètres), la Jambox est équipée de pilotes acoustiques aptes à produire des fréquences extrêmement hautes (tweeter) ou basses (woofer). Dotée de radiateur de basses et d'une enceinte hermétique, elle propose aussi, par la fonction "LiveAudio" une écoute en 3D sans casque, adaptée autant à la musique qu'aux films et aux jeux vidéo. L'objet séduit autant les mélomanes que les geeks, les gamers que les puristes. Multifonction, la boîte magique permet aussi d'échanger tous types de fichiers (musique, films...) et permet de se parler d'un bout à l'autre du globe.
Le succès de la Jambox est une histoire typiquement californienne – territoire de créations musicales et technologiques. Son designer, le Suisse Yves Béhar, installé à San Francisco depuis quelques années, évoque le *"minimalisme de la Côte Ouest"* comme source d'inspiration. Entre design chic et coolitude à la Snoop, sa Jambox pourrait prétendre à devenir la version XXIe siècle des ghetto-blasters qui firent la culture hip-hop des 80's. Même si elle séduit jusqu'ici plus les yuppies que les adeptes du gangsta-rap. A voir si un jour on chantera, comme LL Cool J en 1985 rendant hommage à son ghetto-blaster, *"I can't live without my... Jambox."*

Jambox (Apple Stores), environ 200 €
www.jawbone.com

Yann Perreau



Marcelo Krasilcic

The Magnetic Fields

Love at the Bottom of the Sea Domino/Pias

Joie et amour : les synthés sont de retour chez les extravagants Américains.

On ne sait toujours pas très bien ce qu'il s'est passé entre Stephin Merritt et ses synthés il y a presque dix ans, mais on imagine volontiers une vilaine et violente dispute. Si passionnelle que, depuis, le génial songwriter s'entêtait à ne plus mettre le moindre clavier dans ses disques. Pour compenser, l'Américain s'était lancé dans une série d'albums à thèmes : après *i* (2004), dont les quatorze titres commençaient donc par la lettre "i", étaient sortis *Distortion*, dans lequel toutes les mélodies étaient passées à la moulinette de pédales de distorsion en hommage au *Psychocandy* de Jesus And Mary Chain, et *Realism*, dernier disque de la trilogie keyboard-free, qui n'avait de réel que le son, presque totalement acoustique.

Deux ans après cette dernière publication, la tête pensante (et un peu vrillée) des Magnetic Fields se serait-elle réconciliée avec les touches de son clavier ? *Love at the Bottom of the Sea* signe la grande renaissance des synthétiseurs et un certain retour en arrière vers le son qui a fait connaître le groupe dans les années 90. Si l'on retrouve bien les nappes mélodiques électriques, sombres et planantes de leurs débuts (*Infatuation*, *I've Run away to Join the Fairies*), ce dixième album, bien plus festif voire comique que ses prédécesseurs, voit surtout le groupe enfiler les costumes bariolés d'Of Montreal (la grandiloquence en moins). Merritt possède même la voix d'un Kevin Barnes sous hélium (la justesse en plus) sur une poignées de titres à l'euphorie contagieuse (*Your Girlfriend's Face* ou *God Want Us to Wait*, *The Horrible Party*).

On danse, on convulse à l'écoute de ces pop-songs à paillettes, et on pardonne facilement à la troupe de parfois frôler le grotesque : l'improbable *Going Back to the Country*, générique évident des Bisounours sous acide, est peut-être un peu kitsch, il n'en donne pas moins envie d'être heureux pour la vie.

Ondine Benetier

●●●◐○

www.myspace.com/themagneticfields



albums

Rodolphe Burger

This Is a Velvet Underground Song That I'd Like to Sing Dernière Bande/L'Autre Distribution

L'ancien chanteur de Kat Onoma revisite le Velvet.

Parce que c'est lui, parce que c'est eux, Burger ne chante pas le Velvet. Pas seulement, plutôt. En onze titres, il remonte quarante ans d'histoire de ce rock devenu alors mode de vie. Chanter les mots de Lou Reed, quand on a dirigé Kat Onoma, c'est chanter beaucoup de soi. C'est pour ça que *Waiting for My Man* ou (surtout) *Sister Ray* bénéficient d'une relecture fidèle, voire amoureuse, à haute teneur d'électricité. Parfois, Burger s'efface derrière un conteur ou un chant féminin, ou le répertoire prend le large (*Das Lied Von Einsamen Mädchen* de Nico). Tant mieux : pas d'icône ici, juste un hommage. **Christian Larrède**

●●●○○

www.rodolpheburger.com





NZCA/Lines

Compass Points LOAF/Modulor

Un proche de Metronomy continue d'imposer à la pop progrès et ambition.

Du ciel, dans le désert péruvien, on peut distinguer d'étranges lignes, dessinant dans leur immensité des singes ou des requins. Aucun papillon noir, aucun cafard : dommage, car la musique de NZCA/Lines en est envahie. Proche de Metronomy, dont il emprunte au passage le mixeur Ash Workman, Michael Lovett fait partie, avec Hot Chip, Breton ou We Have Band, de cette génération dorée de rénovateurs pop. Dans cette entreprise ambitieuse, Lovett a confié son songwriting aussi languide que mélancolique aux doigts sensuels du trop méconnu Charlie Alex March, lui aussi intime de Metronomy. Génie de la pop de chambrette, il est l'un de ces producteurs laptop qui voient très large, très vaste sur leur écran d'ordinateur – sur son album *Home/Hidden*, il peignait à l'aquarelle une vaste fresque anglaise, fantasmée à base de Lewis Carroll, d'Eno et de Kinks.



C'est cette même vision panoramique de la pop, qui part des orfèvres pop sixties pour finir aux laborantins maniaques de l'electro 2012, qu'il réserve aujourd'hui au décor. Mais le fusain y remplace l'aquarelle, pour une dance-music plaintive, trouble-fête mais certainement pas peine-à-jouir, tant elle sent le sexe compliqué entre corps pâles, patients et hédonistes. Certains croient que les dessins du désert de Nasca étaient destinés à une culture extraterrestre. La soul-music minérale de NZCA/Lines pourrait venir de là. **JD Beauvallet**

●●●●○

www.nzca-lines.com



MUSIQUES URBAINES / MUSIQUES ELECTRONIQUES
MERCREDI 25 AVRIL à partir de 18H00
PRIMATE (FRANCHE-COMTÉ) SAM TACH' (CENTRE)
UNNO (NORD-PAS DE CALAIS) ART DISTRICT (ALSACE)
BACKPACK JAX (PAYS-DE-LA-LOIRE) ABOUT THE GIRL (CHAMPAGNE-ARDENNE)
UNISON (POITOU-CHARENTES) TOTAL WARR (ILE-DE-FRANCE ELECTRO)
DEAD ROCK MACHINE (HAUTE-NORMANDIE)
THE NAME (PICARDIE) MC2 (PACA) MUSEUM (ILE-DE-FRANCE ELECTRO)

ROCK/POP/FUSION
JEUDI 26 et VENDREDI 27 AVRIL à partir de 12H00
LE SKELETON BAND (LANGUEDOC-ROUSSILLON)
NO SHANGSA (RHÔNE-ALPES) VON PARIAHS (PAYS-DE-LA-LOIRE)
GREAT MOUNTAIN FIRE (BELGIQUE)
MONOGRENADE (QUÉBEC) SHIKO SHIKO (NORD-PAS DE CALAIS)
CAANDIDES (ILE-DE-FRANCE ROCK) THE AERIAL (LORRAINE/LUXEMBOURG)
77 BOMBAY STREET (SUISSE) JUVENILES (BRETAGNE)
GARCIAPHONE (AUVERGNE) BOTIBOL (AQUITAINE)
HYPHEN HYPHEN (PACA)

CHANSON/WORLD
SAMEDI 28 AVRIL à partir de 12H00
PIERRE GAMBINI (CORSE) LA SECONDE MÉTHODE (MIDI-PYRÉNÉES)
GRÉN SÉMÉ (ILE DE LA RÉUNION) PETIT FANTÔME (AQUITAINE)
BLEU (RHÔNE-ALPES) CHRISTINE AND THE QUEENS (ILE-DE-FRANCE)
VINCHA (ILE-DE-FRANCE)

RETROUVEZ-LES SUR LES SCÈNES DU 22 EST/OUEST

Locations : www.printemps-bourges.com - www.fnac.com et sur votre mobile Dans les points de vente habituels : Magasins Fnac, Carrefour, Géant, Magasins U - Infos : 02 48 27 28 29

ADAMI / CNV / SACEM / FCM / COPIE PRIVEE / SPEDIDAM / STUDIO DES VARIETES

gaîté LYRIQUE
RÉVOLUTIONS NUMÉRIQUES

SPECTACLE
8 > 11 MARS

TERRA NOVA
COMPAGNIE CREW

Plus qu'un spectacle, *Terra Nova* est une aventure. Devenez protagoniste de la conquête du pôle Sud et participez à cette démarche théâtrale inédite.

• DANS LE CADRE DE 2062 I ALLER-RETOUR VERS LE FUTUR.
• INFORMATION & RÉSERVATION
01 53 01 51 51 - WWW.GAITE-LYRIQUE.NET







Nohra Abrams

Electric Guest

This Head I Hold Because

Produit par Danger Mouse, ce duo californien fait du bien à la pop et au moral.

Dans la famille Taccone, on connaissait Jorma, membre du génial trio d'andouilles The Lonely Island, à qui l'on doit notamment l'hilarant titre *Dick in a Box*, avec Justin Timberlake en featuring. Voici maintenant le petit frère, Asa. S'il s'est déjà illustré auprès de son aîné en composant une partie des mélodies des deux albums du crew du *Saturday Night Live*, le chanteur et musicien américain a aussi créé, avec son acolyte Cornbread, un duo bien plus sage dont le premier ep s'offre les doigts de fée du super producteur Danger Mouse. Malin croisement d'electro-pop, de dream-pop et de funk vintage, *This Head I Hold* transporte la chaleur et la douceur des plages californiennes en pleine steppe sibérienne à la manière de MGMT (sans acide) ou de Passion Pit (sans névrose). Le meilleur psychotrope légal de cet hiver s'appelle Electric Guest.

Ondine Benetier

●●●●○

electricguest.com
en écoute sur **lesinrocks.com**
avec DEEZER

CONCERT DU 19 DÉCEMBRE 2011 AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
100 ARTISTES SE MOBILISENT !

UNE SOIRÉE INOUBLIABLE DISPONIBLE EN DOUBLE CD
AU PROFIT DU PLAN «RÉVOLUTION CANCER».
UNE PARTIE DES BÉNÉFICES SERA REVERSÉE
À L'INSTITUT GUSTAVE ROUSSY.



LES PLUS BELLES PAGES DU BAROQUE

DESSAY - VON OTTER - PETIBON
JAROUSSKY - VILLAZÓN - PIAU...
ET BEAUCOUP D'AUTRES !

LE CONCERT D'ASTRÉE
EMMANUELLE HAÏM

Virgin CLASSICS
Fondation GUSTAVE ROUSSY de recherche sur le cancer



The Drums Do I Love You?

La chambre d'écho a ici des dimensions de nef de cathédrale : la voix de Jonny Pierce s'y répand en mille rebonds, s'y perd un peu en mille strates sur cette reprise romantique des Ronettes. Le cadeau des Américains pour la Saint-Valentin !

www.facebook.com/wearethedrums



Orbital featuring Zola Jesus New France

On ignore ce qu'est cette "nouvelle France" fantasmée par ce couple contre-nature : une furie punk-noir américaine et des vétérans de l'electro anglaise, disparus depuis huit ans. Mais à l'écoute de cette chanson, ça pourrait être la grosse teuf, puis la gueule de bois.

www.orbitalofficial.com



Jamie xx Touch Me

Le jeune génie de la production anglaise a enfin fini la production du second album de son groupe The xx, mais ça ne l'empêche pas de continuer à explorer en solo les musiques du monde. En témoigne cet inédit glissé dans un mix dingue pour une radio australienne : sombre avec The xx, joyeux quand seul !

www.stereogum.com



Odd Future Rella

Le premier extrait de la nouvelle mixtape du crew Odd Future, *OF Tape Vol 2*, s'offre un clip complètement dément réalisé par Wolf Haley. Au programme : un robot, des chats, un rouquin, des perruques, des montagnes de cocaïne et Tyler, The Creator en centaure.

www.lesinrocks.com/inrockstv

concerts

■dès cette semaine ■nouvelles locations ■en location

49 Swimming Pools
29/2 Clermont-Ferrand,
1/3 Paris, Café de la Danse

Andromakers
29/2 Poitiers,
1/3 Bordeaux,
3/3 Tulle,
8/3 Clermont-Ferrand,
9/3 Nîmes,
15/3 Aix-en-Provence,
16/3 Manosque,
12/4 Marseille,
29/6 Antibes,
7/7 Dieppe

Archive
28/3 Avoriaz,
16 et 17/11 Paris, Zenith

Art District
1/3 Montpellier,
2/3 Saint-Etienne,
24/3 Annecy

Andrew Bird
6/3 Paris, Cigale,
8/3 Bruxelles

Breton
1/4 Roubaix,
3/4 Paris, Point Ephémère,
4/4 Strasbourg,
10/4 Rouen,
13/4 Feyzin

Broadway
1/3 Bourgoin-Jallieu,
9/3 Annecy,
13/3 St-Etienne,
10/4 Paris, Boule Noire

Buraka Som Sistema
1/3 Paris, Gaîté Lyrique

Casiokids
3/3 Paris, Point Ephémère

Chad Vangaalen
13/3 Lille,
14/3 Paris, Maroquinerie,
15/3 Feyzin

Chairlift
29/2 Paris, Maroquinerie,
2/3 Rennes,
3/3 Tourcoing (avec The Drums)

Daniel Darc
29/2 Ramonville,
1/3 Aurillac,
2/3 Clermont-Ferrand,
13/3 Portes-lès-Valence,
14/3 Feyzin,
16/3 Meylan,
21/3 Hérouville-Saint-Clair,
23/3 Bordeaux,
24/3 Guéret,
3/4 Strasbourg,
5/4 Paris, Trianon,
7/4 Rennes,
24/4 Tourcoing

Olivier Depardon
3/4 Paris, Nouveau Casino

The Drums
2/3 Paris, Bataclan,
3/3 Tourcoing (avec Chairlift)



Baxter Dury
Le Londonien continue de combler nos salles. Et c'est tant mieux, car les pop-songs de son album *Happy Soup* sont des merveilles d'élégance et de drôlerie dont on ne se lasse pas.
17/4 Lille,
18/4 Rouen,
19/4 Caen,
20/4 La Roche-sur-Yon,
22/4 Paris, Trianon,
26/4 Dijon,
27/4 Mulhouse,
28/4 Metz

Piers Faccini
3/3 Angoulême,
8/3 Bordeaux,
9/3 Portes-lès-Valence,
10/3 Marseille,
15/3 Feyzin,
16/3 Hyères,
22/3 Paris, Trianon,
23/3 Bois-Colombes

FAIR : le tour
le 1/3 à Rennes, avec Françoís & The Atlas Mountains + Manceau, le 2/3 à Saint-Etienne, avec Orelsan + Art District, le 8/3 à Poitiers, avec Stuck In The Sound + Sarah W_Papsun, le 9/3 à Bordeaux, avec Stuck In The Sound + John Grape et à Montpellier avec Boogers + Oh! Tiger Mountains, le 15/3 à Caen, avec Caravan Palace + Hollysiz, le 16/3 à Sannois, avec Revolver + John Grape, le 17/3 à Saint-Germain-en-Laye, avec Phoebe Killdeer & The Short Straws + John Grape, et à Nice avec The Shoes + Quadricolor, le 22/3 à Besançon, avec Miossec + Laurent Lamarca, le 23/3 à Strasbourg, avec Miossec + Laurent Lamarca, le 24/3 à Annecy, avec La Canaille + Art District, le 5/4 à Angers, avec Mustang + La Femme, le 7/4 à Rouen, avec Pony Pony Run Run + Sarah W_Papsun, le 13/4 à Aubagne, avec Lisa Portelli + Oh! Tiger Mountain, le 14/4 à Evreux, avec Phoebe Killdeer & The Short Straws + Sarah W_Papsun, et à Tourcoing avec Revolver + John Grape, le 26/4 à Nancy, avec Mustang + La Femme, le 5/5 à Belfort, avec Mansfield.TYA + Kidwithnoeyes, et le 11/5 à Clermont-Ferrand, avec Skip The Use + Sarah W_Papsun.

The Fall
6/3 Lille,
7/3 Paris, Bataclan

Thomas Fersen
5/3 Paris, Olympia

Sallie Ford
3/3 Besançon,
5/3 Lyon,
6/3 Annecy,
7/3 Nancy,
8/3 Amiens,
9/3 Vannes

Foster The People
4 & 5/5 Paris, Bataclan

François & The Atlas Mountains
1/3 Rennes,
2/3 La Roche-sur-Yon,
3/3 Lorient,
8/3 Marseille,
14/3 Canteleu,
15/3 Amiens,
16/3 Beauvais,
17/3 Poitiers,
22/3 La Défense,
23/3 Dijon,
24/3 Strasbourg,
30/3 Allones,
31/3 Evreux

Future Islands
3/3 Paris, Petit Bain,
4/3 Caen,
5/3 Tourcoing

General Elektriks
1/3 Montpellier,
2/3 Mâcon,
3/3 Rumilly,
9/3 Nort-sur-Erdre,
16/3 Nice,
17/3 Marseille,
23/3 Nyon,
24/3 Lille,
31/3 Parvis de la Défense,
6/4 Reims,
7/4 Kingersteim,
8/4 Cergy

Gotye
1/3 Paris, Bataclan

Justice
23/5 Paris, Zénith,
25/5 Lyon,
19/7 Nîmes

Michael Kiwanuka
18/4 Paris, Maroquinerie

Kim Novak
29/2 Hérouville-Saint-Clair,
1/3 Paris, Maroquinerie,
3/3 Vannes,
4/3 Caen,
20/3 Lille,
24/3 Niort,
26/4 Toulouse,
28/4 Bordeaux

Klub Des Looser
19/4 Paris, Gaîtée Lyrique

L
21/5 Paris, Théâtre de l'Atelier

Le Prince Miiaou
1/3 Toulouse,
8/3 Alençon

Metronomy
3/3 Paris, Zénith,
8/6 Marmande,
29/6 Arras

Mondkopf
2/3 Saint-Brieuc,
11/5 Lausanne

Moriarty
29/2 Cherbourg,
2/3 Annemasse,
3/3 Chambéry,
8/3 Paris, Cité de la Musique,
17/3 Magny-les-Hameaux,
2/3 Lille,
30/3 La Rochelle



Rico Feiban

Mansfield. TYA
Les deux Nantaises, reines de la nuit et de la folie, baladent leur album *Nyx* pour empêcher tout le monde de dormir. Leur electro-pop à multiples facettes saura toutefois bercer les mélancolies, les douleurs et les peurs qui germent dans l'obscurité.
11/4 Strasbourg, 21/4 La Roche-sur-Yon, 25/4 Allones, 27/4 Châteauneuf-de-Gadagne, 28/4 Marseille, 3/5 Roubaix, 5/5 Belfort, 11/5 Laval, 12/5 Auray, 8/6 Paris, Cigale

Mustang
29/2 Lille,
1/3 Auxerre,
2/3 Tours,
3/3 Bordeaux,
7/3 Nantes,
9/3 Saint-Ave,
10/3 La Roche-sur-Yon,
15/3 Lyon,
17/3 Marseille,
23/3 Amiens,
29/3 Brest,
30/3 Caen,
31/3 Evreux

Noel Gallagher's High Flying Birds
6/3 Paris, Grand Rex

Other Lives
23/3 Paris, Café de la Danse

Pendentif
3/3 Bordeaux,
29/3 Toulouse,
10/4 Limoges

Julian Perretta
29/2 Nice,
1/3 Divonne-les-Bains,
3/3 Le Havre,
5/3 Saint-Armand-les-Eaux,
6/3 Paris, Olympia

Petit Fantôme
3/3 Lorient,
15/3 Amiens,
30/3 Allonnes

Pontiak
4/3 Grenoble,
6/3 Reims

Pony Pony Run Run
4/4 Reims,
5/4 Nancy,
7/4 Rouen,
18/4 Bruxelles,
20/4 Strasbourg,
21/4 Lille,
24/4 Nantes,
25/4 Rennes,
26/4 Brest,
2 & 3/5 Paris, Trianon,
4/5 Bordeaux,
5/5 Angers,
26/5 Ramonville,
8/6 Montereau

Julien Pras
2/3 Paris, Loge

The Shins
26/3 Paris, Bataclan

Skip The Use
2/3 Metz,
3/3 Cambrai,
16/3 Caen,
17/3 Les Herbiers,
22/3 Paris, Bataclan,
29/3 Lille,
30/3 Ris-Orangis,
31/3 Sedan

Soko
5/3 Paris, Café de la Danse,
6/3 Clermont-Ferrand,
7/3 Bordeaux,
8/3 Bordeaux,
13/3 Lyon,
14/3 Lille,
15/3 Strasbourg

Summer Camp
5/4 Roubaix,
6/4 Lyon,
7/4 Paris, Flèche d'Or

Syd Matters
6/3 Paris, Cité de la Musique

Tinariwen
3/4 Paris, Cigale

Tindersticks
5/3 Paris, Trianon

Trombone Shorty
29/2 Paris, Bataclan,
1/3 Nancy

Sharon Van Etten
2/3 Paris, Point Ephémère

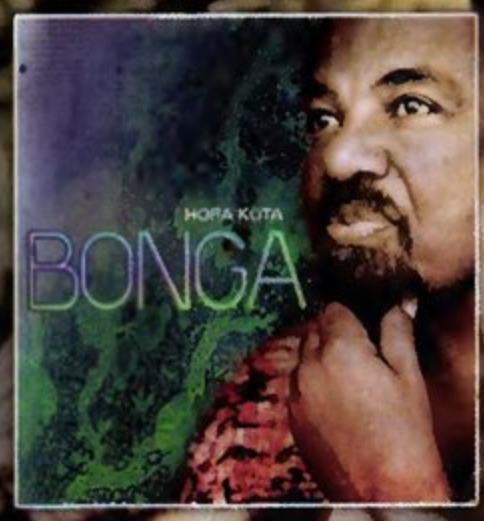
We Have Band
29/2 Hérouville-Saint-Clair,
1/3 Paris, Maroquinerie,
2/3 Lyon,
3/3 Mulhouse

Wilco
5/3 Paris, Grand Rex

WU LYF
8/3 Paris, Bataclan

les inROCKS.com

BONGA
« Hora Kota »
Un album pour soulager les bleus à l'âme.



LUSAFRICA
(dist. Sony Music)

BONGA EN CONCERT EN FRANCE :
PARIS - NEW-MORNING vendredi 9 & samedi 10 mars
Montpellier vendredi 30 mars (Victoire 2)
Marseille samedi 31 mars (Dock des Suds / Babel Med)
Coutance samedi 19 mai (Fest. Jazz Sous Les Pommiers)

nova Le Grand Mix
les inRockuptibles

MOUNIRA MITCHALA



« Chili Houritki »
Le 2ème album de la « Panthère douce » du Tchad.
Folk Blues du désert, produit par Camel Zekri.



LUSAFRICA
(dist. Sony Music)

Mounira Mitchala en concert :
22 mars PARIS - NEW-MORNING (20h30)

sacem
vibrations
Télérama

pourquoi êtes-vous morts ?

Une suite de morts comme autant d'accidents de parcours : **Valérie Mréjen** revient au roman le temps d'un conte très sombre, peuplé de fantômes et de questions sans réponses.



Il y a un style Mréjen. Cette fille discrète passée d'abord par la case art contemporain, qui aurait abordé la littérature comme s'il s'agissait d'un dérivé ou d'une annexe de ses vidéos, pourrait bien finir par s'imposer plus véritablement écrivain que d'autres, autoproclamés, proclamés, acclamés. Elle sait entendre, ce qui est toujours un excellent préalable quand on veut écrire : les fluctuations des voix, les mots qui détruisent, les mots qui construisent – et ce sont souvent les mêmes –, les mots qui vous façonnent comme une pâte à modeler et vous imposent une forme dont il faudra parfois ensuite une vie entière pour se défaire. Comment on le dit, puis comment on fait avec le "dire" : cela aura été, au final, le grand sujet de Valérie Mréjen. On écrit "au final" tant cette jeune femme a déjà une œuvre derrière elle, démultipliée en champs divers.

Le cut-up avec *Liste rose*, son premier travail ; la vidéo mettant en scène des fragments de rapport à l'autre, saynètes et conversations très rohmériennes, la cruauté en plus ; des films de cinéma, qu'ils ressemblent à des documentaires ou à des fictions ; la littérature avec *Mon grand-père*, *L'Agrume* et *Eau sauvage*. Mréjen, c'est une réponse parfaite à la question de savoir si un artiste peut avoir plusieurs langages, et y réussir au même titre. Depuis Jean Cocteau, beaucoup ont échoué à être pareillement bon en littérature, au cinéma, en arts graphiques, au théâtre, ou ailleurs. Mréjen semble détenir le pouvoir magique d'y parvenir, enfant qu'on devine avoir été mutique et qui aurait une revanche à prendre sur les mots qu'elle a subis, sur l'absence de mots qu'elle a subie encore – et cette revanche sera prise par tous les moyens où le langage a cours.

Après avoir exploré dans ses précédents livres les prisons que construisent les mots des autres autour de soi, c'est bien la question d'une narration impossible, de l'indicible, des mots absents pour le dire et qui vous laissent à jamais ébréché, creusé, troué, à laquelle elle se confronte avec ce très étrange *Forêt noire*. S'il est écrit "roman" sur la couverture, c'est bien parce que seul ce genre pouvait restituer cette grande fiction qu'est la mort. Kaléidoscope de ces moments où un être bascule, sans rien dire, sans qu'on puisse le dire, dans le néant, *Forêt noire* déroule une suite de ces "incidents de parcours" qui verrouillent soudain tout.

Valérie Mréjen sait entendre, ce qui est toujours un excellent préalable quand on veut écrire

Car il y a une absurdité à mourir. Un jour, à la fin d'un week-end, un père ramène ses enfants chez leur mère : *"Dans la chambre au bout du couloir, une présence les attend : une femme qui a tout lieu d'être*





Stéphanie Solinas/P.O.L

leur mère, dans un état qui ressemble au sommeil, est allongée en chemise de nuit entre les draps. Ils identifient bien le couvre-lit en fourrure synthétique, les deux tables de chevet du siècle précédent perchées sur leurs gracieux pieds minces, les mystérieux tiroirs en marqueterie dans lesquels ils espèrent toujours trouver quelque surprise mais tombent chaque fois sur des boîtes en ivoire gravé ou en loupe de bruyère avec dedans leurs dents de lait jaunies et nettement fendues en deux, un vieux nécessaire à couture, des objets qu'ils connaissent déjà. Sur l'oreiller, le visage cireux semble détendu, les yeux mi-clos sont dirigés vers une zone au plafond." La mère est morte d'un coup, léguant l'inexplicable de ce qui n'est ni un acte ni un geste, mais de cette chose qui simplement, atrocement, "arrive", à sa fille qui plus tard, muée en narratrice elle-même fantomatique de ce petit livre des morts, en sera hantée au point d'avoir parfois l'impression de se promener à Paris avec sa mère morte.

Et puis il y a aussi cet ami romain qui meurt à moto, cet autre qui tombe de la sienne, se relève, et quelques mètres plus loin, sera fauché par un camion ; cette fille qui a pratiqué l'équitation toute sa vie et qui, un jour comme les autres, chute pourtant et meurt piétinée par son cheval ; cette femme qui tente de sauver un homme de l'incendie et qui mourra sous les coups de couteau de celui-ci ; ce bébé qu'on laisse une seconde dans son bain et qui se noie.

Il y a donc un style Mréjen, disait-on, et c'est celui d'enserrer l'inexplicable, le mystère et l'effroi dans la banalité du quotidien. Tenter de l'épuiser, cet effroi qui meurtrit à jamais, tenter de le banaliser, et paradoxalement en souligner encore davantage le caractère d'exception indomptable, incalculable, le rendant encore plus effroyable. Une lame d'irréel tranchant d'un coup sec la réalité. Et à force de consigner ces irruptions de l'irréel dans l'ordinaire, Valérie Mréjen signe ni plus ni moins qu'un conte. La mort, son instantanéité, déréalise toujours ce qu'on prenait pour la vie. Avec *Forêt noire*, Mréjen invente l'effroi merveilleux.
Nelly Kaprièlian

Forêt noire (P.O.L), 128 pages, 10 €

en marge

à côté de la plaque

Avec une expo au Louvre et un recueil de textes courts, Jean-Philippe Toussaint ouvre les portes de son laboratoire.

Dans L'Urgence et la Patience *(Minuit, début mars), l'auteur de* La Vérité sur Marie *se remémore ses débuts d'écrivain. Dit comme ça, ça vous a un petit côté pompeux, sauf qu'on sait depuis* La Salle de bain *que Toussaint fait partie de ces grands décalés de la littérature. Alors si dans ce cabinet de curiosités à l'origine de l'œuvre, il laisse une large part à la frivolité et à la matérialité de l'écriture, nous décrivant par le menu ses bureaux ("Mes bureaux"), c'est pour mieux montrer que l'écriture est toujours ailleurs, dans les marges même et surtout les plus incongrues. D'où sa fascination pour* Crime et Châtiment *de Dostoïevski, l'un des premiers livres à le marquer :* "Le crime de *Crime et Châtiment* est une sphère dont le centre est partout, la conférence nulle part." *La littérature partout aussi, donc : quand il parle de sa lecture de Proust, c'est via une recension de tous les fauteuils dans lesquels il l'a lu :* "Les meilleurs livres sont ceux dont on se souvient du fauteuil dans lequel on les a lus." *Au chapitre "Littérature et cinéma", qu'on attend comme le messie vu que l'écrivain est aussi cinéaste et se dit influencé par la vidéo, Toussaint évite toute péroraison pontifiante et se plaît plutôt à dresser le portrait d'un prof d'université absurde. On ne s'étonnera pas, dès lors, de rencontrer Beckett plus qu'à son tour :* "(…) j'ai compris, en lisant Beckett, que c'était là une façon d'écrire possible." *Quant à son éditeur Jérôme Lindon, on ne saura rien de leurs discussions dites "littéraires", mais tout sera dit de lui via un détail : sa désolation quand il s'aperçut que son nouvel auteur, Toussaint, le dépassait de quelques centimètres. La vérité est toujours ailleurs – toujours complètement décalée.*

expo *Livre/Louvre*, carte blanche à Jean-Philippe Toussaint, du 8 mars au 11 juin au musée du Louvre, www.louvre.fr

Nelly Kaprièlian



Avec Simone de Beauvoir, l'amie et l'amante

Thierry Dudoit/Express-REA

vivre et écrire

Le réalisateur de *Shoah* est aussi un polygraphe invétéré. Ce recueil de textes de **Claude Lanzmann**, qui réunit articles, portraits et récits, permet de découvrir d'autres facettes de cet homme aux cent vies.

La mort aura été la grande affaire de sa vie. Claude Lanzmann l'a écrit dans *Le Lièvre de Patagonie*, ses mémoires parus il y a trois ans. Résistant, amant et ami de Simone de Beauvoir, directeur des *Temps modernes*, réalisateur de *Shoah*, film unique, indispensable, il a vécu cent vies en une pour mieux défier la mort. Malgré son titre, *La Tombe du divin plongeur* – référence à la fresque de Paestum – n'a rien de funèbre.

il est amusant de lire Lanzmann, homme engagé et révolté, se faire échotier people

Il se dégage de ce recueil d'articles la même vitalité inépuisable et galvanisante que du *Lièvre de Patagonie*. *"Avec* La Tombe du divin plongeur, *même si l'oubli est inévitable, je lutte pied à pied, comme je l'ai toujours fait, contre toutes les morts."* Lanzmann n'a cessé de plonger, de sauter dans le vide pour mieux éprouver la vie dans toute son intensité, l'embrasser intégralement, l'étreindre avec force. Tout vivre, tout voir, tout connaître. Lanzmann, qui se définit comme *"écrivant"*, a aussi écrit sur tout. Ou presque. Sur les blousons-noirs comme sur l'impératrice Soraya, sur la guerre d'Algérie comme sur Jacques Tati. Dans *Elle*, *Le Monde* ou *Les Temps modernes*.

C'est avant tout cette diversité, preuve d'une curiosité insatiable, que met en lumière le recueil, livre qui retrace autant le parcours de Lanzmann que les multiples facettes du siècle. S'étonnant qu'il puisse écrire pour *France dimanche* ou sur des sujets frivoles, en apparence peu compatibles avec *"la radicalité impliquée par l'engagement"*, Frantz Fanon demanda un jour à Lanzmann : *"Mais alors, l'unité du moi ?"* Dans sa préface, Claude Lanzmann lui répond des années après : *"L'unité du moi, c'était moi !"* L'unité, c'est son écriture, identique d'un support à l'autre, concrète, empathique, parfois emphatique, et plus encore sa personnalité, forte et dévorante.

Claude Lanzmann est connu pour ses rodomontades et autres viriles postures de matamore. Elles affleurent dans certaines lignes, comme lorsqu'il évoque son premier plongeon, à 70 ans, du haut d'un éperon rocheux en Italie. Dans les textes autour de *Shoah*, c'est l'écrasante figure de statue du Commandeur qui peut refaire surface, notamment dans une réponse virulente à Jacques Henric et Philippe Forest,

"une muraille contre l'oubli"

Vous vous définissez comme *"écrivant"*. Quel est votre rapport à l'écriture ?
Claude Lanzmann – Il n'y a aucune différence entre mes articles alimentaires pour *Elle* et *Le Lièvre de Patagonie*. Ce sont des textes d'écrivain. Le journalisme que je pratiquais était déjà de la littérature.
On vous découvre portraitiste.
Je suis capable de me glisser dans la peau des gens que je rencontre. Dans tous ces textes, il y a une empathie profonde.
Vous déplorez le formatage actuel. Pour vous, il n'y a plus de "plongeurs" ?
Aujourd'hui, les gens recherchent la prudence, la sécurité. Leur idée de la liberté est différente. Moi, j'ai toujours été libre, j'ai pris des risques solitaires et je n'ai pas changé. Je ne suis pas un retraité. Dans aucun domaine.
La question de la transmission est au cœur de votre livre. Que souhaitez-vous avoir transmis ?
Shoah est un film qui demeurera. C'est un événement dans l'histoire humaine, l'histoire juive et l'histoire cinématographique. Une muraille contre l'oubli.

publiée en 2005 dans *Artpress*, à la suite de leurs articles consacrés au livre de Georges Didi-Huberman, *Images malgré tout* : *"Henric et Forest, dévots de Didi, reprennent à l'envi, d'une façon indigne d'eux, les vieilleries ordinaires, sans se donner la peine de se reporter aux textes que j'ai écrits."*

Claude Lanzmann, on le sait, s'emporte facilement. Ses colères et ses indignations sont souvent justes, telle sa dénonciation de la torture pratiquée en France sur les militants du FLN, dans le texte *"L'Humaniste et ses chiens"*. Ses prises de position, que l'on soit d'accord ou non, sont presque toujours intelligemment argumentées. Ainsi sa tribune contre le droit d'ingérence et les frappes de la *"gendarmerie planétaire"* parue en 2004. Mais lui qui affirme que *"le rôle de l'intellectuel, c'est de se battre contre les schématisations"*, semble perdre tout discernement dès qu'il s'agit d'Israël, capable de parler des *"inévitables exactions"* de Tsahal...

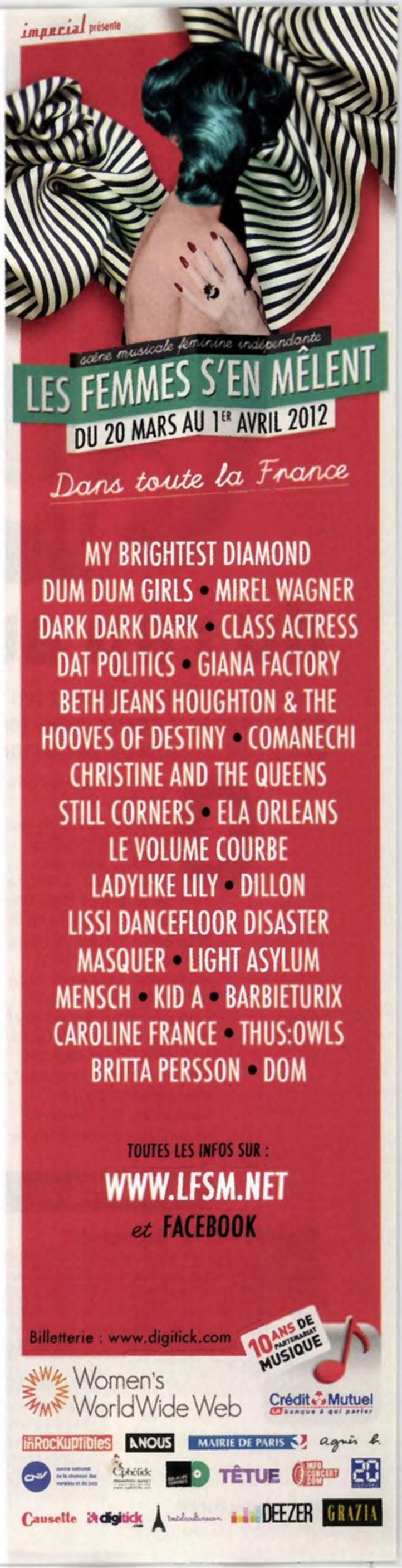
Malgré ses défauts, ses outrances et son ego, Claude Lanzmann sait aussi s'effacer devant l'autre, se livrer avec une touchante sincérité à l'exercice d'admiration. Les portraits constituent la part la plus intéressante de *La Tombe du divin plongeur*, peut-être parce qu'elle est plus méconnue. Il est amusant de lire Lanzmann, homme engagé et révolté, se faire échotier people, conter les amours de Sami Frey et de Brigitte Bardot, les vacances à Capri de Soraya ou les caprices éthyliques de Richard Burton dans des chroniques très *Vanity Fair*, publiées dans *Elle* au cours des années 60. Sous sa plume, tout devient une aventure.

Claude Lanzmann s'efface devant ces personnalités, mais il s'y projette aussi. Il ne peut s'empêcher de faire de ces artistes – de Gainsbourg au mime Marceau – des combattants, comme lui, des êtres qui, d'une manière ou d'une autre, se retrouvent toujours en lutte face à l'adversité. Il les compare d'ailleurs souvent à des boxeurs : *"Tati est poétique et tendre comme un boxeur sonné de coups jusqu'au rêve"* ; les paroles de Sami Frey *"partent, précises et fulgurantes, rafales de coups, meurtrières 'séries' de boxeur qui se brisent net au commandement d'un arbitre invisible"*. Aznavour est comparé à Napoléon, Belmondo à un *"héros stendhalien"*.

Lanzmann loue aussi l'œuvre de Jean-Paul Sartre, mentor, modèle, au moment de la sortie de son roman *Les Mots*, et rend hommage avec une extrême sensibilité à Albert Cohen et à son *Belle du Seigneur*, *"le livre passionné de l'antipassion, le sensuel chef-d'œuvre de la haine des sens"*. Le texte qui clôt *La Tombe du divin plongeur*, oraison funèbre prononcée sur la tombe de sa mère, Paulette, fait d'ailleurs écho au *Livre de ma mère* de Cohen. *"C'est la transmission qui est le savoir même"*, écrit Lanzmann dans un autre article. Il n'a cessé et ne cesse de transmettre, à la fois la mémoire la plus sombre de notre histoire et un incroyable élan vital.
Elisabeth Philippe

La Tombe du divin plongeur
(Gallimard), 448 pages, 23,90 €







Hagues Anhes

du rap au livre

Les rappeurs investissent les librairies avec des ouvrages inégaux, mais toujours très politiques. Une prise de pouvoir par le langage.

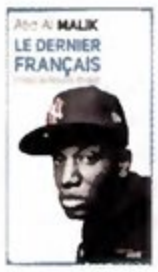
On entend déjà les cris d'orfraie d'Alain Finkielkraut et de tous ces "progressistes d'avant" pour qui le rap, c'est le mal, la mort de la langue française, le signe incontestable de la décadence morale de notre civilisation : au secours, les rappeurs écrivent. Si ça continue, ils vont envahir Saint-Germain-des-Prés et on ne sera plus en sécurité au Café de Flore. Que ces bonnes âmes se rassurent, elles peuvent dormir tranquilles, les "cailleras" ne sont pas encore dans la ville. La "rap-lit" émergente est à peu près aussi violente qu'une partie de bridge. Pas d'appels au sacrifice de poulet, ni à foutre le feu.

Certes, Mazarine Pingeot, qui signe la préface du livre d'Abd Al Malik, *Le Dernier Français*, tente bien d'insuffler un peu de subversion en assénant des phrases plus percutantes qu'un uppercut avec poing américain : *"les mots sont des actes"*, *"la pensée détruit les murailles des ghettos"*. Celle d'Abd Al Malik ne casse pas trois briques. Les textes rassemblés dans ce livre forment une espèce de salmigondis patriotico-universalo-mystique, un prêche assez pénible à digérer. Parce qu'il faut quand même encaisser des formules du type *"Ce qui sauve l'homme, c'est d'ouvrir son cœur à son frère"* ou des audaces stylistiques comme *"On démembre le corps en saignant en République"*. Après, difficile de ne pas être d'accord sur le fond, à moins de s'appeler Eric Zemmour.

Que ce soit ce livre d'Abd Al Malik ou ceux de Disiz et d'Axiom, tous ont en commun d'être très politiques, charges anti-sarkozystes plus ou moins virulentes. *J'ai un rêve* d'Axiom, réalisé à partir d'entretiens, se présente même comme une *"feuille de route"*, une lettre ouverte aux candidats à l'élection présidentielle. Dans un style très sobre, Axiom, qui a milité avec AC le feu, expose son parcours, les problèmes de la banlieue, en particulier les contrôles d'identité à répétition : *"On nous dit de nous indigner. Merci, mais dans les banlieues cela fait près de trente ans que l'on s'indigne."* Se référant à la lutte pour les droits civiques aux Etats-Unis, il exhorte à l'engagement : *"C'est à nous de nous structurer, de faire émerger nos propres leaders."* Parfois un peu simpliste, mais pertinent dans l'ensemble.

Mais c'est Disiz qui est le plus convaincant, en faisant le pari de la fiction, avec *René*, son deuxième roman après *Les Derniers de la rue Ponty* paru en 2010 sous son vrai nom Sérigne M. Gueye. L'interprète de *Je pète les plombs* imagine la France de 2025 gouvernée par Marine Le Pen, après une guerre civile menée par le *"Che noir"*. La francisation des prénoms est devenue obligatoire, le RAT (Répression armée territoriale), une milice policière, sème la terreur dans les banlieues C'est parfois drôle, bien vu. Dommage que l'intrigue patine. Mais ce que ces trois livres prouvent, s'il en était besoin, c'est que les rappeurs ont compris que *"la première domination était celle du langage"*, comme l'écrit Axiom, et qu'ils savent s'emparer de ce pouvoir qu'offre la langue. C'est peut-être ce qui fait si peur à une certaine élite, conservatrice et déconnectée.

Elisabeth Philippe







Le Dernier Français d'Abd Al Malik (Le Cherche midi), 240 pages, 12 €
J'ai un rêve d'Axiom (Denoël), 32 pages, 3,50 €
René de Disiz (Denoël), 250 pages, 18 €

la 4e dimension

François Bon vs "Gallimerde"

Pensant que l'œuvre d'Hemingway était tombée dans le domaine public, François Bon a mis en vente sur son site sa traduction du *Vieil Homme et la Mer*. Propriétaire des droits, Gallimard lui a demandé de la retirer. Clash sur Twitter entre l'auteur et l'éditeur, traité de *"Gallimerde"* par des internautes. Bon, tout faux ?

la vie cachée de Cormac McCarthy

Le très discret auteur de *La Route* mène une carrière parallèle : réviseur-correcteur de livres scientifiques. *"J'aime la science*, explique-t-il. *Comme la littérature, elle exige de la curiosité, une prise de risques."*

les "malfrats" du Salon

Polémique autour du Salon du livre. Les auteurs qui n'ont pas d'actualité devront payer l'entrée (9,50 €). Une façon, selon le commissaire du salon, de *"préserver notre salon des gangs de malfrats qui sévissent"* et de lutter contre les *"mafias qui photocopient les billets d'entrée"*. La littérature, ce monde de brutes.

écriture et réel à Bron

La littérature s'empare du réel. La Fête du livre de Bron capte cette tendance avec sa nouvelle édition, "Ceci n'est pas une histoire vraie", qui accueille Régis Jauffret, Eric Reinhardt, Chloé Delaume, Anne Wiazemsky...
du 1er au 4 mars, www.fetedulivredebron.com




André Perlstein/Seuil

l'apparition

Dans ce premier roman étrange écrit à 24 ans, Georges Perec tente un polar métaphysique dans la sphère de l'art. Cet inédit apparaît surtout comme l'examen de conscience sans concession d'un génie en devenir.

Je reprendrai dans dix ans, époque où ça donnera un chef-d'œuvre ou bien attendrai dans ma tombe qu'un exégète fidèle le retrouve dans une vieille malle." Ainsi fulmine Georges Perec après le refus de Gallimard de publier le *"premier roman abouti que je parviens à écrire"*. On est en 1960, et il faudra encore cinq ans pour que Perec, alors âgé de 29 ans, puisse enfin se targuer d'un succès : ce sera avec *Les Choses*, prix Renaudot en 1965.

Le Condottière n'est pas à proprement parler un chef-d'œuvre. Davantage une curiosité, prenant volontiers la forme d'un furieux délire, prémonitoire à plus d'un titre des obsessions à venir de l'écrivain. L'enfermement en est une, conférant ici au texte son caractère asphyxiant. L'action se déroule dans une cave. Le personnage principal, jeune peintre faussaire, s'y est enfermé à double tour, dans un geste désespéré, après avoir commis l'irréparable : le meurtre de son employeur, commanditaire d'un faux *Condottière*, célèbre tableau de la Renaissance peint par Antonello de Messine.

Dès lors, le roman s'embarque pour une longue enquête statique, qui touche moins au scénario du crime qu'à son mobile existentiel. Perec semble peu à l'aise dans ses baskets de narrateur, se prêtant à un drôle d'entortillement stylistique. Il alterne sans cesse les angles, brouille l'énonciation et multiplie les embardées dans le récit. On s'accroche, bon an, mal an, au fil de ce monologue bizarre, à ce que Claude Burgelin, dans sa préface, désigne sous le terme de *"pelote embrouillée"*.

Ce génie encore pris dans son moule, avant éclosion : c'est effectivement ce qui travaille le texte et l'affole. Comme toute bonne œuvre de jeunesse qui se respecte, celle-ci se collette avec le thème de la création, du génie hésitant entre son devenir et la mort dans l'œuf. Le personnage de Gaspard Winkler – celui que l'on retrouvera sous le même masque vengeur dans *La Vie mode d'emploi* – a cru toucher le mystère de la création en devenant *"le plus grand faussaire du monde"* : il est resté en réalité un *"grand marrant de la palette"*, *"une machine bien huilée"*, *"cette absence, ce creux, ce moule, ce répétiteur, ce faux créateur, cet agent mécanique des œuvres du passé"*.

Prose du ressassement, telle que le seront à leur manière ses œuvres d'inspiration autobiographique, *W ou le souvenir d'enfance* et *Je me souviens*, *Le Condottière* porte le récit d'un meurtre symbolique – celui de l'artisan par l'artiste. C'est le sens que prend le long dialogue de la deuxième partie : une séance de psychanalyse à peine masquée, où l'esthète en souffrance brise les chaînes de son existence – de sa formation, de ses modèles, de l'autorité – pour naître à lui-même. Là où l'imposture et le plagiat tombent au profit d'un élan créateur. **Emily Barnett**

Le Condottière (Seuil), 208 pages, 17 €



Prendre le temps de la réflexion
Tracer les perspectives pour agir



AG13236

L'Expansion ☛ Nouvelle époque ☛ Nouvelle mission ☛ Nouvelle formule

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX





retour à Délirius

Suite de la BD mythique de **Philippe Druillet**, parangon d'anticonformisme, de puissance et de démesure.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'embourgeoisement de la production culturelle française depuis trente ans, sur tous ces petits films, ces petits livres, ces petites chansons, rétifs à l'imaginaire, à l'excès, au risque, à l'ambition. Et si on lançait le débat, Philippe Druillet, auteur d'une œuvre aux dimensions surhumaines et éternel pourfendeur des conformismes de tout poil, ne serait sans doute pas le dernier à donner de la voix. Ce combat, il le mène depuis toujours à travers son héraut et son double, Lone Sloane, le rebelle cosmique aux yeux de braise.

On était sans nouvelle depuis douze ans du néo-terrien ; le voici de retour en librairie et sur Délirius, la planète aux cent mille plaisirs imaginée par le grand Jacques Lob en 1972. Lors de sa première visite, Sloane avait mis à feu et à sang ce Las Vegas cosmique et décadent. Cette fois, c'est presque en spectateur qu'il assiste au combat titanesque que s'y livrent totalitarisme temporel (l'imperator Shaan) et fanatisme spirituel (la secte de la Rédemption rouge). Face à ces deux extrêmes de bêtise et au chaos qu'ils déchaînent, Sloane/Druillet apparaît désarmé et, pour la première fois, presque dépassé. La rage est toujours là, mais sauver sa peau et celle de ses amis est déjà une tâche suffisante.

La réédition simultanée de l'ensemble des albums de la série n'est pas forcément flatteuse pour *Délirius 2*, œuvre douloureuse débutée il y a plus de vingt-cinq ans : si on retrouve la puissance barbare du trait, la démesure lovecraftienne et cette sensation unique que Druillet a *vu* ce qu'il dessine, manque trop souvent cette invraisemblable inventivité qui pulvérisait la BD et laissait pantois à chaque page. D'abord, il fallait finir. Parce qu'il crée et respecte ses propres codes, *Délirius 2* reste néanmoins bien au-dessus du tout-venant SF, à l'image de sa mise en couleur, confiée dès 1987 à Jean-Paul Fernandez, qui évite par bonheur le style Photoshop en vogue. Il était illusoire d'attendre de *Délirius 2* qu'il révolutionne la BD. Mais il était essentiel de rappeler que Druillet l'avait déjà fait. **Jean-Baptiste Dupin**

Lone Sloane : Délirius 2 (Drugstore), 72 p., 18 €



Matthias Gnehm

La Conversion

Atrabile, 304 p., 26 €

Récit initiatique d'un ado sous influence tenté par l'extrémisme religieux.

Journaliste spécialisé dans l'architecture, Kurt retourne dans le village de son enfance. Sur le chemin, une rencontre lui rappelle une période troublée de son adolescence. A 14 ans, amoureux transi de la bigote Patrizia, le jeune homme plonge pour elle dans la religion et se met à fréquenter un groupe biblique particulièrement dévot, mené par un pasteur illuminé et manipulateur. L'auteur, le Suisse Matthias Gnehm, montre subtilement comment Kurt se laisse embrigader, tombant petit à petit dans le piège de ce gourou religieux. Le jeune garçon se forge une croyance bancale et aveugle à partir de lectures mal interprétées de la Bible, de pratiques superstitieuses et des signes d'encouragement qu'il croit voir chez Patrizia. A l'âge où l'on se cherche, où l'on essaie de trouver des repères et des modèles, comment se rendre compte que l'on fait de mauvais choix ? De son crayonné tout en douceur, presque enfantin, qui contraste avec la brutalité de la fin du récit, Matthias Gnehm cerne les questionnements de l'adolescence et souligne le rôle prépondérant du destin. **Anne-Claire Norot**





Matthew Andrews

la danse des maux

L'Israélien **Hofesh Shechter** exorcise les violences de l'âge adulte et les traumas de l'enfance en deux chorégraphies aux forceps.

Captant les fines particules du brouillard qui sature l'air du plateau, une rangée de projecteurs dessine l'impalpable frontière d'un rideau doré que sept danseurs en *battle dress* et sweat-shirt traversent en courant. S'arrêtant à l'avant-scène dans un équilibre incertain, ils se figent en tremblant, debout sur une jambe. Installé à Londres depuis 2002, le chorégraphe israélien Hofesh Shechter se contente de cette seule image en forme de prologue pour prendre acte dans *Uprising* (2006) de la fragilité de l'humain dans un monde qui n'en a cure.

Par la suite, c'est sans aucune pitié qu'il plonge ses interprètes (et son public) dans l'apnée d'un espace saturé par le martèlement des percussions et des vagues d'infrabasses aptes à faire trembler le théâtre. Sa danse nous projette sans ambiguïté dans la violence des rues et des cours d'un conflit évoquant le Moyen-Orient. Une chorégraphie soumise à la menace permanente d'un danger invisible pour dire l'imprévisible des accrochages propres aux guérillas urbaines. Ici, les corps se déplacent toujours avec une extrême détermination, ils crapahutent, roulent et se redressent... Mais, parfois, ils se crispent au sol avec une main tendue vers le ciel et semblent alors saisis par la mort.

L'âpreté sans fard de cette création nous fit découvrir Hofesh Shechter en France en 2010. La reprise d'*Uprising* dans ce programme est d'autant plus bienvenue qu'elle permet d'opposer une société des hommes à celle des femmes, incarnée par six danseuses dans *The Art of Not Looking Back* (2009), où le chorégraphe œuvre avec presque autant de violence pour évoquer la mémoire d'une mère qui l'a abandonné à l'âge de 2 ans.

Pour régler ses comptes avec le trauma d'une blessure remontant à la prime enfance, l'artiste ouvre encore sur un rideau, mais de velours rouge cette fois. De hauts murs blancs cadrent une chambre où des femmes en robes légères tentent vainement de masquer l'absence d'un enfant. Jouant avec sa propre autobiographie, qu'il passe en voix off accélérée, et une bande-son où un concerto de Bach côtoie une BO digne des cartoons de Tex Avery, Hofesh Shechter comble le désespoir de son vide affectif en usant de ses danseuses comme d'hystériques marionnettes. Parfois il les réunit et, à la manière des personnages de guirlandes en papier découpé, les aligne avant de les disperser à nouveau.

De la souffrance d'un enfant à celle d'un homme confronté à la guerre, il n'y a qu'un pas, semble nous dire Hofesh Shechter. Et le chorégraphe de conclure en convoquant dans un effet de *rewind* accéléré les hommes de sa première pièce pour redanser *Uprising* à l'envers... Comme si l'art pouvait être une manière d'exorciser le passé en lui permettant de remonter le temps pour revenir à un point de départ capable de changer la face du monde. **Patrick Sourd**

Uprising (2006) et **The Art of Not Looking Back** (2009), chorégraphie et musique Hofesh Shechter, jusqu'au 29 février au Théâtre des Abbesses, Paris XVIII[e]. **Du 3 au 6 avril** au Théâtre national de Bretagne, Rennes, www.t-n-b.fr

première

Fase

chorégraphie Anne Teresa De Keersmaeker

Présenté dans le cadre du Nouveau Festival du Centre Pompidou, l'historique *Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich* (1982) de la chorégraphe flamande Anne Teresa De Keersmaeker est de nouveau visible pour le plus grand bonheur de tous. Un duo initialement dansé par Anne Teresa et Michèle Anne De Mey, aujourd'hui remplacée par Tale Dolven.

les 3 et 4 mars au Centre Pompidou, Paris IV[e], tél. 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr

réservez

festival EXIT

Démarrage en fanfare, avec *Dans la solitude des champs de coton* de Koltès mis en scène et en musique par Radoslaw Rychcik et Stefan Zeromski, et le concert de Spoek Mathambo (Afrique du Sud). A noter aussi, *Rock Steady*, chorégraphie de Katie Ward (Québec), ou le retour de Luk Perceval avec *Disgrâce* de J. M. Coetzee.

du 8 au 18 mars à la Maison des arts de Créteil, tél. 01 45 13 19 19, www.maccreteil.com

thérapie de troupe

Une comédie familiale loufdingue de l'Argentin Rafael Spregelburd brillamment mise en scène par Marcial Di Fonzo Bo.

Pincez-moi, je rêve !" Voilà une phrase qui ne sera jamais prononcée dans ce spectacle où règne pourtant l'onirisme le plus débridé. C'est que le rêve y est une activité lucide ; une thérapie même, prescrite à Lucas par son psy. Lucas est un grand échalas qu'interprète avec toute la nonchalance nécessaire Micha Lescot. Régulièrement, il se retrouve déguisé en superhéros dans un restaurant aux côtés de sa mère Tété (Karin Viard) et de sa sœur Lucrèce (Léa Drucker) pour fêter son anniversaire. Chaque fois, le repas tourne mal. Lucas intervient alors dans son rêve pour le modifier.

Ce dispositif baroque imaginé par Rafael Spregelburd souligne le côté obsessionnel du personnage tout en permettant des variations infinies et surtout des rebondissements aussi cocasses qu'imprévisibles. Le rêve de Lucas constitue l'envers d'une réalité dont l'autre face n'est pas moins délirante. Enfant, il a reçu un rein de sa sœur, qui lui a ainsi sauvé la vie avant de disparaître avec leur père à l'autre bout du monde. Et voilà que Lucrèce revient vingt ans plus tard pour lui réclamer son rein.

Un quatrième larron intervient dans ce méli-mélo, joué par Philippe Vieux ; c'est l'amant de la mère, professeur de tennis à ses heures. Mais Lucas préfère le foot. Evoquant par certains côtés une désopilante parodie d'Almodóvar, la pièce s'enroule sur elle-même en une mise en abyme vertigineuse. Le tout mené de main de maître par un Marcial Di Fonzo Bo décidément très à son aise dans l'univers de cet auteur argentin. **Hugues Le Tanneur**

Lucide de Rafael Spregelburd, mise en scène Marcial Di Fonzo Bo, avec Léa Drucker, Micha Lescot, Karin Viard, Philippe Vieux, jusqu'au 7 avril au Théâtre Marigny, Paris VIII^e^, www.theatremarigny.fr



Marc Vanappelghem

ange exterminateur

Marie-José Malis livre un décryptage sensible du théâtre de Luigi Pirandello, qui s'attache à traiter de l'intime pour mieux parler de la société.

Une jeune femme enceinte d'un aristocrate déjà marié tente d'échapper à l'opprobre d'être fille-mère en acceptant pour époux un aventurier prêt à se faire passer pour le père de son enfant. Nous invitant dans les coulisses d'un cercle familial, Luigi Pirandello dénonce en 1917, avec *Le Plaisir d'être honnête*, la veulerie des mœurs bourgeoises et le recours à des replâtrages de façade qui n'ont d'autre but que de sauver les apparences.

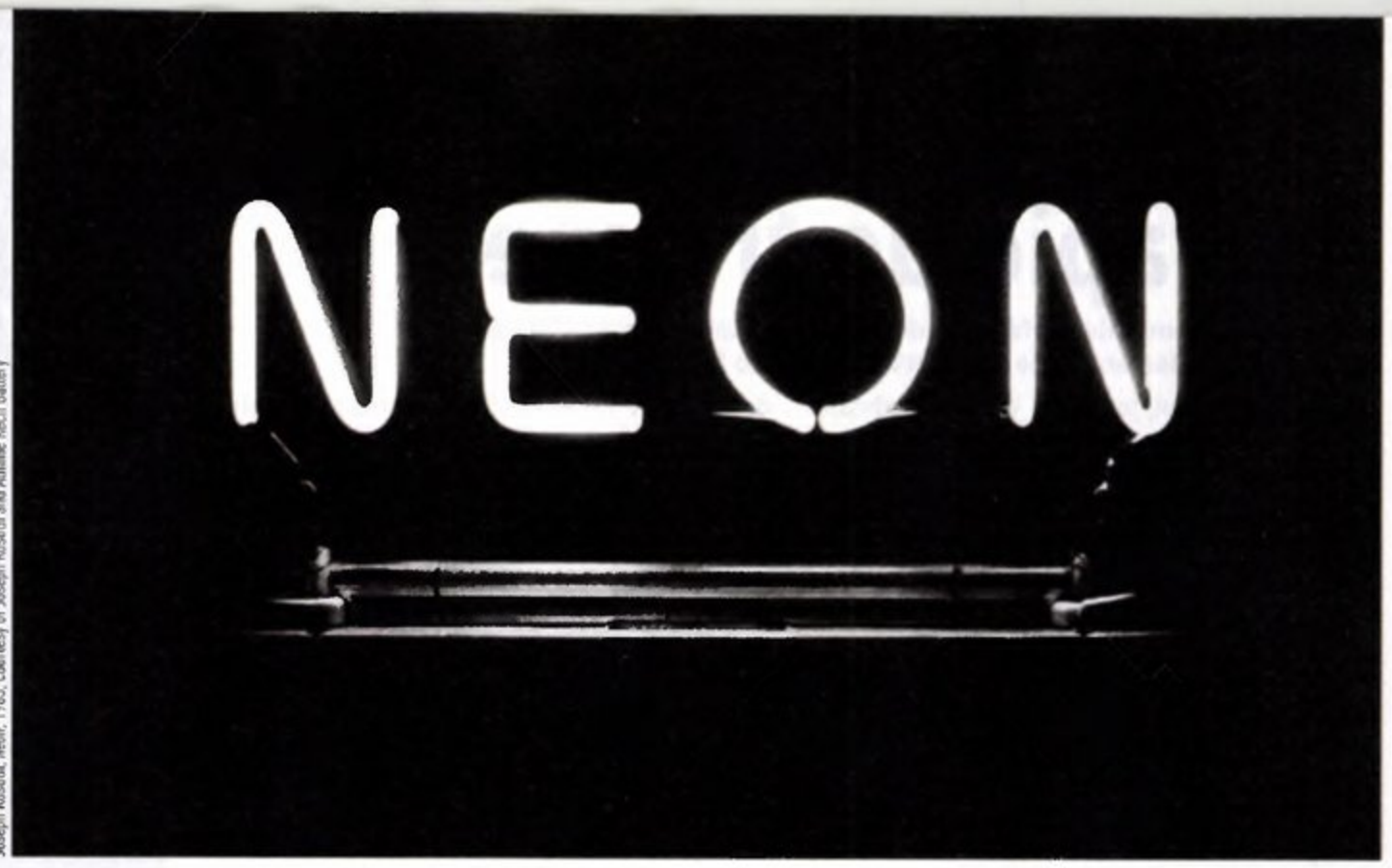
Joueur ruiné et mari de remplacement, Angelo Baldovino a le profil idéal du dindon de cette farce... Seul problème, c'est en loup invité dans la bergerie qu'il se pique au jeu, se transforme en père la morale et n'a de cesse de remettre de l'ordre dans une maison où il fait légalement figure de chef de famille.

Avec son théâtre qui aime autant la politique que jouer cartes sur table, Marie-José Malis opte pour un plein feux dans la salle. Incluant avec justesse le public à cette séance de lessivage sociétal où le linge sale ne peut se contenter d'être lavé en famille, elle décline les identités possibles de Baldovino, du Méphistophélès de Goethe à l'ange pasolinien de *Théorème* en passant par le Tartuffe de Molière.

Au terme d'un bras de fer où il se met tout le monde à dos, son Monsieur Propre sera le premier surpris d'avoir, en prenant à cœur son rôle de père, éveillé de l'amour chez la jeune mère. Seule ombre à cette issue romantique où le nouveau venu fait figure de sauveur, on aura du mal à tirer de la fable des leçons politiques si l'on sait qu'en 1924 Pirandello adhère au parti fasciste et se rapproche ouvertement de Benito Mussolini. **P. S.**

Le Plaisir d'être honnête de Luigi Pirandello, mise en scène Marie-José Malis, à la Comédie de Genève, compte rendu





Joseph Kosuth, *Neon*, 1965, courtesy of Joseph Kosuth and Almine Rech Gallery

panne de secteur

Aveuglée par ses prétentions pédagogiques ou par son médium lui-même, l'exposition de néons d'artistes à la Maison Rouge sous-expose les œuvres. Sans éclat.

vernissages

macro
L'artiste mondial Ai Weiwei, interdit de sortie de Chine, n'a pas pu assister au vernissage de son exposition parisienne (lire "encadré" page ci-contre). Au Jeu de paume, c'est tout son travail photographique qui est réuni pour la première fois. A découvrir aussi, la rétrospective Berenice Abbott et le solo show de Jimmy Robert.
jusqu'au 29 avril au Jeu de paume, Paris VIIIe, www.jeudepaume.org

micro
Après l'expo *Le Sentiment des choses* qui ressuscitait au Plateau les trouvailles du graphiste Bruno Munari, le jeune plasticien David Douard, connu pour ses sculptures anthropomorphiques, s'empare de l'œuvre de Jean Comandon, biologiste et cinéaste, qui inventa la microphotographie en 1908.
jusqu'au 24 mars à Bétonsalon, Paris XIIIe, www.betonsalon.net

micro (2)
A travers ses vidéos, la jeune Bertille Bak décortique les ressorts de micromondes qui flirtent avec le pittoresque. Un inventaire poétique et documentaire.
jusqu'au 18 mars au centre d'art Les Eglises à Chelles (77), www.leseglises.chelles.fr

A vouloir mettre les choses à plat, et en l'occurrence les néons à la queue leu leu, on finit par en désamorcer la puissance de feu. Le commissaire montre les œuvres comme un collectionneur de papillons épingle des spécimens par espèces et par tailles. Il y a donc la salle "Cercle et carré", la salle "Trajectoires" pour les néons sinueux, la salle "Lumière brisée" (quand les néons sont cassés) ou encore la salle des "Pionniers". Laquelle ne se situe pas au début mais au milieu, ce qui ne change rien. Car l'exposition échoue à tramer une véritable histoire artistique de ce matériau, autrement dit à raconter les évolutions de la portée symbolique, esthétique, théorique, politique du néon à travers les époques.

Pas sûr cependant qu'il aurait pu en être autrement : chez la grande majorité des artistes, il est un moyen plutôt qu'une fin, un outil permettant de délivrer un message et une manière lumineuse de s'inscrire dans l'espace. Qu'on ne percevra pas ici, puisque jamais il n'est fait place à l'expérience de l'aveuglement (même l'installation de Carlos Cruz-Díez, un des leaders historiques du mouvement cinétique, paraît bien pâlotte).

Sinon, le néon est tout simplement une alternative au stylo ou au pinceau quand les cimaises deviennent des pages blanches. Mais, du coup, il lui faut de la place, la page et la marge, un espace immatériel (encore que...) où son éclat puisse rejaillir et frapper votre esprit. Quand il ne veut pas vous brûler les yeux, mais plutôt prendre langue, un néon tient à un fil, énonçant une sorte de haïku moderne, un slogan (*Strike* de Claire Fontaine), un aveu (*Je suis une merde* de Claude Lévêque), un teaser (*Coming Soon* de Pierre Bismuth). Donc une forme brève et solitaire qui n'attend que de rayonner dans l'espace pour mieux vous toucher. Or l'expo, qui enfile les néons comme des perles, les prive de ce vide alentour, pour eux vital. En les multipliant, elle parasite leur halo et annule stupidement leur incandescence, leur pouvoir de nuisance.

Reste que, comme dans toute anthologie, il y a là de très beaux exemplaires (par plus d'une soixantaine d'artistes – mais pas l'Américain Blair Thurman, pourtant l'un des seuls contemporains à faire lui-même ses néons !), à commencer (et à finir en fait) par ce *Neon* de Joseph Kosuth, énoncé performatif et œuvre tautologique, qui affiche son nom "Neon", et affole ainsi la vocation première de ce médium. Commercial, inféodé au capitalisme, le néon est en effet historiquement la lanterne (et la vessie) de la consommation, du divertissement et du spectacle. Or Kosuth, dès 1965, le mettant face à lui-même et à sa propre séduction, le pétrifie et aurait dû faire péter les plombs à toute cette expo très basse tension.
Judicaël Lavrador

l'expo, qui enfile les néons comme des perles, les prive de ce vide alentour, pour eux vital

Néon, Who's Afraid of Red, Yellow and Blue ? jusqu'au 20 mai à la Maison Rouge, 10, boulevard de la Bastille, Paris XIIe, tél. 01 40 01 08 81, www.lamaisonrouge.org



Louidgi Beltrame, in collaboration with Elli Turpin, *Cinelândia*, 2012, courtesy galerie Jousse Entreprise

caméra-stylo

Plongée dans l'univers d'un film super-8 aux multiples strates sensorielles.

De l'expo de Louidgi Beltrame à la galerie Jousse Entreprise on ne retiendra, consciemment, qu'une seule œuvre. La dernière en l'occurrence. Sans doute la plus littéraire, qui donne son titre à l'ensemble de l'exposition et se donne à lire comme un condensé parfait des aspirations et des méthodes du travail de Beltrame. Intitulé *Cinelândia*, "pays du cinéma" en portugais, ce film super-8 est traversé au propre comme au figuré par le spectre d'un pavillon de verre conçu dans les années 50 par Oscar Niemeyer, le célèbre architecte de Brasilia. Déserté et rongé par la végétation moite et luxuriante qui l'entoure, cet étendard économe du courant moderniste semble peu à peu rallier son imaginaire originel, celui d'une architecture qui se confondrait avec son environnement.

Quant à la caméra de Louidgi Beltrame, elle semble, elle aussi, avoir pris racine dans ce paysage antédiluvien où la pellicule tourne pour l'éternité. Par-dessus cette première strate narrative, Beltrame, comme dans la plupart de ses films, vient superposer une deuxième couche. Ici, une bande-son composée comme un collage à partir des extraits d'un script laissé sans suite et signé Antonioni, de l'écriture morcelée de Duras et de fragments épars de *La Forêt de cristal* de Ballard. Redoublée, dédoublée, troublée, la trame de départ gagne en épaisseur. On est ici face à un objet quasi tautologique dont la densité conceptuelle entre en écho avec la touffeur poétique de la jungle.
Claire Moulène

Cinelândia jusqu'au 10 mars à la galerie Jousse Entreprise, 6, rue Saint-Claude, Paris IIIe, www.jousse-entreprise.com

encadré

un tigre de papier photo

Retour sur les photos de l'artiste et dissident chinois Ai Weiwei.

"Alors, la Chine?", *disait Roland Barthes. Alors, les photographies du dissident Ai Weiwei? Sans grande qualité. Elles épousent sans se démarquer les conventions visuelles et techniques de leur époque : noir et blanc saturé du New York des années 80, photo platement conceptuelle des années 2000, jusqu'aux jpeg et tweets expédiés depuis son* mobile phone.
Mais ce maigre désaveu esthétique est en réalité très secondaire, presque "déplacé", au vu de la dimension politique d'Ai Weiwei. Pour preuve, les images postées sur son blog de 2005 à 2009 : cette suite de situations apparemment banales, ordinaires pour nous et peu composées, constitue néanmoins une archive interdite, saisie par la police mais sauvée de justesse par le Fotomuseum Winterthur.
C'est que le gouvernement chinois vit comme une provocation la permanente circulation de l'artiste, ses plongées dans les réalités de la société civile, et sa capacité à être un média, comme l'a brillamment démontré le numéro de Libération *réalisé avec lui.*
Certes son absence se fait ressentir dans le montage un peu morne de l'exposition. Pour autant, cet ensemble photographique témoigne d'un véritable principe de vie. La volonté simple mais suractive de "suivre le mouvement" d'une Chine en pleine transition. Coûte que coûte et par-delà les questions d'esthétique. A l'image des photos prises à Pékin dans les années 90. Emouvantes : c'est le journal de la nouvelle scène artistique chinoise, émergente, collective et cohésive, sortie brisée mais renforcée de la place Tiananmen. Une autre histoire de la Chine contemporaine, écrite au vu et au su, mais en contrebande, du régime officiel.

Jean-Max Colard



LE NOUVEAU FESTIVAL DU CENTRE POMPIDOU
22 FÉVRIER-12 MARS 2012
tout le programme sur www.centrepompidou.fr

MERCREDI 29 FÉVRIER
11 H-21 H PERFORMANCE
Guy Maddin tourne en public
14 H 30 UNE ŒUVRE PARLÉE
Pascal Rousseau à propos de sa proposition « Les Mystères de l'Ouest »
16 H PROJECTION
Der Führer Schenkt den Juden eine Stadt
Présenté par Maïder Fortuné
17 H CONFÉRENCE
Dennis Cooper et Ishmael Houston-Jones « À propos de *Them* »
18 H 30 CONFÉRENCE
Jean-Christophe Bailly « *Austerlitz*, journal d'une relecture »
20 H 30 DANSE
Chris Cochrane / Dennis Cooper / Ishmael Houston-Jones *Them*

JEUDI 1ER MARS
11 H-21 H PERFORMANCE
Guy Maddin tourne en public
11 H-21 H PROJECTION
E.S.P. de Melvin Moti
14 H 30 UNE ŒUVRE PARLÉE
Jean-Pierre Criqui à propos de *A ventriloquist at a birthday party in October 1947* (1920) de Jeff Wall
16 H PROJECTION
Histoires d'Amérique de Chantal Akerman
Présenté par Vincent Dieutre
17 H 30 CONFÉRENCE
Stéphanie Sauget « Une histoire des maisons hantées »
18 H 30 CONFÉRENCE
Martin Rueff « *D'après nature* »
19 H CONFÉRENCE
Hélène Guenin et Guillaume Desanges « ERRE(RE) »

VENDREDI 2 MARS
11 H-21 H PERFORMANCE
Guy Maddin tourne en public
14 H 30 UNE ŒUVRE PARLÉE
Bernard Blistène à propos d'*À l'infinitif* de Marcel Duchamp
16 H PROJECTION
Mon oncle d'Amérique d'Alain Resnais
Présenté par Paul Loctin
18 H 30 CONFÉRENCE
Ulrich von Bülow « Sebald et l'archive »

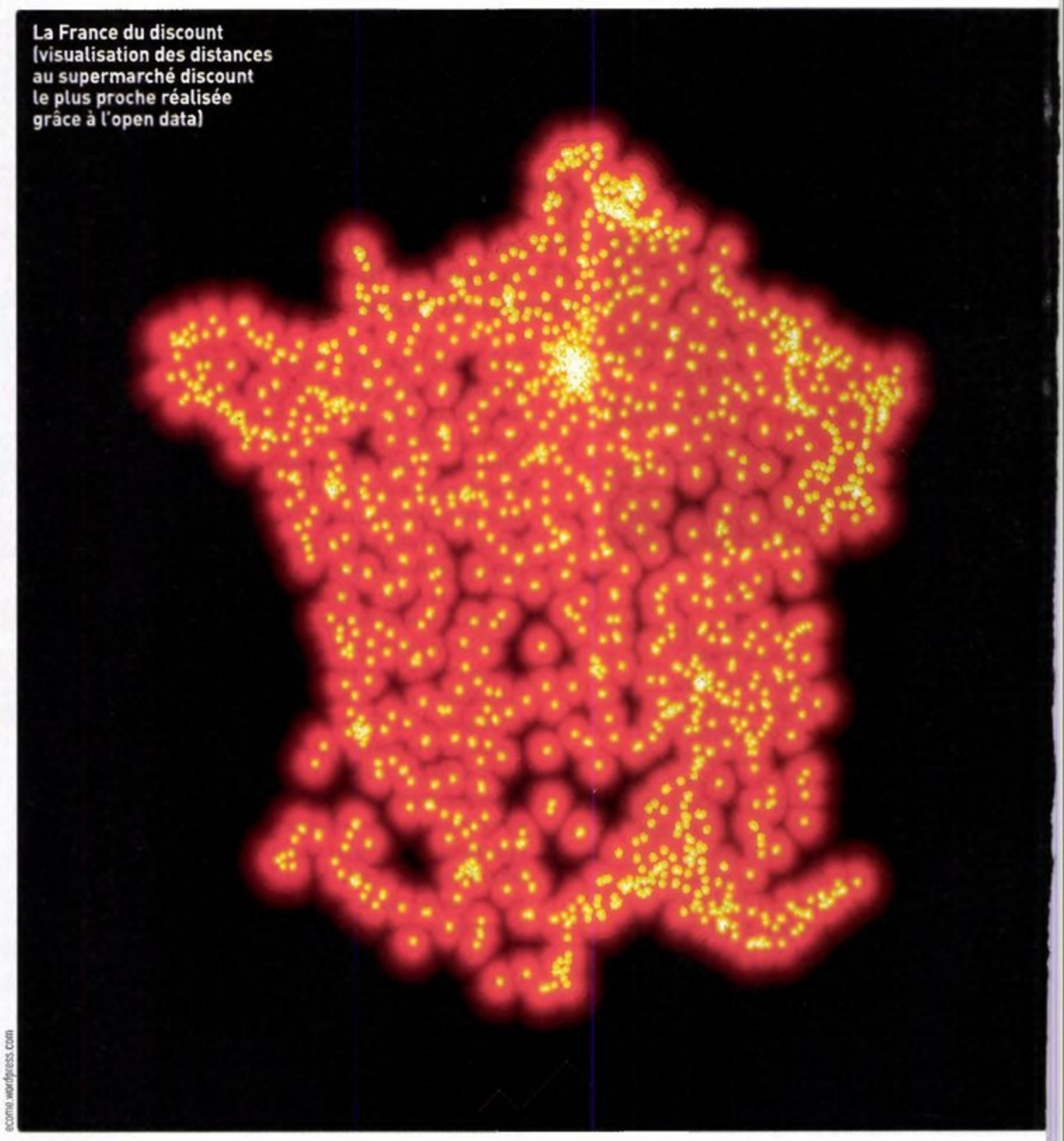
SAMEDI 3 MARS
11 H-21 H PERFORMANCE
Guy Maddin tourne en public
14 H 30 CONFÉRENCE
Mathieu Tricelot « Jeux vidéo : F5/F9 »
16 H PROJECTION
La Rabbia
La Séquence de la fleur de papier de Pier Paolo Pasolini
Présentés par Eugenio Renzi
16 H 30 PERFORMANCE
Gisèle Vienne, Dennis Cooper, Peter Rehberg et Jonathan Capdevielle « *Jerk* »
18 H CONFÉRENCE
Gisèle Vienne, Dennis Cooper et Jonathan Capdeville « À propos de *Jerk* »
18 H 30 LECTURE
Jacques Bonnaffé *Austerlitz* de W.G. Sebald
20 H 30 DANSE
Anne Teresa De Keersmaeker *Fase*

DIMANCHE 4 MARS
11 H-21 H PERFORMANCE
Guy Maddin tourne en public
14 H 30 CONFÉRENCE
Patrice Blouin « Football : comment faire sauter un verrou ? »
16 H PROJECTION
Dans la ville blanche d'Alain Tanner
Présenté par Stéphane Bouquet
17 H DANSE
Anne Terusa De Keersmaeker *Fase*
18 H 30 LECTURE PERFORMÉE
Stéphane Bouquet « Chemins de fer »

LUNDI 5 MARS
11 H-21 H PERFORMANCE
Guy Maddin tourne en public
14 H 30 UNE ŒUVRE PARLÉE
Pierre-Alain Tilliette à propos d'Alexandre Vattemare
16 H PROJECTION
Dianne Wellington d'Arnaud des Pallières / *Disappearance of a Tribe* de Deimantas Narkevicius / *Around* d'Ulla von Brandenburg / *La Jetée* de Chris Marker
Présentés par Valérie Mréjen et Bernard Blistène
18 H 30 LECTURE
Pascal Cervo *Les émigrants* de W.G. Sebald

GRATUIT à l'exception des événements de la Grande salle et des Cinémas

En partenariat média avec
Avec le soutien de
Centre Pompidou



La France du discount (visualisation des distances au supermarché discount le plus proche réalisée grâce à l'open data)

ecome.wordpress.com

une politique d'ouverture

Après avoir rendu publiques ses données, le gouvernement aimerait en favoriser la diffusion via une nouvelle plate-forme : Dataconnexions.

Largement étranger à la culture politique et administrative hexagonale, par comparaison avec des pays en pointe comme les Etats-Unis ou la Grande-Bretagne, l'open data commence à se déployer en France. Après que des réseaux militants (Regards citoyens) ou une nouvelle vague de journalistes ouverts au datajournalisme (cf. le site Owni ou le succès public récent du magnifique livre de David McCandless, *Datavision*) ont peu à peu introduit ce concept d'ouverture des données.

Ce principe de transparence de l'information s'est étendu depuis deux ans. Au point de devenir un enjeu politique partagé, et non plus un sujet opaque dont les geeks et les informaticiens seraient les seuls à pouvoir comprendre les règles et les usages.

Alors que de plus en plus de villes – Rennes, Nantes, Paris, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, Lille, Lyon... –, mettent désormais en ligne des données publiques et développent des applications traitant ces données, la révolution de l'open data mobilise désormais la majorité des acteurs publics, Etat, administrations, établissements publics, collectivités locales, entreprises elles-mêmes.

Quelques mois après la mise en ligne

élargir l'open data afin que chercheurs, développeurs, journalistes et étudiants s'en emparent pour des usages nouveaux et des services inédits

de la plate-forme data.gouv.fr, la mission interministérielle Etalab (etalab.gouv.fr), chargée d'inciter et coordonner la politique d'ouverture des données publiques, vient de lancer Dataconnexions, une plate-forme qui vise à fédérer les partenaires potentiels de l'open data : développeurs, chercheurs, start-up, porteurs de projets innovants... Une trentaine d'acteurs de l'économie numérique se sont déjà associés à Dataconnexions : mastodontes technologiques (Google, Microsoft, Orange), entreprises publiques (La Poste, SNCF), écoles et centres de recherche (Inria, Epita...), entreprises conseils (McKinsey & Company), pôles de compétitivité (Cap digital, Silicon Sentier...)... Réunis le 16 février devant la presse, tous confirmèrent leur intérêt pour l'open data, dont la vertu démocratique cache aussi un important potentiel économique, en terme de création d'emplois notamment.

Car si le site data.gouv.fr permet déjà à chacun de consulter des données diverses et variées (plus de 350 000 jeux disponibles, concernant les dépenses et recettes du budget de l'Etat, la localisation des services publics, les mesures de qualité de l'environnement...), le chantier de leur traitement reste immense. Pour Séverin Naudet, le jeune président d'Etalab (35 ans, ancien conseiller de François Fillon sur le multimédia), l'enjeu est *"d'encourager la création de services innovants"*, *"d'accélérer le développement d'un écosystème de l'open data français"* permettant une réutilisation des données publiques qui seront agrégées, compilées, enrichies, éclairées. Car les données, une fois qu'elles sont livrées telles quelles, brut de décoffrage, sans filtrage, sans accompagnement explicatif, restent souvent indigestes, voire opaques, par leur austérité et leur raideur qui tient à distance n'importe quel citoyen.

D'où la nécessité d'une meilleure accessibilité de ces données, à travers des cartographies ou des géolocalisations, par exemple. Dataconnexions s'inscrit dans cette démarche d'élargissement de l'open data à de nouvelles communautés, afin que chercheurs, développeurs, journalistes et étudiants s'emparent des données pour en faire des usages nouveaux et développer des services inédits. Dataconnexions visera durant toute l'année 2012 à connecter entre eux ces réseaux d'investisseurs et de créateurs. Quatre concours seront organisés pour promouvoir et développer les projets les plus innovants (meilleures applications, services ou data visualisation interactives). Le premier de ces concours vient d'être lancé. D'autres initiatives se préparent, comme par exemple un "Hackaton" de développeurs, sorte de marathon organisé par Google le 14 mars au bout duquel les projets de "data scientists" verront le jour.

Séverin Naudet estime que *"c'est bien la réutilisation qui donne leur valeur aux données. Ce qui importe, ce n'est pas ce qu'elles sont, mais ce qu'on peut en faire ou surtout ce que les entrepreneurs, les citoyens, les journalistes en feront"*, insiste-t-il. L'idée est de favoriser *"l'émergence d'une place de marché global de la donnée, porteuse de croissance et d'emplois"*. Selon une étude de la Commission européenne, le potentiel du marché de la réutilisation s'élevait en 2010 à plus de 30 milliards d'euros et à 70 milliards en 2011.

Quelle que soit la réalité, encore difficile à mesurer, du potentiel de développement d'activités généré par l'open data, son impact "politique" sur la manière d'envisager la relation entre les citoyens et l'Etat semble prometteur. Comme le soulignait récemment le sociologue Dominique Cardon, auteur de *La Démocratie internet* (Seuil), l'open data permet d'éliminer *"le paternalisme"* de l'Etat en favorisant une forme d'expertise des citoyens par l'accès à l'information, en encourageant, via le principe de transparence, la responsabilité des élus, en donnant les conditions d'un dialogue plus riche entre Etat et citoyens... Au-delà du business attendu, l'Etat doit aussi *"accepter de lâcher ses propres données sans savoir ce que les citoyens en feront"*, souligne Cardon. En se saisissant des données publiques, la société civile aurait la possibilité de recadrer les débats publics à sa manière. Ce dialogue plus symétrique et plus riche avec les gouvernants forme l'enjeu le plus fort, et peut-être le plus incertain aujourd'hui, de l'open data, une révolution politique discrète mais décisive. **Jean-Marie Durand**

A lire sur **lesinrocks.com,** l'interview de Sébastien Naudet, président d'Etalab

au poste

le chant des éditocrates

La rengaine des éditorialistes vedettes ne parvient pas à étouffer les voix dissidentes.

"Nouveaux chiens de garde", "éditocrates"... : *la rhétorique en vogue visant à délégitimer les élites de la presse forme le symptôme d'un système médiatique paradoxal. Alors que la voix des vedettes impose la petite musique dominante du débat public, la critique des médias ne cesse de s'amplifier. Après le film* Les Nouveaux Chiens de garde, *de Gilles Balbastre et Yannick Kergoat, qui pointait les erreurs répétées des commentateurs zélés des marchés financiers, des livres-brûlots prolongent le mouvement de sape des médias. De* Vive la crise !, *de Sébastien Fontenelle au livre de Laurent Mauduit,* Les Imposteurs de l'économie, *la dénonciation de ces gourous médiatiques* "qui nous enfument" *est devenue un vrai filon éditorial. Selon Fontenelle, coauteur des* Editocrates *en 2009), la novlangue de ces têtes de gondole s'organise autour de* "mantras obsessionnellement répétés", *où* "les mots du progressisme, soigneusement purgés de leur sens originel, disent l'exact contraire de ce qu'ils avaient toujours signifié, et dans laquelle la réforme (...) devient l'appellation brevetée des pires reculs antisociaux". *Fontenelle dénonce le refrain journalistique néolibéral : la France, pays d'assistés, vit au-dessus de ses moyens ; il faut travailler plus et réduire les dépenses publiques... Mais à trop fixer son courroux sur quelques figures honnies, l'auteur occulte la question des usages que chaque citoyen fait des médias, à l'influence plus incertaine qu'il ne le prétend. D'autant que le statut de ces éditocrates n'efface pas, dans leurs propres journaux, les papiers à contre-courant.*

Vive la crise ! *de Sébastien Fontenelle (Seuil), 192 pages, 14,50 €*

Les Imposteurs de l'économie *de Laurent Mauduit (Seuil), 320 pages, 19,90 €*

Jean-Marie Durand



Christophe Abramowitz

table ouverte

Aux commandes de *La Grande Table* sur France Culture, **Caroline Broué** anime tous les midis des conversations pleines de saveurs sur la vie culturelle et intellectuelle.

L'heure du déjeuner a sur France Culture un goût de grande bouffe à idées, voire de déjeuner sur l'herbe verte de la création. Aux commandes de *La Grande Table*, où s'entassent les mets et les mots du jour, Caroline Broué prolonge une longue tradition de la station : du *Panorama* de Roger Dadoune, Jean-Pierre Salgas, Michel Bydlowski ou Jean-Maurice de Montremy à *La Suite dans les idées* de Sylvain Bourmeau et Julie Clarini, jusqu'à *Tout arrive* d'Arnaud Laporte, France Culture a toujours mis en musique (la musique de la pensée) les débats culturels, esthétiques et intellectuels.

Depuis septembre, la journaliste reçoit autour de sa table romanciers, penseurs, artistes dont elle cherche souvent à organiser la confrontation pour en faire surgir des éclats communs et croisés. La première partie de l'émission, de 12 h à 12 h 30, laisse plusieurs de ses chroniqueurs avisés deviser sur l'actualité culturelle, à partir de sujets qu'ils ont eux-mêmes repérés.

De Michaël Foessel à Mathieu Potte-Bonneville, de François Cusset à Philippe Mangeot, de Christophe Prochasson à Eric Fassin, d'Antonio A. Casili à Etienne Klein, de Joy Sorman à Maylis de Kerangal, etc., Caroline Broué est toujours bien entourée, notamment par cette jeune génération de penseurs critiques et engagés dans l'espace public. La seconde partie de l'émission, de 12 h 50 à 13 h 30, tient lieu d'échange plus intime entre deux personnalités autour d'une actualité culturelle, même si elle s'accorde aussi quelques face-à-face avec des noms connus (Gérard Genette, Rithy Panh, Jeanne Balibar...), qu'elle mène avec rigueur et entrain à la fois. Elle avoue aimer *"croiser des univers"* et ne pas s'attacher outre mesure à *"l'art pour l'art"* : *"Je ne suis pas une formaliste"*, d'où son aspiration à tirer les fils de la création vers des horizons plus lointains, notamment politiques. Elle se méfie des *"conversations de Café du commerce"*, et cherche, pour s'en prémunir, à *"détourner le plus possible le dispositif de la promotion ou le commentaire rapide sur l'actualité"*.

Grande travailleuse, presque borderline, issue de "l'école" Antoine Spire, auprès de qui elle débuta sur France Culture (dans *Staccato*, en 1998), aux côtés des débutants Nicolas Demorand ou Jean Birnbaum, elle est passée par tous les échelons de la station : attachée de production, programmatrice, productrice, notamment des Matins, où elle avoue avoir beaucoup appris. Près de quinze ans après, et après tant d'émissions labourées (*Place de la toile, L'Economie en question, Les Retours du dimanche*...), elle affirme avoir appris *"à se lâcher à l'antenne"*. Mon défaut a toujours été *"ma raideur, liée à un certain manque de confiance"* ; *"Je sais maintenant sourire en studio"* : si cela ne se voit pas, cela s'entend, comme si d'une décontraction enfin conquise, surgissait dans le poste un murmure de plénitude.

"je sais maintenant sourire en studio"

Après quelques escapades hâtives du côté de la télé (chroniqueuse dans l'éphémère *Club Majipoor* sur France 5, programmatrice à *Ce soir ou jamais* sur France 3...), elle semble épanouie dans ses meubles radiophoniques, bien assise devant la nappe fournie de sa *Grande Table*. Les audiences ont, paraît-il, explosé depuis un an : elle a su, en même temps que le sien, exciter l'appétit de ses auditeurs.

Jean-Marie Durand

La Grande Table du lundi au vendredi sur France Culture, de 12 h à 12 h 30 et de 12 h 50 à 13 h 30



enfin disponible !

les inROCKS store

la montre collector dessinée par Jean Jullien !

série limitée

19,90 €



illustration originale signée Jean Jullien

habillage intégral et cadran lisible avec 3 aiguilles métal

qualité et durabilité du mouvement suisse garantie un an

anneau cadran métal, bracelet en PVC

livrée avec pile

découvrez tout notre catalogue sur http://boutique.lesinrocks.com



❑ Oui, je profite de votre offre et je passe commande
Paiement par chèque uniquement (à l'ordre des Editions indépendantes)

produit	prix	quantité	prix total
montre signée Jean Jullien	19,90 €		
		total	
frais de port + 6 € (offerts à partir de 40 € d'achat)			
montant total de ma commande (chèque à l'ordre des Editions indépendantes)			

☐ Madame ☐ Mademoiselle ☐ Monsieur

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... Code postal .....

Email ..... @ .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter quotidienne des inrocks.com (actu, news, musique, cinéma, concours...)
❑ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des *Inrocks*
❑ Je souhaite recevoir des offres privilégiées des partenaires des *Inrocks*

merci de compléter et de retourner ce bulletin de commande accompagné de votre paiement, sous enveloppe affranchie, à :
Inrocks Store, Les Editions indépendantes, 24 rue Saint-Sabin, 75011 Paris
renseignements : store@inrocks.com - plus rapide et plus simple, commandez en ligne : http://boutique.lesinrocks.com

Offre valable en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et de suppression des données vous concernant. Délai de livraison : deux semaines à compter de la date de réception de la commande. Offre réservée uniquement aux particuliers.



Dexter en roue libre

La sixième saison des aventures du serial-killer de Miami est parfois très poussive. Mais ceux qui la regarderont jusqu'au bout seront récompensés.

La routine est parfois l'auxiliaire perverse de notre amour des séries. Retrouver les mêmes visages et gestes chaque saison agit comme une agréable pommade fictionnelle. Mais cette pommade peut nous endormir les yeux. Le cas *Dexter* est assez parlant. Voilà maintenant six ans que le serial-killer/flic/enfant perdu de Miami hante les écrans mondiaux. Le diagnostic objectif sur ses états de service paraît assez clair : en baisse. On pourrait dater la fin symbolique de la série aux dernières images extraordinairement choquantes de la quatrième saison. Dexter y retrouvait son fils de quelques mois dans une mare de sang, près de sa mère morte, dans la même posture que lui une trentaine d'années plus tôt. Une scène primitive en remplaçait une autre. La boucle se refermait, un monde plus noir que noir allait exister hors champ. Une fin de série parfaite. A ce détail près que *Dexter* a continué, succès oblige.

Nous en sommes maintenant à la sixième saison. Depuis cet épisode mythique, l'adaptation des romans de Jeff Lindsay a connu quelques turbulences en interne. L'ancien et brillant *showrunner* Clyde Phillips (qui n'a pas fait de cadeau à son successeur avec une conclusion aussi brutale) a été remplacé par Chip Johannessen, lui-même évincé au profit de Scott Buck. Un ressort s'est brisé, au point que l'on peut légitimement se demander si la série ne survit pas uniquement par la force de l'habitude. Elle n'est ni la première (*Urgences* a connu une lente descente durant ses sept dernières saisons), ni la dernière. Et cela n'empêche apparemment personne de la regarder. Par fidélité absolue ? Pour vérifier que *Dexter* n'est plus ce qu'elle était ?

Debra, la sœur de Dexter, nous aide à rester éveillé jusqu'aux dernières images, renversantes

Par certains aspects, la sixième saison que diffuse Canal+ est embarrassante. A force d'être usées jusqu'à la corde, certaines figures narratives classiques qu'a employées *Dexter* depuis ses débuts se mettent à sonner bêtement creux. La voix off introspective du héros, par exemple, a perdu de son caractère glaçant et ambigu pour servir de béquille aux scénaristes : ils l'utilisent pour expliciter ce qu'ils n'ont plus la force de suggérer. Le monologue permanent du beau gosse devient lassant, alourdi cette année par une thématique mystique peu subtile. D'autre part, tout ce qui raccroche *Dexter* aux séries policières classiques, et qu'elle avait pris l'habitude de détourner avec un vrai sens du jeu, devient simplement banal. La faiblesse des méchants carnavalesques de cette saison six n'en ressort que plus tristement. Les sanguinaires "Tueurs de l'Apocalypse" peignent puis reproduisent des tableaux bibliques dans la vraie vie. Autant dire que ce sont des tableaux pompiers.

Alors, pourquoi continuer à garder les yeux ouverts devant une installation fictionnelle qui s'autodétruit ? Par goût pour la décadence, peut-être. Pour quelqu'un d'autre que le héros essoufflé, sans doute. Debra Morgan (Jennifer Carpenter) est une fille craquante qui fut adoptée toute petite par le père de Dexter. Elle est flic dans la même unité que son frère. On l'adore depuis toujours parce qu'elle ne peut pas s'empêcher de dire *"fuck"* au moins une fois par phrase et qu'elle porte en elle une tristesse insondable. Elle a l'étoffe d'un vrai personnage de série : en plus d'être la même, plan après plan, elle entame une transformation profonde au fil du temps. Jusqu'à se révéler à elle-même. C'est ce qui arrive ici dans des proportions passionnantes, que les lois anti-spoilers nous empêchent de détailler. Disons que Debra est celle qui nous aide à rester éveillé jusqu'aux dernières images renversantes de cette saison six. Et celle qui nous pousse à attendre la suivante en tremblant. Malgré tout. **Olivier Joyard**

Dexter saison 6. A partir du 1er mars à 20h50 sur Canal+

brèves

Breaking Bad primée
Les prestigieux WGA Awards, décernés par les auteurs américains pour les auteurs américains, ont eu lieu le 19 février. *Breaking Bad* a été consacrée meilleur drame, *Modern Family* meilleure comédie. Outre le fait qu'elle mélange télé et cinéma, la cérémonie récompense des épisodes individuels. Le premier volet de la saison 4 de *Breaking Bad* a partagé les honneurs avec l'excellent épisode 6 de *Homeland*, saison 1. Deux classiques.

Matthew Perry revit
Depuis la fin de *Studio 60...* et l'échec de *Mr. Sunshine* l'an dernier, on imaginait l'ex-*Friends* Matthew Perry reparti dans ses addictions et perdu pour la télévision. Bonne nouvelle : à partir du 25 mars, cet acteur brillant va apparaître dans plusieurs épisodes de *The Good Wife*, où il incarnera un avocat – normal, il s'agit d'une série judiciaire. Son rôle pourrait devenir récurrent.

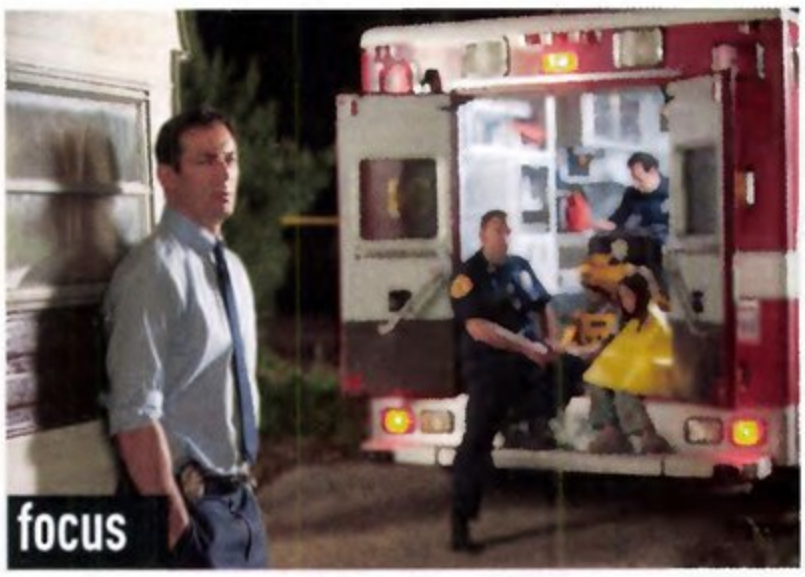
Vic Mackey version 60's
L'ancien héros de *The Shield*, Michael Chiklis, s'est engagé pour une nouvelle série de CBS encore sans titre, située dans le Las Vegas des années 60, entre mafia et politique. A l'écriture, Nicholas Pileggi, monsieur *Les Affranchis*. A la réalisation, James Mangold. Dennis Quaid pourrait mener le casting. Voilà qui fait envie.

agenda télé

***Nikita* (TF1, le 29 à 1h40)** Cette petite sœur un peu vulgaire d'*Alias* a fini par nous convaincre par son application et son sens de l'économie. Du coup, TF1 la relègue au milieu de la nuit.

***Blue Bloods* (M6, le 1er à 20h50)** Dans une atmosphère proche des films de James Gray (famille + police + Shakespeare + New York), ce *cop drama* austère a le mérite d'offrir à Tom "Magnum" Selleck un rôle de patriarche à la hauteur de son talent.

***Hung* (Orange Cinémax, le 3 à 17h50)** La saison 3 des aventures délicates du gigolo *made in Detroit* étouffé par la crise sera la dernière, puisque HBO a décidé de dire stop. Nos regrets à ses clientes.



focus

le rêve Awake

Quand le deuil d'un homme dérègle sa perception du monde. Une nouveauté fascinante.

Les sériephiles masochistes et/ou les amateurs de chefs-d'œuvre maudits peuvent déjà ajouter *Awake* à la liste de leurs amours éperdues. Certes, la nouvelle série de Kyle Killen (créateur de *Lone Star*, étoile filante de 2010), dont le *showrunner* est le talentueux Howard Gordon (*24*, *Homeland*), n'arrive sur NBC que le jeudi 1er mars. Elle a donc a priori la vie devant elle. Sauf qu'au vu de son pilote, il faudrait un miracle pour la voir survivre face à des adversaires à la fois plus puissants et moins subtils qu'elle, *Mentalist* et *The Practice*, diffusées dans le même créneau horaire. Pour son bien, on aurait préféré qu'elle émerge sur le câble. En attendant le verdict des audiences, profitons à plein de ce bijou.

Awake raconte l'histoire d'un père de famille qui a perdu femme et fils dans un accident de voiture dont il est ressorti indemne. Traumatisé, il s'est construit deux (ir)réalités parallèles, l'une dans laquelle son épouse est toujours vivante, l'autre son enfant. A chacune son psy attitré. Evoquant *In Treatment* (série psy de HBO) et *Everwood* (série familiale mélancolique de WB), *Awake* se promène également dans un univers aux contours ambigus, pas si éloigné des premiers films de M. Night Shyamalan. La grandeur de son épisode pilote tient dans son extrême simplicité, mise au service de situations et de sentiments très complexes. En plein travail de deuil, le héros est un flic quadra qui traverse la vie en somnambule. Immergé dans les tréfonds de son cerveau, le récit accompagne sa tristesse et son dénuement avec une frontalité bouleversante. Déjà une grande série. **O. J.**

Awake créée par Kyle Killen. Sur NBC et iTunes US

les inROCKS
PRÉSIDENTIELLE 2012

qui a dit ?
"J'aime être nu(e), libre de mes mouvements. C'est mon côté direct."
☐ François Hollande
☐ Christine Boutin
☐ Corinne Lepage
pour aller plus loin que les petites phrases
la campagne présidentielle 2012
sur les inROCKS.com



Fox Photos/Getty Images/Planete Justice

En 1946, l'Irgoun, l'armée secrète juive, fait sauter une bombe à l'hôtel King-David de Jérusalem

les habits neufs de la terreur

Panorama des principaux courants terroristes depuis 1945.

Après avoir vu ce panorama relativement exhaustif sur le terrorisme de 1945 à nos jours, on en vient à se poser la question : à quoi tout cela a-t-il servi ? A ce jour personne, ne semble avoir rien gagné par l'action violente et aveugle. Sauf peut-être, d'après le documentaire en trois parties de Michaël Prazan, les colons juifs de Palestine, avec l'Irgoun dont les actions dans les années 40 participèrent à l'instauration d'un Etat juif indépendant. L'ironie c'est que, depuis, l'existence d'Israël attise un terrorisme permanent.

Pour Prazan, il existe trois principales sources à la violence moyen-orientale : le mouvement des Frères musulmans, fondé dans les années 20 en Egypte, d'où a essaimé la nébuleuse islamiste armée ; la guerre d'Algérie, creuset des luttes clandestines ; et l'œuvre de Frantz Fanon, théoricien de la révolte anticolonialiste adoubé par Sartre. Sortie de là, la spirale du terrorisme reste sournoise et mystérieuse. Quid des liens entre l'extrême gauche armée et l'extrême droite (cf. la théorie des rouges-bruns), évoquée à propos du banquier suisse des nazis, François Genoud, pro-palestinien et soutien de groupuscules comme la RAF allemande ?

Idem en Italie, où le terrorisme d'extrême droite, censément le plus meurtrier, est systématiquement zappé. Il semble que le romantisme révolutionnaire des groupes armés (RAF, Brigades rouges, Action directe) ait bien souvent servi de paravent. Voir dans le documentaire comment Kadhafi commande à Carlos la prise d'otages (sanglante) du siège de l'Opep en 1975 pour faire monter le prix du pétrole. Le flou artistique du terrorisme dissimule souvent des manips plus sordides qu'on ne le pense. **Vincent Ostria**

Une histoire du terrorisme Documentaire de Michaël Prazan (3x60 min.) A partir du lundi 5 mars, 23 h 05, France 3

Dans les yeux d'Olivier

Magazine présenté par Olivier Delacroix. Réalisé avec Mathieu Duboscq. Mercredi 29 février, 22 h 20, France 2

A la rencontre des victimes de la machine judiciaire.
Accusées de braquage, mauvais traitements, pédophilie... les personnes que rencontre Olivier Delacroix dans le premier film de sa collection documentaire, *Dans les yeux d'Olivier,* ont été innocentées, mais gardent les traces du traumatisme de l'impuissance éprouvée face à une justice aveugle. S'ils ont été blanchis par les tribunaux, les accusations, même fausses, ne s'effacent jamais de la mémoire de l'opinion publique. Et reprendre sa vie d'avant paraît difficile... Fidèle à sa manière empathique d'aborder les vies complexes de ceux qu'il filme, Olivier Delacroix livre un reportage sincère et poignant. **Alexandra Caussard**



La Vie amoureuse des prêtres

Documentaire de David André. Mardi 6 mars, 22 h 40, France 2

Le célibat des prêtres, ultime tabou catholique.
De la vie amoureuse et sexuelle des prêtres, l'Eglise ne veut rien entendre. Le dogme du célibat l'empêche de s'adapter à son époque et aux désirs refoulés de ses officiants devant l'interdit du plaisir affectif et sensuel. Pour mesurer cette distorsion entre le service de la foi et les sévices de la loi, David André a filmé trois prêtres : deux viennent de quitter l'Eglise pour cause de liaison cachée, le dernier vient juste d'être ordonné. Le réalisateur creuse l'un des ultimes tabous de la religion catholique : la solitude des corps que la foi ne permet pas (ou plus) d'apaiser. **JMD**



Wendy Bevan

Cinéma song : Air

Emission animée par Thierry Jousse. Jeudi 1er mars, 22 h 30, France Musique

Le duo electro-planant dans la Lune.
De l'écriture critique à la réalisation de films, la musique traverse le travail éclectique de Thierry Jousse. La musique de film est un genre – une ritournelle – qui l'accompagne depuis toujours. Dans son émission hebdomadaire, *Cinéma Song*, Jousse déploie son savoir intelligent comme en témoigne aussi la collection de petits essais qu'il réalise en ce moment pour le site Blow up d'Arte (comme celui sur John Barry). Ce soir, il reçoit le groupe Air pour la sortie de leur album écrit pour la ressortie du *Voyage dans la Lune* de Méliès. Un voyage fantastique assuré. **JMD**



Milos Forman, un outsider à Hollywood

Documentaire de Clara et Julia Kuperberg.
Jeudi 1er mars, 19 h 45, TCM

Un réfugié du communisme qui a montré à Hollywood la voie de la transgression.

Le genre d'interview filmée dont TCM a le secret, où un cinéaste égrène sa carrière à la vitesse de l'éclair. Quand on apprécie le cinéaste, on peut toujours grappiller quelque chose au passage. Ici c'est Milos Forman, qui passe en revue ses films de A à Z. L'un des rares artistes issus d'un pays communiste à avoir fait carrière à Hollywood, il y a illustré un esprit de sédition lié à sa jeunesse tchèque. Souvent il décrit une forme d'oppression (*Vol au dessus d'un nid de coucou, Les Fantômes de Goya*), ou bien il met en scène des provocateurs (Andy Kaufman, Larry Flynt, Mozart, etc.). Comme le dit un de ses acteurs, son travail est essentiellement politique. **V. O.**



Nickolas Muray/Photo Archives

Chez Frida Kahlo

Documentaire de Xavier d'Arthuys et Xavier Villetard.
Dimanche 4 mars, 16 h 20, Arte

C'est une maison bleue... remplie d'artistes et de révolutionnaires

De Trotski à André Breton, la maison bleue de la peintre Frida Kahlo et de son mari Diego Rivera à Coyoacan, dans la banlieue de Mexico, accueillit du beau monde dans les années 30. Le film éclaire la frénésie artistique et la fureur révolutionnaire qui animaient cet antre de la rébellion trotskiste et surréaliste. L'enquête, exhumant les rêves fous, les fêtes et les luttes qu'abrita cette maison restée légendaire dans l'histoire artistique et politique, s'appuie sur la correspondance de ses habitants prestigieux. A la mort de Frida Kahlo en 1954, la maison survécut, pleine de légendes, bleues comme les cieux déchirés de la révolution. **JMD**

Sortie en DVD (Arte éditions/ Cie des phares et balises, 20 €)



Sunset Presse

une année contaminée

Un an après l'explosion de la centrale de Fukushima, la contamination s'étend.

Le nucléaire étant balayé de la campagne électorale en cours, le funeste anniversaire de la catastrophe de Fukushima est une bonne piqûre de rappel, grâce au tir groupé de Planète+, France Ô, France 5 et Arte.

Le bilan n'est pas que négatif, il est alarmant. Problème : les radiations sont incolores et inodores. On ne peut pas clairement détecter leurs effets. On parle de 30 000 morts à Tchernobyl, mais difficile de prouver quoi que ce soit. Au Japon, c'est encore plus confus. Des régions extrêmement contaminées sont encore habitées et cultivées. Le reporter Thomas Johnson, qui fait le bilan et le lien entre les accidents majeurs de l'industrie atomique, a pu rapporter sans problème du Japon des échantillons radioactifs dans ses bagages. En matière de nucléaire, le principe de précaution ne joue pas. L'Ukraine, puis le Japon ont prouvé que rien ni personne n'était prêt en cas d'accident majeur. On ne dira pas : "Si on avait su..." **V. O.**

Spécial Fukushima *Sortir (ou pas) du nucléaire*
Documentaire de Thomas Johnson, mercredi 29 février, 20 h 40, Planète+ ; *Investigations – Spécial Japon*, mercredi 29 février, 20 h 35, France Ô ; Thema : *Les Leçons de Fukushima*, mardi 6 mars, 20 h 35, Arte ; *J'étais à Fukushima*
Documentaire de Shineguri Mizuno, mardi 6 mars, 20 h 35, France 5

les inRockuptibles
HORS SÉRIE

Les Inrocks mettent le cap sur Manchester !

Bastion du nord de l'Angleterre, la ville de Manchester est depuis les années 60 l'une des terres de rock les plus fertiles. Dans ce numéro spécial de 100 pages, la rédaction des Inrockuptibles retrace époque par époque la grande saga de la musique mancunienne : Factory Records, Madchester, The Smiths, jusqu'aux nouvelles têtes de 2012. En cadeau, un CD de 11 trésors cachés made in Manchester.



+ CD 11 titres

Bad Lieutenant ■ Section 25 ■ Quando Quango ■ The Diagram Bros. ■ Blue Orchids ■ The Stockholm Monsters ■ Dislocation Dance ■ Ludus ■ The Passage ■ Martin Hannett ■ The Durutti Column

DEEZER
OÜI FM LA RADIO ROCK

EN KIOSQUE



Flagrant délit sur Google Street ?

enquête

privés de vie privée

Ils sont quelques dizaines mais occupent le débat public en Allemagne : les adeptes de la **"post-privacy"**, l'après-vie privée. Pour eux, l'évolution du net rend la protection des données personnelles impossible et dépassée. Rencontre.

Quatre heures trente-10 h 25 : sommeil. 12 h 05-17 h 45 : rendez au KFC avec x, puis manifestation. 18 h : sommeil." Depuis 2010, Christian Heller poste ainsi son existence sur son wiki (www.plomlompom.de/PlomWiki/). Le curieux y apprend que ce jeune homme de 24 ans paie sa redevance audiovisuelle, a déclaré 4 261 euros de revenus aux impôts en 2010 et dépensé 149,52 euros en monnaie en janvier 2011. Pas de confidences trop intimes toutefois. *"Je ne veux pas exposer d'autres personnes que moi"*, justifie ce diariste 2.0 et défenseur de la fin de la vie privée.

Christian Heller vient de publier un livre (en allemand) sur le sujet : *Post-privacy, Vivre bien sans sphère privée*. Il fait aussi partie du groupe Post-Privacy-Spackeria (de *Spacko*, "idiot") créé l'année dernière outre-Rhin. Le mouvement compte quelques dizaines de fidèles, pour beaucoup issus du milieu hacker et du Parti pirate. Ils dialoguent, organisent des conférences et se sont imposés dans le débat public. *"Poussées à bout, les positions des protecteurs des données représentent une menace pour la liberté du net, même si, en pratique, ce sont des tigres de papier."* Pour Christian Heller, préserver sa vie privée est de toute façon devenu impossible, puisque tout ce qui atterrit sur la toile n'en sort jamais vraiment, et que notre existence offline se rétrécit de plus en plus.

Reste qu'en Allemagne, les institutions chargées de la question ont bataillé ces dernières années contre Google Street View, la reconnaissance faciale ou le "J'aime" de Facebook. *"Ces discussions n'ont aucun intérêt*, juge Caspar Clemens Mierau, 34 ans, autre membre du groupe. *C'est comme l'agitation autour de la nouvelle timeline de Facebook, qui est juste une autre manière de visualiser les données. Aujourd'hui, c'est impossible de garder certaines infos confidentielles."*

Caspar Clemens Mierau utilise par exemple l'application Foursquare, pour retrouver des amis en fonction du lieu où il est. *"Avec ça, mon assurance maladie peut savoir que je passe beaucoup de temps dans les restaurants et en conclure que je suis en surpoids. Mais la solution n'est pas de m'empêcher de recourir à ce service, plutôt de contraindre mon assurance à me proposer un tarif non discriminatoire."*

"L'expérience dit qu'aucun internaute ne réagit comme le veulent les défenseurs de la vie privée", affirme Daniel Schweighöfer, autre adepte de la transparence. *Nous ne voulons pas obliger tout le monde à tout dévoiler sur le web, affirmemais permettre de le faire sans que cela pose problème, et pas avec des prescriptions impossibles à suivre pour des utilisateurs quotidiens d'internet, comme nous. C'est un combat social."*

Renoncer à sa sphère privée pourrait aussi aider à se défaire de la puissance de Facebook et d'autres. *"En voulant protéger nos données confiées au réseau social, on lui en accorde le monopole. Voilà le problème"*, analyse Christian Heller. La solution : donner nos infos personnelles à toute la toile. *"Plus nous en publions, moins elles ont de valeur."*

Et la frontière entre renseignements strictement individuels et ceux d'intérêt public est floue, affirment les tenants de la post-privacy. Au sujet des déclarations d'impôts par exemple. *"En Norvège, elles sont accessibles à tous sur internet*, souligne Caspar Clemens Mierau. *L'idée d'utilité publique est culturelle."* Comme celle de sphère privée. En visite en Allemagne, le blogueur et expert américain Jeff Jarvis remarquait il y un an ce paradoxe germanique : on ne laisser pas Google photographier sa maison mais on se balade nu dans des saunas mixtes.

Rachel Knaebel

renoncer à sa sphère privée pourrait aussi aider à se défaire de la puissance de Facebook et autres

in situ

la page qui rend fou
Une page interactive et distrayante, totalement surréaliste (pour ne pas dire sous acide) et franchement déconseillée aux épileptiques. Du grand n'importe quoi comme seul internet en est capable.
www.resn.co.nz/threaded

le jeu des catastrophes
Dans ce jeu de simulation mis en place par l'ONU, le joueur peut affronter un tsunami, un feu de forêt, un cyclone, un tremblement de terre ou une inondation. Avec le budget qui lui est alloué, il doit créer un environnement sûr pour la population, mettre à niveau ses infrastructures, et construire un système de défense et d'alerte. Ceux qui habitent une zone à risque découvriront ce qu'ils peuvent faire, à leur échelle, pour amoindrir les risques de catastrophes naturelles.
www.stopdisastersgame.org

let's dance
Le cinéma a donné naissance à bon nombre de scène de danse.
Ce tumblr décompose façon dessins les scènes le plus cultes, issues notamment de *Singin' in the Rain, Little Miss Sunshine* ou *Pulp Fiction*.
dancingplagueof1518.tumblr.com



créer des panoramiques
Microsoft Photosynth est une application pour iPhone et PC permettant de créer une photo panoramique ou un synth. Pour le panorama, l'utilisateur choisit un point fixe d'où il balaie le paysage : il obtient une photo à 360°. Le synth est plus élaboré et permet d'exploiter plusieurs angles de vue, de contourner un objet, un bâtiment, donnant ainsi une impression de 3D. Chacun peut poster ses synth et panoramas sur le site.
photosynth.net

la revue du web

Wall Street Journal

la musique, science des émotions ?
La chair de poule, l'accélération du cœur, les larmes semblent être des effets secondaires de l'écoute de *Someone Like You* d'Adele. Des symptômes qui s'expliquent scientifiquement. Des chercheurs ont en effet découvert que certaines notes provoquaient des réactions purement physiques : dans *Someone Like You*, la brusque montée d'une octave joue comme un déclencheur. La science explique aussi pourquoi l'on aime écouter en boucle des chansons déprimantes.
on.wsj.com/wtLjlz

Courrier international

votez et mangez votre cochon préféré
Avec meinekleinefarm.org, un étudiant berlinois entend *"donner un visage à la viande"*. L'internaute vote pour son cochon préféré, qui ira ensuite à l'abattoir et dont la photo ornera les emballages dans lesquels il se trouvera alors réparti. Etonnante, voire un peu glauque, cette initiative est destinée à sensibiliser les consommateurs au sort de ces animaux élevés pour finir dans nos assiettes... Mais sans pour autant vouloir nous transformer en végétariens.
bit.ly/yDj7Fb

The Guardian

back to the 90's
On le sait, la mode est un éternel recommencement. La tendance est aujourd'hui tournée vers la décennie 90 : au cinéma, avec les nouveau volets de *MIB, American Pie* ou *Scary Movie* ; dans le monde musical, avec le retour des mythiques Stones Roses ou des plus mainstream Backstreet Boys. L'exploitation mercantile de formules qui ont déjà fait leurs preuves ? Pas seulement. De nombreuses personnalités de la mode, de la musique et de l'art, trouvent l'inspiration dans leurs souvenirs des années 90. Elan de nostalgie ou reflet d'une époque ?
bit.ly/zkHB1y

les inRockuptibles
Existe aussi
en format
de poche.
les inf
Nouvelle application iPhone
des Inrocks.
Toute l'actu dans
une appli.
Disponible sur App Store

best-of

cinémas



Chronicle
de Josh Trank
Des ados désœuvrés gratifiés de superpouvoirs. Malin et réussi.



Bullhead
de Michaël R. Roskam
Saisissant film noir flamand, autour du corps du héros, colossal et pathogène.



Cheval de guerre
de Steven Spielberg
Histoire intime puis épopée lyrique qui se termine comme un western. Du grand Spielberg.



La Désintégration
de Philippe Faucon
Avec un saisissant sens de l'épure, un film qui pointe les failles d'une République irresponsable à travers le parcours désespéré d'un jeune Maghrébin.

musiques



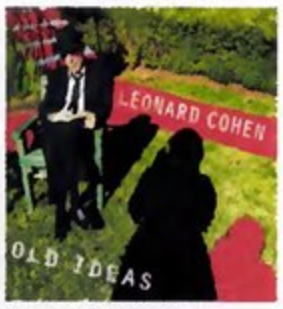
Memoryhouse
The Slideshow Effect
Un duo canadien prend la relève de Beach House sur un beau disque de dream-pop.



Speech Debelle
Freedom of Speech
Un grand disque de hip-hop inspiré des émeutes urbaines londoniennes. Explosif.



Beth Jeans Houghton
Yours Truly, Cellophane Nose
La jeune Anglaise élargit les frontières du folk en visant les étoiles.

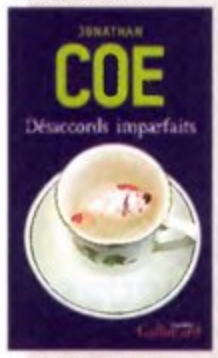


Leonard Cohen
Old Ideas
Ce jeune homme de 77 ans qui cite Jay-Z dans le texte sort un splendide nouvel album.

livres



Steve Tesich
Karoo
La descente aux enfers tragicomique d'un *script doctor* alcoolique et désabusé.



Jonathan Coe
Désaccords imparfaits
Trois nouvelles graciles, une mise en scène de subtils tête à tête avec des fantômes.



Luc Boltanski
Enigmes et complots
Le sociologue se penche sur la paranoïa ambiante, les mécanismes des livres d'espionnage et romans policiers.



Kate Colquhoun
Le Chapeau de M. Briggs
La reconstitution d'un fait divers qui défraya la chronique en Angleterre. Eblouissante allégorie de la modernité.

guest-list

livre
Point It Un minicatalogue d'images pour les voyages à l'étranger qui permet de désigner les choses du doigt lorsqu'on ne parle pas la langue. Cela va de la page fruits de mer à l'inventaire des moyens de transport, etc.

spectacle
***Clôture de l'amour* de Pascal Rambert** Deux monologues, deux comédiens parfaits, une scène toute blanche et beaucoup d'émotions.

expo
***Walter Benjamin, Archives* à Paris, musée d'Art et d'Histoire du judaïsme** Ses carnets de notes et listes rédigées en pattes de mouche, présentés dans des vitrines, et notamment les listes de mots prononcés à sa manière (donc déformés) par son fils lorsqu'il apprenait à parler.

recueilli par Claire Moulène



Stéphanie Solinas / P.O.L

Valérie Mréjen

Valérie Mréjen vient de publier *Forêt noire* aux éditions P.O.L (lire p. 124). Elle organise par ailleurs le cycle "W. Sebald Fiction" dans le cadre du Nouveau Festival de Beaubourg (Paris IVe), jusqu'au 12 mars.

bd



La Vie avec Mister Dangerous
de Paul Hornschemeier
Les errements d'une jeune Américaine fan de superhéros, racontés avec pudeur et enchantement.



Monogatari d'Alexandre Akirakuma
Alexandre Akirakuma, alias Alex Langlois, relit le récit médiéval nippon avec maestria.



Les Professionnels
de Carlos Giménez
Suite de l'autobiographie du dessinateur espagnol dans le Barcelone sixties.

scènes



Le Gros, la Vache et le Mainate
de Pierre Guillois, mise en scène Bernard Menez
Théâtre du Rond-Point, Paris
Opérette délirante avec fantasmes gays et *queer attitude*.



Fase
chorégraphie Anne Teresa De Keersmaeker
Nouveau Festival du Centre Pompidou, Paris
Reprise du duo historique avec Tale Dolven, qui remplace Michèle Anne De Mey, face à la chorégraphe flamande.



Se trouver
de Luigi Pirandello, mise en scène Stanislas Nordey
Théâtre de la Colline, Paris
Emmanuelle Béart excelle dans ce Pirandello rare.

expos



LE SILENCE
Une fiction
Musée national de Monaco
L'évocation tout en finesse d'un monde sans l'homme.



The Deer
Consortium de Dijon (21)
Une expo signée Eric Troncy qui fait la part belle à la peinture et qui jouit de ce qui reste de beauté crue et nue à l'époque du capitalisme financier.

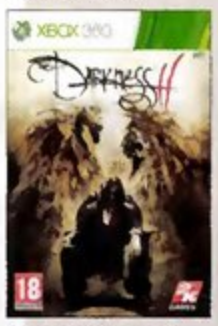


Joachim Koester
Institut d'art contemporain, Villeurbanne (69)
Une expo conçue à la façon d'un rite initiatique. Où l'on croise quantité de fantômes.

jeux



Uncharted – Golden Abyss
sur PS Vita
Jeu vedette du lancement de la PlayStation Vita, la nouvelle mouture d'*Uncharted*.



The Darkness II
sur PS3, Xbox 360 et PC
Dans ce jeu, la lumière fait partie intégrante de l'aventure.



Catherine
sur PS3, XBox 360
Un jeu de rôle étrange et troublant comme un roman de Murakami.

dvd



L'Apollonide de Bertrand Bonello. Un théâtre labyrinthique du désir.
La Charge de la brigade légère de Tony Richardson. Une fresque au casting royal.
The Story of G.I. Joe de William A. Wellman. Un grand film sur la Seconde Guerre mondiale.

les inROCKS.com

LES 10 ALBUMS DU MOIS
SÉLECTIONNÉS PAR LES DISQUAIRES DE LA FNAC

fnac.com

OFFRE ADHERENT

3CD DE LA SÉLECTION = 10€* EN CHÈQUE CADEAUX

PONYPONY/RUNRUN



PONY PONY RUN RUN

« Les Pony Pony Run Run vont-ils nous refaire le coup des tubes planétaires à la sauce électro-pop dont ils sont si familiers ? Ça a l'air bien parti avec *Just a Song* et surtout *Come Back To Me*, bien représentatifs du potentiel de ce nouvel album mixé du côté de Los Angeles. »

COMMUNAUTE FNAC



Benjamin,
expert Pop Rock Indé,
Fnac Forum.
Retrouvez son blog sur fnac.com



GOTYE
"MAKING MIRRORS"



MARIEE SIOUX
"GIFT FOR THE END"



ED SHEERAN
"PLUS"



SOKO
"I THOUGHT I WAS AN ALIEN"



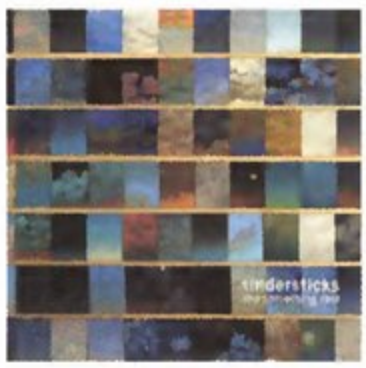
SOAP AND SKIN
"NARROW"



ROVER
"ROVER"



BETH JEANS HOUGHTON
"YOURS TRULY CELLOPHANE NOSE"



TINDERSTICKS
"THE SOMETHING RAIN"



BERNHOFT
"SOLIDARITY BREAKS"

*Offre réservée aux adhérents, valable du 27 février au 25 mars 2012 dans votre magasin (hors Fnac micro Toulouse et Odéon) et sur fnac.com (produits vendus et expédiés par fnac.com uniquement) pour tout achat lors d'un même passage en caisse de 3 CD de la sélection des 10 albums du mois. Le compte de points de l'adhérent sera automatiquement crédité de 4000 points Fnac, soit 1 chèque-cadeau Fnac de 10€. Le chèque-cadeau Fnac est valable en magasin ou sur fnac.com pour un achat de plus de 10€, hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photo, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et Internet, billetterie et voyage. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents.

Retrouvez ces artistes en tournée, infos et résa en mag et sur **fnac.com**

Dior OnLine 01 49 53 88 88

DIOR HOMME

SPORT

www.dior.com

